

**Choix des
tragédies de
Corneille, suivi
d notes, précédé
d'un essai**

Pierre Corneille

LIREGRATUITEMENT.COM

**Choix des tragédies de
Corneille, suivi d notes,
précédé d'un essai**

Pierre Corneille

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PREFACE

DE L'ÉDITEUR R.

Le Choix du Théâtre de Corneille que nous offrons au public contient celles de ses tragédies qui, de Faveu des critiques les plus éclairés, l'emportent sur les autres pièces du même auteur sous le rapport du style et de l'intérêt. Nous avons joint à ces tragédies quelques scènes qui nous ont paru devoir trouver place dans notre collection, où les limites qui nous sont prescrites ne nous ont pas permis d'admettre les pièces dont elles faisaient part.

Dans les Notes nous avons cru devoir préférer des observations générales, et un exposé rapide des beautés et des défauts de la pièce, à une critique de mots qui eût arrêté à

iv PREFACE.

chaque instant les progrès du lecteur, et paru être plutôt les observations d'un grammairien, que les remarques d'un littérateur. Travaillant pour les étrangers, à qui ces sortes d'ouvrages peuvent ne pas être familiers, nous avons cru devoir nous appuyer de l'opinion des critiques qui nous ont précédé, et nous avons enrichi nos Notes de quelques unes des remarques de Voltaire, de LaHarpe et de Marmontel.

Dans le petit Essai mis en tête de cette collection, nous avons cherché à donner au lecteur, autant que le permettait le très petit espace qui nous est accordé, une idée de la naissance et des pro-

grès de TArt Dramatique ; et afin de mieux y parvenir, nous nous sommes servis librement des travaux des plus célèbres écrivains qui ont traité le même sujet ; tels que La Harpe, Voltaire, Fontëiïelle, le professeur Schlegel, le docteur Blair, &c.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

De tous temps les spectacles ont su plaire aux hommes. La raison en est simple: l'activité est Pâme de la vie, et l'objet le plus important de l'activité de l'homme, c'est Thomme lui-même. Voilà pourquoi on éprouve une espèce de plaisir à voir la représentation même des souffrances des autres. Cette assertion est d'autant mieux fondée, qu'il est d'ordinaire de voir que lorsque les hommes avancent en âge, et que ce principe d'activité commence à s*user, ils préfèrent la Comédie à la Tragédie.

L'homme a, même dès l'enfance, le plus grand penchant à l'imitation. Jeune, il aime à se supposer tel qu'il sera un jour ; vieux, il aime qu'on lui rappelle ce qu'il a été. Or, une autre raison du grand intérêt

qu'inspirent les représentations dramatiques, c'est le plaisir qu'éprouve le spectateur à se mettre à la place de celui qu'on lui présente sur la scène.

Ce fut chez les Grecs que la Littérature Dramatique prit naissance. Un- hymne à Phonneur de Bachus y fut l'origine de la Tragédie. Cet hymne se chantait aux fêtes nationales et, pour augmenter le plaisir, et en même temps assister le Chœur, on introduisit ensuite un individu qui devait, dans les intervalles du

chant, & lire un récit en vers. Ce changement eut lieu à peu près 536 ans avant l'ère chrétienne. Eschyle, qu'on nomme avec raison le père de la tragédie, alla plus loin encore. Il introduisit deux acteurs sur un théâtre orné de décorations, où ils racontaient, en forme de dialogue, quelque histoire intéressante. Sophocle, qui fut peut-être le plus grand de tous les poètes tragiques, fleurit 22 ans après Eschyle et fut suivi d'Euripide.

Eschyle est remarquable par la hardiesse de son génie, la force et la vivacité du style. Sophocle l'est par l'art avec lequel il traite son sujet, par la sublimité de ses sentimens, et surtout par la beauté de ses narrations. Euripide s'est fait remarquer par sa tendresse et la morale de ses sentimens> et, comme Sophocle, par la justesse des pensées, et la beauté du style.

Les tragédies grecques diffèrent essentiellement des tragédies modernes. Le sujet en était tiré des traditions nationales, et se rapportait presque presque toujours aux idées religieuses du pays. Les IHeux y jouaient souvent un rôle principal. Le Chœur, qu'on regardait comme le représentant idéal des spectateurs, se tenait sur le devant de la scène lorsqu'il ne chantait pas, et regardait l'action en paraissant s'y intéresser. Lorsqu'il se mêlait dans le dialogue, un seul acteur portait la parole pour tous les autres, et il s'établissait une suite de réponses alternatives entre lui et les personnages de la pièce. En tout autre temps, le chœur se tenait au fond de l'orchestre où il exécutait ses danses soiemnelles accompagnées de chant

La Fatalité présidait aux évènements. De toutes les pièces fondées sur cette fatalité, dit le professeur Schlegel, celle d'Œdipe est peut-être la plus ingénieuse. Elle offrait aussi une belle leçon aux spectateurs. Cet Œdipe qui a su deviner l'épave proposée par

le sphinx sur le sort de l'humanité, trouve sa destinée une énigme inexplicable, jusqu'à ce qu'elle se dévoile de la manière la plus effrayable, et quand tout est perdu sans retour. Image terrible de l'homme qui, lorsqu'il cherche à tout approfondir et croit tout savoir, ne se connaît pas lui-même !.

n'A xnez onicve place Oa BS eanmiic <{k FHîpafiis éTEunfâàt «à

3 faNK le sô'^ 9^{TM'^^'?^ ^} ia pièce.

Le tiéâtre zne ifidbaâaica

t »'j JtmaBBit «a pfeÔL joBE^ et r« ^û était owertr devait] tosa ks diofeBa et les êcnBçers «lù umsiemt cm er àees Stes.

ha Grecs qui, daai» la. tragédie, rempoiteBft pc«t> toota ks autres aaiioas^ n'enreni pres^ve ascès dans la comédie; et cela aedûftponitBCMs fUIMCBdie. Les anteon tragiques» qai ckex les Grecs ptmaieat la natnre senfe pour modèk, devaknt tneer avec fiiees le tabkan des passions qui raghent. Mais la comédie est ^otôt la peinture de Tespiit que dm ecew de l'homme, die doit représenter la société plotdi que la nataie, et les Grecs qui ctmnois-saientsibien la natore, n'avaient guères pa étadier la société.

Chez les Bomains il en fut tout antrement. Ils eurent quelques bonnes Comédies, mais aucune Tragédie qui mérite ce nom. Il est digne de remarque que 1^ spectacles, qui naquirent chez les Grecs de l'amour du plaisir, durent leur- origine chez les Romains, à un déoorageement affireux qui s'empara des âmes pendant

les ravages d'une peste dévastatrice. On ne connaissait encore que les exercices du corps et les combats du Cirque, lorsqu'on eut

Pidée d'appaiser le courroux des Dieux par des jeux scéniques célébrés avec solennité.

On ne doit guères s*étonner du peu de succès qu'eurent les Romains dans la Tragédie. La douleur et la mort 8(mt les premiers moyens des situations tragiques, et ce peuple se £edsait gloire non seulement de mépriser la douleur et la mort, mais de résister à la tendresse. Le signe de la douleur était chez les Romains extrêmement rare, et excitait non la pitié, mais le mépris. Un vrai Romain aurait rougi de se plaindre; quand le malheur Taccablait, il cachait autant qu'il le pouvait la douleur dans son sein ; quand le poids en devenait insupportable, il se donnait la mort On a chez les Romains mille exemples du suicide, mais on n*en trouve aucun dans leur histoire d'un individu dont le malheur eût dérangé la raison. Le beau parti qu'a su tirer Shakcf-speare de la folie causée par la douleur, et le tableau touchant et sublime qu'il a tracé des malheurs du roi Léar, n'eût produit aucun effet sur le cœur d'un Romain.

Parmi les nations^ modernes, l'Italie fut la première qui eut un théâtre, mais elle ne fit alors que traduire les tragiques grecs, et ses auteurs suivirent de trop près

Va 4<>».M-M. pocr pfiBTtiir «mnc^ hi i^ixre

Le tbeâsxr aaifiBi es k i^eioir

iea em yaimt e à odai âes sboik ^■tiMTj et ee ^id âcmae us eczrraiiis âruttb&^foes ^ ees m ee Bâtard et ceste tattjt et cuac-tête qu, ■alpélevrE çnadf de&ais, k«r inêçalaritè et lear îaeosséqi-Knoe, leur a ril« r^mîrààoa ^ tMuleslittézUeitri justes et éclairés.

Sfeikfyne sartovt a. cteenm à rAn gleie iie «ne répstatioi
dnuimi<Jiie qoe ses ptns ^niids enseas n'oBt pu lui dûpnter.
Doué de l^irni^nnitioa la fihis brillaniey et d'une sagacité qui lui
frit tout t«w-, tmtt oonikHtiey tout apprécier, ce grand poète ne
décrivit pas lanatnre, il la peint; il ne représente pas les passions»
ils les montre; les images deviennent chez Ini une réalité, et les
expressions qa*il met dans la bouche de ses personnages sem-
blant être la voix, de la nature. Ce qui donne encore un nouTcan
charme à la lecture de Shakespeare, ce sont les réflexions philo-
sophiques et morales qu'on y rencontre à chaque ligne; la ri-
chesse de sa morale égale presque celle de son imurgination^ et,
se servant de ses propres expressions, on

pourrait dire que toutes deux,

Find tongncf in traet, books m the numiiiig lirook, Hermom fn
stonei, and good in erery thing.

(As You LiK9 It.)

La poésie fut le berceau de la langue fiunçaise comme de
presque toutes les autres. Les Troubadours, les premiers poètes
qu^eut la France, empruntèrent la rime des Maures d'Espagne,
qui la durent aux Arabes chez qui elle était de la plus grande anti-
quité. Les hommes qui professaient la science gaie, (c'est ainsi
qu'on appelait alors la poésie), furent recherchés de tout le
monde et surtout des dames : c'est ce qui fit que les rois eux-
mêmes s'honorèrent du nom de Troubadours. Ceux-ci cessèrent
d'exister au 14^ siècle, et firent place, aux poètes qui écrivirent
dans la Langue Romane, formée d'un mélange du Latin et du
Celte, et qui, vers le 11« siècle, s'appela langue française. La ten-

dresse et la naïveté étaient les caractères particuliers de la poésie des Troubadours.

On voit par les noms des poètes français inscrits dans les recueils bibliographiques, qu'il y en eut un nombre prodigieux sous le règne de Saint Louis. Mais la langue était encore dans son enfance, et les poèmes de cette époque qui ont descendu jusqu'à nous, ne sont guères lus que des curieux.

Les ouvrages de Marot forment la première époque de notre poésie. La nature avait accordé à cet écrivain ce qui ne s'acquiert point, la grâce. Le nom de Malherbe marque la seconde époque: il donna des

Travaux le planer Bodèle à la strophe BoUe, et fit le créateur de la poésie lyrique. Définit cette époque (1690, jusqu'à ComeOle, la France B'e«t point de poète Traiment dit de ce nom.

À la fin du siècle, les seuls spectacles en France étaient des Mystères ou Monuments à des scènes de drames, (si l'on peut les nommer ainsi) tirés des Saintes Ecritures. Le choix de tels sujets n'est pas étonnant. Les Livres Saints étaient les objets les plus familiers au peuple qui ne lisait guère, dans un temps où les connaissances étaient aussi rares que les livres. Les Croisés qui avaient transporté une partie des peuples de l'Europe en Asie, insinuent alors une espèce d'enthousiasme religieux, et servaient à rendre ces sortes de représentations plus intéressantes au peuple.

C'est vers le commencement du 16^e. siècle que les Français ont fait les premiers pas dans la carrière dramatique. On commença par traduire en vers quelques tragédies grecques. Jodelle, qui vécut vers l'année 1560, fut le premier qui, sans traduire les

Griecs, voulut traiter à leur manière les sujets de Cléopâtre et de Didon. n imita leurs prologues et leurs Chœurs, mais il n'avait aucune étincelle de leur génie. Ses tragédies sont écrites dans le plus mauvais goût» et

tout d'y passe en récits et en déclamations. Toutes mauvaises que fussent ces pièces, on trouva avec difficulté des acteurs capables de jouer Cléopâtre. Plu* sieurs amis de Jodelle, poètes comme lui, se réunirent généreusement avec Pauteur pour représenter sa pièce au collège de Rheims, devant Henri II et toute sa' cour. Jodelle, qui était jeune et d'une figure agréable se chargea du rôle de la reine d'Egypte. Cette représentation eut le plus grand succès, et Pasquien, qui nous donne ces détails dans les Recherches Historiquegy ajoute que le roi gratifia Pauteur d'une somme de cinq cents écus. JôdeUe, encouragé par ce succès, fit une comédie en cinq actes et en vers, qui ne vaut guères mieux que ses tragédies.

Depuis cette époque jusqu'à Corneille, on continua d'emprunter aux anciens sans en devenir plus riche, et de défigurer toutes ces imitations par le plus mauvais goût, 11 semble qu'on ignorait alors le ton qui convient à la tragédie, les monarques parlaient au théâtre comme les gens du peuple, et les auteurs dramatiques semblaient avoir entièrement oublié le précepte d'Horace:

" Intereritmultùm, Davnsne loqnatur, an heros.*>

(De Arte Poeticd L, 1, v. 114.)

Corneille fat le premier qui èrita ce défiuit Comme Ta si bien dit un critique célèbre, il écarta les lambeaux qui rendaient Md-pomène méconnaissable, et la revêtit d'une robe nu^^stueusc. II fit son début dans la carrière de la Littérature Dramatique par la

tragédie de Médée, qui, quoiqu* inférieure à quelques uns de ses chefs-
d'œuvre, annonçait son talent sublime par quelques morceaux d'une force et d'une élévation inconnues jusqu'à lui..

La littérature espagnole était à cette époque fort en vogue, et nous ferons observer, dans notre examen du Cid de Corneille, l'influence qu'elle eut sur le génie et les ouvrages de ce grand écrivain.

Lorsque cette tragédie parut, Richelieu dont l'ambition était de passer pour bon poète non moins que pour grand ministre, et qui voulait régir la littérature aussi bien que gouverner la politique de l'Europe, avait rassemblé autour de sa personne un certain nombre de poètes qui travaillaient avec lui aux ouvrages qu'il faisait représenter sur un magnifique théâtre construit dans son palais. Corneille fût admis dans cette société d'hommes assez médiocres, et dont la complaisance flattait le ministre. Il en fut banni lorsqu'il donna le Cid.

Cette tragédie excita, dès qu'elle parut, l'étonnement

et l'admiration de toute la France. Richelieu, qui n'avait pas assez de grandeur d'âme pour pouvoir supporter un rival même en littérature, chercha à priver Corneille de sa renommée qu'il devait obtenir par un si bel ouvrage, et se servit pour cela de tous les moyens que lui fournissait son immense pouvoir. L'Académie qu'il avait instituée quelques années auparavant, était chargée de faire la critique du Cid, elle eut le courage de ne pas servir les passions du ministre qui en attendait une satire amère. Elle examina la pièce, mais loin de la déchirer elle la jugea avec beaucoup de réserve et de modération, et donna le premier exemple de cette critique mesurée et décente qui a pour but d'éclairer, non

de blesser, et qui malheureusement ne se retrouve guères dans les ouvrages de ceux qui, de nos jours, se chargent de former et de diriger le goût du monde littéraire.

Comme tout les grands hommes. Corneille fut pendant sa vie en butte aux attaques delà malignité, et on ne commença à lui rendre justice que lorsque, dans la vieillesse de ses ans et de son génie, la brillante jeunesse de Racine vint éblouir les critiques et détourner la jalousie. Alors, cepx qui avaient refusé leur admiration au Cid ne rougirent pas de louer Sophimisbe et Attikif deux des plus mauvaises pièces de Corneille, afin

de dénigrer la Phèdre de Racine, Tun des plus beaux che&-d'œuyre de la seène française.

Les limites qui nous sont prescrites ne nous permettent pas d'entrer ici dans de plus grands détails sur les dififérens ouvrages de Corneille, et sur ceux des grands écrivains qui ont suivi ses pas dans la carrière dramatique.

L'élévation et la force paraissent être la marque distinctive du génie de ce grand écrivain. Il a des défouts^ il est vrai, mais ces défauts sont ceux de son siècle; ses beautés sont à lui seul.

Corneille n'a pas su traiter Tamour. Naturellement porté à tout ce qui avait un air de grandeur, vrai ou feux, il inventa l'amour héroïque. Ce défaut qui est sensible dans les rôles d'hommes, frappe encore plus dans ceux de femmes, car ces dernières sentent et expriment mieux que nous toutes les nuances de cette passion. Un autre défaut principal de Corneille sous ce rapport, est celui des maximes, des raisonnemens étemels qu'il met dans la bouche de ses amans, et qui ressemblent, comme l'a dit Voltaire, èiunCode d^ Amour,

Malgré tous ces défauts, et bien d'autres encore. Corneille n'en est pas moins un des plus beaux génies qui honorent la littérature de l'Europe. Il peut y avoir eu des poètes doués d'une imagination plus féconde; il peut

y en avoir eu qui, ayant un cœur plus sensible, aient su peindre avec plus de charmes les tendres passions, et qui, profitant des fentes de leur prédécesseur et du progrès de Pesprit humain et des lumières, aient tracé des tableaux plus finis et plus parfoits ; mais il n'en est point un qui, s'il eût vécu du temps de Corneille, et eût trouvé, comme lui, la littérature dramatique dans son enfimce, eût pu, par la seule force de son génie, lui £ûre fiùre des progrès si rigides et l'élever au point où l'a laissée Corneille.

LE cm.

EN CINQ ACTES

ACTEURS

Don Fernand, premier roi de Castille.

Dona Urrique, Infante de Castille.

Don DiEGUE, père de Don Rodrigue.

Don GoMES, comte de Gormas, père de Chimène.

Chimene, fille de Don Gomès.

Don Rodrigue, amant de Chimène.

Don Sanche, amoureux de Chimène.

Don Arias, ? gentilshommes Castillans.

Don Alfonse J °

LÉONOR, gouvernante de Pinfante.

Elvire, gouvernante de Chimène.

Un Page de Tinfante.

La Scène est à Scville.

SCENE I

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

ELVIRE, m'as tu fait un rapport bien sincère ? Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

ELVIRE

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés ;

Il estime Rodrigue autant que vous Paimez ;

Et, si je ne m'abuse à lire dans son âme,

Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMENE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois, Ce qui te Eût juger qu'il af^rouve mon choix. Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre; Un si charmant discours ne se peut trop en-

tendre ; Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour La douce liberté de se montrer au jour.

Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ? N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

ELTIRE.

Non : j'ai peint votre cœur dans une indifférence Qui n'enfle d'aucun d'eux ni n'abat l'espérance, Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux. Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.

Ce respect l'a ravi ; sa bouche et son visage M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage : Et, puisqu'il faut encor vous en faire un récit. Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :

** Elle est dans le devoir ; tous deux sont dignes d'elle, " Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle, '^ Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux ** L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

** Don Rodrigue, sur-tout, n'a trait en son visage ** Qui d'un honmie de cœur ne soit la haute image, " Et sort d'une maison si féconde en guerriers, ** Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers. *' La valeur de son père, en son temps sans pareille, " Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ; " Ses rides sur son front ont gravé ses exploits, " Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois. " Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ; ** Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire."

Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ; Mais à ce pçu de mots je crois que sa pensée

ACTE I. SCENE II

Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.

Le roi doit à son fils élire un gouverneur ;

Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur :

Ce choix n'est pas douteux ; «t sa rare vaillance

Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.

Conune ses hauts exploits le rendent sans é^,

Dans un espoir si juste il sera sans rival ;

Et puisqiie don Rodrigue a résolu son père

Au sortir du conseil à proposer l'af&ire,

Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,

Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMENE

Il semble toutefois que mon âme troublée Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.

Un moment donne au sort des visages divers ; Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMENE

Allons, quoi qu'il en soit, ^u attendre l'issue.

SCENE III

L'INFANTE, LÉONOR

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse ; Et dans son entretien je vous vois chaque jour Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet : je l'ai presque forcée A recevoir les traits dont son âme est blessée. Elle aime don Rodrigue) et le tient de ma main ; Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain : Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes, Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR

Madame, toutefois, parmi leurs bons succès, Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès. Cet amour qui tous deux les comble d'alégresse Fait-il de ce grand cœur l'rofonde tristesse ? Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux ? Mais je vais trop avant, et deviens indiscrete.

l'infante.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.

Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu; Et, plaignant ma foiblesse, admire ma vertu.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne : Ce jeune chevalier, cet amant que je donne, Je l'aime.

ACTE I, SCENE III

LÉONOR.

Vous rainiez !

L'INFAMTIE.

Mets la main sur mon cœur, Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur. Comme il le reconnott

LéONOR.

Pardonnez-moi, madame, Si je sors du respect pour blâmer cette flamme. Choisir pour votre amant un simple chevalier ! Une grande princesse à ce point s'oublier!

Et que dira le roi ? que dira la Castille ?

Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L*INFANTE

Oui, oui, je m'en souviens ; et j'épandrai mon saug Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.

Je te répondrais bien que dans les belles âmes Le seul mérite a droit de produire des flammes ; Et si ma passion cherchoit à s'excuser, Mille exemples &meux pourroient l'autoriser : Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage. Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage ; Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi Tout autre qu'un monarque est indigne de moi

Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre. Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre, Je mis, au lieu de moi, Chimène en ces liens. Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens. Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée Avec impatience attend leur hyménée

s LE CID.

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.

Si Pamour yit d'espoir, il périt avec lui ; C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ; Et, malgré la rigueur de ma triste aventure, Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari, Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable ; Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable ; Je travaille à le perdre, et le perds à regret, Et de là prend son cours mon déplaisir secret. Je suis au désespoir que Pamour me contraigne A pousser des sou-

pires pour ce que je dédaigne ; Je sens en deux partis mon esprit divisé :.

Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé. Cet hymen m'est &tal; je le crains, et souhaite ; Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite ; Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'ap-pas, Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LèONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire, Sinon que de vos maux avec vous je soupire :

Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent. Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant, Votre vertu combat et son charme et sa force. En repousse l'assaut, en rejette l'amorce, Elle rendra le calme à vos esprits flottants : Espérez donc tout d'elle et du secours du temps ; Espérez tout du ciel : il a trop de justice Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

l'infante.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

I^A INFANTE

Juste ciel, d'où j'attends mon remède.

Mets enfin quelque borne au mal qm me possède ; Assure mon repos, assure mon honneur.

Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur Cet hymé-née à trois également importe ; Rends son etkt plus prompt, ou

mon âme plus forte. D'un lien conjugal joindre ces deux asians,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments. Mais je tarde
un peu trop, allons trouver Chimène, Et par son entretien soula-
ger notre peine.

LE COMTE, D. DIEGUE

LE COMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi Vous élève en un
rang qui n*étoit dû qu'à moi ;

Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIEGUE

Cette marque. d'honneur qu'il met dans ma famille Montre à
tous qu'il est juste, et fait connoître assez Qu'il sait récompenser
les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous - sommes,

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ; Et ce choix
sert de preuve à tous les courtisans Qu'ils savent mal payer les
services présents.

p. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite, La fièvre
l'a pu faire autant que le mérite ; Mais on doit ce respect au pou-
voir absolu.

De n'examiner rien quand .un roi l'a voulu.

A l'honneur qu'il m'a fait ^joutez-en un autre ; Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre : Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet De ses affections est le plus cher ol^jet; Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

ACTE I. SCENE VI. , II

LE COMTE

A de plus hauts parti» Rodrigue dort prétendre ; Et le nouvel éclat d« votre dignité Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince j Montrez-lui comme il faut régir une province, Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi, Remplir les bons d'amour, et les méchants d'èffix>i. Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ; Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine, . Dans le métier de Mars se rendre sans égal, Passer les jours entiers et les nuits à cheval, Reposer tout armé, forcer une muraille, Et ne devoir qu'à soi lé gain d'une bataille. Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez du'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

D. DIEGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie. Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions, ' Il verra commie il faut domter des nations.

Attaquer une place, ordonner une armée.

Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir; Un prince dans un livre apprend mal son devoir Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années, Que ne puisse égaler une de mes journées ?

Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui. Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.

Grenade et PARagon tremblent quand ce fer brille ; Mon nom 'sert de rempart à toute la Castille ; ' * Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois, Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois. Chaque jour^ chaque instant^ pour rehausser ma gloire, Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire. Le prince> à mes côtés, feroit dans les combats L'essai de son courage à Pombre de mon bras ; Il apprendroit à vaincre en me regardant fidre ; Et, pour répondre en hâte à son grand caractère, Il verroit

D. DIEGUE

Je le sais, vous servez bien le roi ; Je vous ai vu combattre et commander sous moi : Quand Page dans mes nerfs a fait couler sa glace, Votre rare valeur a bien rempli ma place ; Enfin, pour épargner des discours superflus. Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus. Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE

Ce que je méritois vous Pavez emporté.

D. DIEGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

Lti COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUË.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.-

Vous Pavez eu par brigue, étant vieux courtisan.

ACTE I, SCENE VI

D. DIÉOUË.

L'éclat de mes hauts fiûts fut mou seul partisan.

LE COMTE

Parlons en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE

Ne le méritoit pas! moi?

D. DIEGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence.

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(Il hti d/mne ta», soufflet.) D. DIEGUE, mettant Vépée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affiront, Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

D. DIEGUE

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE

Ton épée est à moi : mais tu serois trop vain, Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie, Pour son instruction, l'histoire de ta vie ^ .

14 LE Cid.

jymm. ÎBâoieBt «Îscovts ce j«ste Ne hn sorm pas d'^va petit

SCENE vn

IXDIEGUE.

Qiasé! ô désé^oir! ÔTîdllesse N^ai-je donc tsBt vècv tfmt pov cette ÎBfiuBÎe ? Et ne sois-je bhnrhî dass les tnTutx ^s«enics> Que pour Toir en un joer flétrir tant de lanriefts ? Mon bras, qn'a-Tec lespeet tonte TEc^pa^ne admire. Mon hns, qui tant de fois a saurê cet «npire. Tant de fois afermi le trône de son roi.

Trahit donc ma querelle, et ne &it rien pour moi ! O cruel souvenir de ma gloire passée !

OeuTie de tant de jours en un jour e&cée !

NouTcUe dignité &tale à mon bonheur!

Précipice élevé d*oà tombe mon honneur !

Faut-il de votre éclat voir tri<mi]^er le crante. Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ? Comte, sois de m<m prince à présent gouverneur, Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur; Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne, Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne. Et toi, de mes exploits glorieux instrument.

Mais d'un corps tout de glace inutile ornement Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense, M'as servi de parade, et non pas de défiance, Va, quitte désormais le dernier des humains.

Passes pour me venger en de meilleures mains.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ? *

D. RODRIGUE

Tout autre que mon père L'empêcherait sur Pheure.

D. DIEGUE

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnois mon sang à ce noble courroux :

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte. Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ; Viens me venger.

D. RODRIGUE

De quoi ?

D. DIEGUE

D'un affront si cruel Qu'à l'honneur de tous deux il porte un
coup mortel ; D'un soufflet L'insolent en eût perdu la vie. Mais
mon âge a trompé ma généreuse envie ; Et ce fer, que mon bras
ne peut plus soutenir, Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre im arrogant éprouver ton courage.

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage : % Meurs,
ou tue. Au surplus pour ne te point flatter, Je te donne à com-
battre un homme à redouter :

Je l'ai TU tout sanglailt, an miUeii des batiilks. Se fiûre un
beau rempart de mille fonénilks.

D. KODUGUE.

Soo nom ? c'est perdre temps en propos saperfios.

D. DISC us.

Donc pour te dire encor qndqne ebose de plus, Pins que braTe
soldat, pins qne grand capitaine^

O est • • « •

De graoe^ achevex.

D. DIBGVS.

Le père de Cbimène.

D. KODKIOUE.

Le. . .

D. DIEGUB.

Ne réplique point, je connois ton amour ; Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ; Plus l'offenseur est cher, et plus grande est Pofifense : Enfin tu sais Paffiront, et tu tiens la vengeance. Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi ; Montre-toi digne fils d'un père tel que moi : Accablé des malheurs où le destin me range.

Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge

SCENE IX

D. RODRIGUE

Percé jusques au fond du cœur D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle, Misérable vengeur d'une ju3te querelle, Et malheureux objet d'une injuste rigueur, Je demeure immobile, et mon âme abattue Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé,

O Dieu ! l'étrange peine !

En cet âffiront mon père est l'offensé.

Et l'offenseur le père de Chimène!

due je sens de rudes combats !

Contre mon pxopre honneur mon amour s'intéresse. Il faut venger un père, et perdre une maîtresse; L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras. Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme. Ou de vivre en infâme.

Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour, Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,

Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie ; L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse, Mais ensemble amoureuse, Digne ennemi de mon plus grand bonheur.

Fer, qui causes ma peine, M'es-tu donné pour venger mon honneur?

M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas ; Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ; J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère : J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle, Et l'autre, indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;

Tout redouble ma peine :

Allons, mon âme, et, puisqu'il faut mourir.

Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !

Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ; Respecter un amour dont mon âme égarée Voit la perte assurée ! .

N'écoutons plus ce penser suborneur

Qui ne sert qu'à ma peine :

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur, Puisqu' après tout il faut perdre Chimène.

ACTE I, SCENE IX

Ouiy mon esprit s'étoit déçu ; Je doib tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure an combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je Pai reçu.

Je m'accuse déjà de trop de négligence.

Courons à ht vengeance; Et, tout honteux d'avoir tant balancé.

Ne soyons plus en peine, Puisqu' aujourd'hui mon père est l'offensé, Si l'offenseur est père de Chimène.

D. ARIAS, LE COMTE

LE COMTE

JE Pavoue entre nous, quand je lui fis Paifront, J'eus le sang un peu chaud, et le bras un peu prompt, Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède ; Il y prend grande part, et son cœur irrité Agira contre vous de pleine autorité.

Aussi vous n'avez point de valable défense :

Le rang de PoiFensé, la grandeur de l'offense. Demandent des devoirs et des soumissions Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE

Le roi peut, à son gré, disposer de ma vie.

D. ARIAS

De trop d'emportement votre faute est suivie. Le roi vous aime encore, appeaisez son courroux ; Il a dit. Je le veux. Désobéirez-vous ?

LE COMTE

Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime, Désobéir un peu n'est pas im si grand crime ;

ACTE. II, SCENE I

Et, quelque grand qu'il fût, mes services présents Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

D. AKIAS.

Quoi qu'on l'ait de illustre et de considérable, Jamais à son sujet un roi n'est redevable :

Vous vous flattez beaucoup; et vous devez savoir Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir. Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE;

Je ne vous en croirai qu'à l'expérience.

D. ARIAS

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi. Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice, Tout l'état périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain

LE COMTE

D'un sceptre. qui sans. moi tomberoit de sa. main.

Il a trop d'intérêt lui-même à ma personne,
Et ma tête, en tombant, feroit choir sa couronne.

D. ARIAS

Souffipez que la raison remette vos esprits : Prenez un bon conseil.

LE COMTE

Le conseil en est pris.

I[^]. ARIAS

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

» LE cm.

LB COMTE

Que je ne pais dtt tMt consentir à ma honte.

Ow AmiAS.

Mais songes que les rob venlent Hte absolus.

LB cours.

Le sort en est jeté, monsâcnr, n'en parlons pins.

D. amiAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâehe à vous fésoudie. Tout cou-vert de lauriers craignes encor la foudre.

LB COMTB.

Je Tattendrai sans peur.

D. ABIAS.

Mais non pas sans effet {Il9mtre)

LB COMTB.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait Qui ne craint point la mort ne craint point les menace J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces; Et Ton peut me réduire à vivre sans bonheur, Mais non pas me résoudre à vivre sans hfuineur.

ACTE II, SCENE II

D. BODBIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien don Diègue?

LE COMTE

Oui.

D. RODRIGUE

Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu, U vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu >

LE COMTE

Peutêtre.

D. RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte, Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu.'

LE COMTE

Que m'importe >

D. RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE. -

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain.

Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître, Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE

Oui : tout autre que moi Au seul bruit de ton nom pourroit
trembler d'effroi. Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte ; J'attaque en téméraire
un bras toujours vainqueur; Mais j'aurai trop de force ayant
assez de cœur. A qui venge son père il n'est rien d'impossible ;
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens.

Par tes yeux, chaque jour, se découvroit aux miens ;

Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

Mon âme avec plaisir te destinoit ma fille.

Je sais ta passion, et suis ravi de voir

Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir.

Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,

Que ta haute vertu répond à mon estime ;

Et que, voulant pour gendre un chevalier parfait,

Je ne me trompois point au choix que j'avois fait

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse.

J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à Être un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ;
On te croiroit toujours abattu sans efiSort,
Et j'aurois seulement le regret de ta mort

ACTE II, SCENE III

D. RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter rhonneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE

Retire- toi d'ici

O. RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE

Viens ; tu fais ton devoir ; et le fils dégénère, Qui survit un moment à Phonneur de son père.

SCENE III

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR

l'infante.

Appaïse, ma Chimène, appaïse ta douleur.

Fais agir ta constance en ce coup de malheur, Tu reverras le calme après ce foible orage ; Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage, Et tu n'as rien perdu pour le voir difiérer.

CHIMENE

Mon cœur, outré d'ennuis, n'ose rien espérer. Un orage si prompt qui trouble une bonace D'un naufrage certain nous porte la menace ; Je n'en saurois douter, je pérís dans le port

J'aimois, j'étois aimée, et nos pères d'accord ;

Et je vous en contoís la première nouvelle,

Au malheureux moment que naissoit leur querelle,

Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous Pa fait,

D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie.

Dont les plus généreux souffrent la tyrannie;

Impitoyable honneur, moitel à mes plaisirs.

Que tu me vas coûter de pleui-s et de soupirs !

l'infante.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre ; Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre ; Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder, Puisque déjà le roi les veut accommoder:

Et tu sais que mon' âme à tes ennuis sensible Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMENE

Les acconmiodelements ne font rien en ce point ; Les afironts à l'honneur ne se réparent point. En vain on fait agir la force et la prudence ; Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence; La haine que les cœurs conservent au-dedans Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

l'infante.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène Des pères ennemis dissipera la haine ; Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort. Par un heureux hymen, étouffer ce discord.

CHIMENE

Je le souhaite ainsi, plus que je ne l'espère.

ACTE II, SCENE III

Don Diègue est trop altier, et je connois mon père. Je sens eouler des pleurs que je veux retenir: Le passé me tourmente, et je crains l'avenir;

l'infante.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante foiblesse ?

CHIMENE

Kodrigue a du courage.

l'in fante.

n a trop de jeunesse.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

l'infante.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup. Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire. Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMENE

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui ! Et s'il peut m'obéir, que dira^-t-on de lui ? Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage ! Soit qu'il cède on résiste au feu qui me l'engage. Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus De son trop de respect, ou d'un juste refus.

l'infante.

Chimène est généreuse, et, quoique intéressée. Elle ne peut souffrir une lâche pensée :

Mais si, jusques au jour de l'accommodement.

Je fais mon prisonnier de ce parfait amant.

Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage, Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE

Ah, madame ! en ce cas je n'ai plus de souci.

I. *1XFANTE

Fige, cherchez Rodrigue, et ramenez icL

LE PAGE

Le comte de Goimas et lui

CHQIENE.

Bon Dieu ! je tremble.

Parlez.

LE PAGE

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHTMENS.

Seuls?

LE PAGE

Seuls, et qui semblent tout bas se quereller.

CHUfEME.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en £uit plus parler. Madame, pardonnez à cette promptitude.

ACTE II, SCENE V. 21

Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine ;

Et leur division, que je vois à regret,

Dans mon esprit eharmé jette un plaisir secret

LÊONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre âme Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

l'infante.

Ne la nomme point lâche à présent que chez moi Pompeuse et triomphante elle me fait la loi ; Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chère ; Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère ; Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu Vole après un amant que Chimène a perdu.

L^ONOR

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage -, Et la raison chez vous perd ainsi son usage.

l'infante.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison ! Et lorsque le malade aime sa maladie, Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LtONOR.

Votre espoir vous séduit ; votre mal vous est doux ; Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous. ,

l'infante.

Je ne le sais que trop ; mais si ma vertu cède, Apprends connie l'amour flatte un cœur qu'il possède. Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat. Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat, Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte ;

JD LE CID.

Le PortDAL K RadrCt et

pArter Ma les mas ses ksHtes âestÎBCCSy

Da sansd» AfiietûisaiiosericslBukn:

Enfin, tûvt ce qv^oa dh des plas fraenc gaerrien»

Je l'attends de Rodricne après cece Tidoirey

Et fiûs de son amoor «a flqet de laagloire.

Mais, madame, totcz oà toqs portes son bias Ensuite d*on combat qui peat-étie n'est pas.

l'ikfaktb.

Rodrigue est ofiênsé, le comte a fiât l'oatiage. Ils sont sortis ensemble, en fimt-il davantage ?

LÉOMOn.

Je veux que ce combat demenre pour certain ; Votre esprit va-t-il pas bien vite pour sa main ?

L'DfFANTE.

Oue veux-tu ? Je suis folk, et mon e^rit s*égaie : Mais c'est le moindre mal que ramour me prépare. Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis, £t ne me quitte point dans le trouble où je suis.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE

D. FERHAHD.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable ! Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS

Je Tai de votre part long-temps entretenu ; J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

D. FKRNAND.

Justes cieux ! Ainsi donc un sujet téméraire

A si peu de respect et de soin de me plaire !

Il offense don Diègue, et méprise son roi !

Au milieu de ma cour il me donne la loi !

Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,

Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine :

Fût-il la viûeur même et le dieu des combats,

Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.

Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence.

Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence :

Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui.

Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de luL

SCENE VIL

D. FERNANB, D. SANCHE, D. ARIAS. ^

D. SANCHE

Peut-cti'e uu peu de temps le rendroit moins rebelle^ On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ; Sire, dans la chaleur

d'un premier inouvement. Un cœur si généreux se rend mal-aisément :

Il voit bien qu'il a tort; mais ime âme si haute N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND

Don Sanche, taisez- vous, et soyez averti Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE

J'obéis, et me tais ; mais, de srrâce encor, sire. Deux mots en sa défense.

D. FERNAND

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE

d'une âme accoutumée aux grandes actions

Ne se peut abaisser à des soumissions :

Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte :

Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.

Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur.

Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.

Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,

Répare cette injure à la pointe des armes ;

Il satisfera, sire ; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

ACTE 11, SCENE VII

D. FERNAND

Vous perdez le respect ; mais je pardonne à Tâge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du jsang de ses sujets ;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent.
Comme le chef a soin des membres qui le servent
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affi*ont me touche ; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se pi'eudre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.

N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux

De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;

Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS

Les Bflaures ont appris par force à vous connoître ; Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,

Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;

Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé.

Avec un œil d'envie est toujours regardé.

C'est l'unique raison qui m'a fait dans Sôville

Placer depuis dix ans le trône de Castille

Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus proiupt

34 LE cm.

' RenTcrser aussitôt et: qu'ils entreprendrout

D. ARIAS

Sire, ils ont trop appris, aux dépens de leurs têtes. Combien votre présence assure vos conquêtes ; Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger ; Et le même ennemi que l'on vient de détruire. S'il sait prendre son temps, est capable de nuire. Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs. L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs ; L'effi*oi que produiroit cette alarme inutile. Dans la nuit qui survient, troubleroit trop la ville. Faites doubler la garde aux murs et sur le port ; C'est assez pour ce soir.

ACTE II, SCENE IX

Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse, Ce que le comte a fait semble avoir mérité Ce juste châtiment de sa témérité.

Quelque juste pourtant que puisse être sa peine, Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine. Après un long service à mon état rendu, Après son sang pour moi mille fois répandu, A quelque sentiment que son orgueil m'oblige, Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

**D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE, D.
SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE**

CHIMENE

Sire, sire, justice.

D. DIEGUE

Ah ! sire, écoutez-nous.

* CHIMENE

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE

Je demande justice.

D. DIEGUE

Entendez ma défense.

CHIMENE

D^UD jeune audacieux punisse; Pinsolence ; Il a de votre
sceptre abattu le soutien, Il a tué mon père.

D. DIEGUE

Il a vengé le sien.

CHIMENE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIE6UE

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir. Chimène, je prends part à votre déplaisir, D'une égale douleur je sens mon âme atteinte. Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang Couler à gros bouillons de son généreux flanc ; Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles. Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles. Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux De se voir répandu pour d'autres que pour vous, Qu'au milieu des hasards n'osok verser la guen»^ Rodrigue en votre cour viei^t d'en couvrir la terre. Et, pour son coup d'essai, ^on indigne attentat D'un si ferme soutien a privé votre état.

De vos meilleurs soldats abattu l'assurance.

Et de vos ennemis relevé l'espérance.

J'ai couru sur le lieu sans, force et sans couleur. Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,

ACTE II, SCE9Œ IX

Sire, la voix me manque à ce récit fimeste;

Mes pleurs et mes soupirs tous dircent mieux le reste

Prends courage, ma fille, et sache qu'aigourd'hui Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMENS.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie. Je vous Tai dèpà dit, je Pai trouvé sans vie ; Son flanc étoit ouvert; et, pour mieux m'émouvoir, Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir ; Ou plutôt sa valeur en cet état réduite Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite ; Et, pour se fiûre entendre au plus juste des rois. Par cette triste bouche elle empnmtoit ma voix. Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance Règne devant vos yeux une telle licence, One les plus valeureux avec impunité Soient exposés aux coups de la témérité.

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire, Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire. Jn si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir ^teint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir. afin, mon père est mort, j'en demande vengeance. lus pour votre intérêt que pour mon allégeance ; >us perdez en la mort d^un homme de son rang ; ngez-la par une autre, et le sang par le sang ; molez, non à moi, mais à votre couronne, is à votre grandeur, mais à votre personne, nolez, dis-je, sire, au bien de tout Tétat t ce qu'enorgueillit un si grand attentat

D. FSmNAND.

Don Diègne, répondez.

D. DIEGUE

Qu'on est digne d'envie, Lorsqu' en perdant la force on perd
aussi la vie ; Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux, Au
bout de leur carrière, nn destin malhenrenx ! Moi, dont les longs
travaux ont acquis tant de glmrey Moi, que jadis par- tout a suivi
la victoire, Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu. Recevoir
un affix>nt, et demeurer vaincu.

Ce que n*a pu jamais combat, siège, embuscade, Ce que n*a
pu jamais Aragon, ni Grenade, Ni tous vos ennemis, ni tous mes
envieux.

Le comte en votre cour Ta &it presqn'à vos yeux. Jaloux de
votre choix, et fier de l'avantage Que lui donnoit sur moi Pim-
puissance de l'âge. Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le ha-
mois. Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois. Ce bras, ja-
dis Peflfroi d'une armée ennemie, Descendoient au tombeau tout
chargés d'in£unie. Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi.

Il m'a prêté sa main, il a tué le comte, 11 m'a rendu Thonneur,
il a lavé ma honte.

Si montrer du courage et du ressentiment.

Si venger un soufflet mérite un châtiment, Sur moi seul doit
tomber l'éclat de la tempête : Quand le bras a failli, l'on en punit
la tête. Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats.

ACTE II, SCENE IX

Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras. Si Chimène se plaint qu'il a tué son père, Il ne Peut jamais fait, si je l'eusse pu faire. Immolez donc ce chef que les ans vont ravir, Et conservez pour vous le bras qui peut servir. Aux dépens de mon sang: satisfaites Chimène, Je n'y résiste point, je consens à ma peine ; Et, loin de murmurer d'im rigoureux décret.

Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND

L'affidre est d'importance, et, bien considérée^ Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Bon Sanehe, remettez Chimène en sa maison ; Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison. Chi'on me cherche àon fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE

n est juste» grimd roi, qu'un meutrier périsse.

D. FERNAND

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMENE

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

FIN DU SECOND ACTE

D. RODRIGUE, ELVIRE

ELYIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? Où viens-tu, misérable!

D. RODRIGUE

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

OÙ prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ? Ouoi ! viens-tu jusqu'ici braver Tombre du comte? Ne Pas-tu pas tué ?

D. RODRIGUE

Sa vie étoit ma honte ; Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE

Mais chercher ton asyle en la maison du mort? Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

D. RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.

Ne me regarde plus d'un visage étonné ;

Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène

Je mérite la mort de mériter sa haine ;

Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain.

ACTE m, SCENE II

Et rarrêt de sa bouch^ et le coup de sa main.

EIiTIBE.

Fois plutôt de ses jeux, fUis de sa violence ; Â ses premiers transports dérobe ta présence ; Va, ne t'expose point aux premiers mouvements Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. SODRIOUB.

Non, non, ce cher objet, à qui j'ai pu déplaire, Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère ; Et d'un heur sans pareil je me verrai combler. Si pour mourir plutôt, je puis la redoubler.

ELVIRB.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée. Et n'en reviendra point que bien accompagnée. Rodrigue, &is, de grâce, ôte-moi de souci :

Que ne dira^-t-on point si l'on te voit ici ? Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère, L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ? Elle va revenir, elle vient, je la voi ; Du moins pour son bonheur, Rodrigue, cache-toi.

(Use cache.)

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE

D. SANCHE

Oui, madame, il vous eut de sanglantes victimes ; Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ; Et je n'entreprends pas, à force de parler,

Ni de vous adoucir, ni de tous consoler.

Mais si de vous servir je puis être capable, Employez mon épée à punir le coupable; Employez mon amour à venger cette mort:

Sous vos commandements mon bras sera trop fort

CHIMENB.

Malheureuse !

D. SANCHE

De grâce, acceptez mon service.

CHIMENE

J'offenserois le roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur ; Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes: Souffrez qu'un chevalier vous venge par les armes ; • La voie en est plus sûre et plus prompte à pimir.

CHIMENE

C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir, Et que de mes malheurs cette pitié vous dure. Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE

C'est Tunique bonheur où mon âme prétend.

Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCENE III

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte, De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ; Je puis donner passage à mes tristes soupirs, . Je puis t*ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs. Mon père est mort, Elvire, et la première épée Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.

Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez- vous en eau, La moitié de ma vie a mis Pautre au tombeau, £t m'oblige à venger, après ce coup funeste.

Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE

Reposez- vous, madame.

CHIMENE

Ah, que mal-à- propos, Dans un malheur si grand, tu parles de repos ! Par où sera jamais ma douleur apaisée.

Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?

Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel, Si je poursuis
un crime, aimant le criminel ?

ELVIRE

Il VOUS prive d'un père, et vous l'aimez encore ?

CHIMENE

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore; Ma passion s'oppose
à mon ressentiment, Dedans mon ennemi je trouve mon amant,

Et je sens qu'en dépit de toute ma colère Rodrigue dans mon
cœur combat encore mon père ; n l'attaque, il le presse, il cède, il
se défend. Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant: Mais
en ce dur combat de colère et de flamme, n déchire mon cœur
sans partager mon âme.

Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir, Jje ne
consulte point pour suivre mon devoir. Je cours sans balancer où
mon honneur m'oblige. Rodrigue m'est bien cher, son intérêt
m'afflige. Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort. Je
sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez- vous le poursuivre ?

CHIMENE

Ah ! cruelle pensée, Et cruelle poursuite où je me vois forcée !

Je demande sa tête, et crains de l'obtenir ; Ma mort suivra la
sienne, et je le veux punir !

ELVIRE

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ; Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMENE

Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras, Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas ! Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes Croira ne lui devoir que d'impuisantes larmes ! Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur, Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

ACTE III, SCENE IV

ELTIBE..

Madame, croyez-moi, vous serez excusable De conserver pour vous un honmie incomparable, Un amant si chéri : vous avez assez uât; Vous avez vu le roi ; n'en pressez point l'effet : Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE

n y va de ma gloire, il faut que je me venge ; Et, de quoi que nous flatte un désir amoureux. Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRB.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIHENE.

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMENE

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui.

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCENE IV

D. RODRIGUE, CIUMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE

Hé bien ! sans vous donner la peine de poursuivre. Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE

Elvire, où sommes-nous ? et qu'est-ce que je vois ? Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

D. RODRIGUE

N'épargnez point mon sang ; goûtez sans résistance La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMENE

Hélas!

D. RODRIGUE

Ecoute-moi.

CHIMENE

Je me pieurs.

D. RODRIGUE

Un moment

CHIMENE

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE

Quatre mots seulement Après, ne me réponds qu'avecque
cette épée.

CHIMENE

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée ?

D. RODRIGUE

Ma Chimène.

CHIMENE

Ote-moi cet objet odieux, Qui reproche ton crime et ta vie à
mes yeux.

• D. RODRIGUE

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine, Pour croître ta colère,
et pour hâter ma peine.

CHIMENE

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE

Plonge-le dans le mien.

ACTE m, SCENE IV

Et fais-lui perdre ainsi la teinture da tien.

CHIMENE

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue Le père par le fer,
la fille par la tue !

Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :

Tu veux que je t'écoute, et tu me fûs mourir !

D. RODRIGUE.

Je fûs ce que tu veux, mais sans quitter l'envie

De finir par tes mains ma déplorable vie ;

Car enfin n'attends pas de mon affection

Un lâche repentir d'une bonne action.

De la main de ton père un coup irréparable,

Déshonorait du mien la vieillesse honorable.

Tu sais comme un soufflet touche un homme de coeur ;

J'avois part à Paffiront, j'en ai cherché l'auteur ;

Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père.

Je le ferois encor, si j'avois à le faire.

Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi

Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi ;

Juge de son pouvoir : dans une telle offense,

J'ai pu douter encor si j'en prendrois vengeance :

Réduit à te déplaire, ou souffrir un a^&ont,

J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt;

Je me suis accusé de trop de violence ;

Et ta beauté sans doute emportoit la balance.

Si je n'eusse oj^sé contre tous tes appas

Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas ;

Qu'après m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,

Qui m'aima généreux me haïroit infâme ;

Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,

C^étoit m'en rendre indigne, et diffiuner ton choix.

Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,

Sans cesse le penser, et sans cesse le dire.
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte et pour te mériter:
Mais quitte d'ailleurs l'honneur, et quitte envers mon père
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire;
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime.
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE

Ah, Rodrigue ! il est vrai, quel que ton ennemie. Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ; Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs. Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage, Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ; Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien. Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ; Elle a vengé ton père, et soutenu ta gloire : Même soin me regarde; et j'ai, pour m'affliger. Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.

Hélas ! ton intérêt ici me désespère.

Si quelque autre malheur m'avoit ravi mou père.

ACTE III, SCENE IV

Mon âme auroît trouvé dans le bien de te voir Tout le soulagement qu'elle eût pu recevoir ; Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes, Quand une main si chère eût essuyé mes larmes. Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ; Cet effort sur mia flamme à mon honneur est dû, Et cet affi^{ux} devoir, dont l'ordre m'assassine, ' Me force à travailler moi-même à ta ruine.

Car enfin, n'attends pas de mon affection De lâches sentiments pour ta punition.

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne, Ma générosité doit répondre .à la tienne :

Tu t'eS) en m'ofifensant, montré digne de moi ; Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ; Il demande ma tête, et je te l'abandonne :

Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt ; Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt. Attendre après nion crime une lente justice, C'est reculer ta gloire autant que mon supplice ; Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMENE

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau. Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ? Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre; C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir ; Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

so LE cm.

D. KODmiGUK.

De quoi qu'en ma fiirear notre amour t'eotRtîenney Ta générosité doit répondre à la mienne; Et pour venger un père emprunter d'autres bns, Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas. Ma main seule du mien a su venger l'offense. Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ? Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner! Je suivrai ton exemple ; et j'ai trop de courage Pour souj&ir qu'avec toi ma gloire se partage. Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE

Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! quoi que je Êisae^ Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ?

Au nom d'un père mort, ou de notre amitié, Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié ; Ton malheureux amant aura bien moins de peine A mourir par ta main, qu'à. vivre avec ta haine.

CHIMENE

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE

Tu le dois.

CHIMENE

Je ne puis.

D. RODRIGUE

Crains- tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits? Quand on saura mon crime et que ta flamme dure,

ACTE I^U, SCENE IV. ôl

<^e ne publieront point Penvie et ^imposture ? Pone-ies au silence, et, sans plus discourir, Sanve ta renommée en me fiûsant mourir.

£lle éclate bien mieux en te laissant la vie ; ^ J6 veux que la voix de la plus noire envie ^^ au ciel ma gloire, et plaigne mes ennuis, ^^chant que je t^adoTe, et que je te poursuis, ^a^f en, ne montre plus à ma douleur extrême Ce (pt^ ^ttt quQ je perde, encore que je rême. ^^ Pombre de la nuit cache bien ton départ ; Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard. ^ seule occasion qu'aura la médisance, C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence : ^s lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODJIIOUE.

^ je meure.

CHIMENE

Va-t'en.

D. RODRIGUE

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère Je fend mon possible à bien venger mon père ; liais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir. Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. KODSIGVE.

miracle d'amour.

CHIMENE

O comble de misères !

l'ÉCID.

Uk à: TT.KTt A bE WXITÏIHs CUBtUSVM BM pèlCs!

Ri>d:içiK. CXI TeL: <rK '

Ckia^se, q«i Tdkt dit! ..

Qae aoc« besr fax s jtm^, <t 9ii5t le pcrfit!^

Et que. 9 près da port. ««ti« tic«it

Un cnse s jnaf^ brisit dcciv esyêiaaee!

Ah, mMtdksdoclecjs!

Ah, regrets Mipeiflu s!

Ta.t*eii, encore on coup, je ne i^écoute fdns.

D. ftODKIGrC.

AdieiL Je tûs tramer nne moniante vie.

Tant que par ta poursuite eUe me soit ravie.

CHDfENE.

Si j'en obtiens Teftt, je Rengage ma ibi

De ne respirer pas un moment après toL

Adieu ; sors, et sur-tout garde bien qu'on te Toie.

ELTOLE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMElfE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer; Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCENE V

D. DIE6UE, geui.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse ; ^o8 plus heureux succès sont mêlés de tristesse -, "toujours quelques soucis en ces éTènements l'ioublent la pureté de nos contentements.

^Q milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte ; Je nage dans la joie, et je tremble de crainte ; J'u TU mort Pennemi qui

m'avoit outragé, ^t je ne saurois voir la main qui m'a vengé.

En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile, Tout cassé que je suis, je cours tout la ville ; ^ peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur ^ consume sans fruit à chercher ce vainqueur.

A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,

Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ;

Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,

Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.

Je ne découvre point de marques de sa fuite ;

Je crains du comte mort les amis et la suite ;

Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.

Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.

Justes cieux, me trompé-je encore à l'apparence.

Ou si je vois enfin mon unique espérance ?

C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés ;

Ha crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE

D. DIEGCE.

Rodrigue, enfin le ciel pennet que je te voie !

D. KODKIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE

Ne mêle point de soupirs à ma joie; Laisse-moi prendre haleine, afin de te louer. Ma valeur n'a point lieu de te désavouer.

Tu Tas bien imitée ; et ton illustre audace Fait bien revivre en toi les héros de ma race. C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu vi Ton premier coup d'épée égale tous les miens ; Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée Par cette grande épreuve atteint ma renommée. Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur, Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur Viens baiser cette joue, et reconnois la place Où fut empreint l'affront que ton courage effluie.

D. RODRIGUE

L'honneur vous en est dû ; je ne pouvois pas moins Etant sorti de vous, et nourri par vos soins : Je me tiens trop heureux, et mon âme est ravie Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie. Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux. Si j'ose satis-Être à moi-même après vous.

Soufflez qu'en liberté mon désespoir éclate ; Assez et trop long-temps votre discours le flatte.

ACTE I^{er}, SCENE VI. ôô

Je ne me repens point de vous avoir servi ;

Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme :
Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu ;
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIE6UE

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
^'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses :
Nous n'avons qu'un honneur ; il est tant de maîtresses !
L'&moor n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE

^ ! que me dites-vous ?

D. DIE6UB

Ce que tu dois savoir.

D« RODRIGUE

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,
Et vous m'osez pousser à la honte du change !

l'mfiunie est pareille, et suit également
 le guerrier sans courage, et le perfide amant
 A ma fidélité ne'&ites point d'injure,
 Souffirez-moi généreux sans me rendre paijure :
 Mes liens sons trop forts pour être ainsi rompus ;
 Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;
 Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine. '

D. DIEGUE

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;
 le: eux

Lk. ^tXB. «a* in ^rrauçwib. ma* k

La» 3tiare* ^iioe A i a t a a fre^ «K.WdHKCtlAi Dta:» VK
 àenrc» àsiMBiirsIei; Là «MOT eiC eft «àesurù». «c k

Dans ce an&iaDr wumîk mob. bcoke^ i

Tti ks»

Ccst toi que tciu poor ekef kir

De ces Tievx ciiniemi:^ n sofEtenir l'iàbard;

Là, s m veux moarîr, trowe nae bdk nort;

Prends'^B roccsâoa, pat§i)a*dle t*est oftrte ;

Fus devoir à Um roi sm stfait à ta perte;
Maiâ rmeas-en phtttùt ks palmes sur k frmt;
Ne borne pas ta gktre à Teacer aa afioat :
Porte-la plus avaat; Ibree par ta wllaaoa
La justice aa pardon, et CldmèBe an sikace.
Si ta Taimes, ^prends que levcair ^aiaqfoear
C^est runique mojen de legaioer aoa eœor.
Mais k temps est trop cher pour k pevdie en paraît
Je t'arrête en discoorB, et je \eiiz'qac ta vaks:
Viens, sois-moi ; va comkittre^ et montrer à ton roi
Que ce qa*il perd au comte il k recouvre en toL

ACTE QUATRIEME. SCENE I

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

^ST-Kie point tm faux bruit? Le sais-tu bien, Elvire ?

ELYIRE.

vous ne croiriez jamais comme chacun Padmire,

^t porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,

^ ce jeune héros les glorieux exploits.

^ Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;

^^abond fut bien prompt, leur fuite encore plus prompte;

'ois heures de combat laissent à nos guerriers

*^ne victoire entière, et deux rois prisonniers ;

^ yHeoi de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMENE

^t la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIKE.

^ ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ; ^ main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMENE

^ qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIKE.

*^ peuple, qui par-tout fût sonner ses louanges, ^ nomme de sa joie et l'objet et l'auteur, ^n ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMENE

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRti.

Rodrigue n'ose encore paroître en sa présence; Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés.

Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés; Et demande pour grâce à ce généreux prince Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMENE

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIAB.

Je n'en ai rien appi Vous changez de couleur! Reprenez vos eq^

CHIMENE

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie ■ Pour avoir soin de lui £[i,ut-il que je.iii?omblie? On le vante, on le loue, et mon cœur y consent! Mon honneur est muet, mon devoir iaupoissaot! Silence, mon amour! laisse agir ma colère:

S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ; Ces tristes vêtemens où je lis mon malheur Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeor Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnani Ici tous les objets me parlent de^on crime.

Vous, qui rendez la forcera mes lessentimestSy Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements, Pompe que me prescrit sa première victoire.

Contre ma passion soutenez bien ma gloire ; Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir, Parlez à mon esprit de mou triste devoir; , Attaquez, sans rien craindre,^ une main tripmpha

I-'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, ELVIRE

l'infante.

""^ 5e viens pas ici consoler tes douleurs ;

^ viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE

5*^e2 bien plutôt part à la commune joie :

* goûtez le bonheur que le ciel vous envoie, ^^^ame, outre que moi n'a droit de soupirer : ^ péril dont Rodrigue a su vous retirer, * le salut public que vous rendent ses armes, ^oi seule aujourd'hui permet encor les larmes. ^ sauvé la ville, il a servi son roi, ^ son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

l'infante.

^^ Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE

^à ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ; '^^ je l'entends par-tout publier hautement ""^ïssi brave guerrier que malheureux amant.

l'infante.

^^'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ? ^« jeune Mars qu'on loue a su jadis te plaire ;

" possédoit ton âme, il vivoit sous tes lois ;

^t vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

60 LE cm.

Chacun peut la Tsnter avec quelque justioe ;

Mais pour moi sa louange est un noUTean suj^lice.

On aigrit ma douleur en l'élevant si haut;

Je sens ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.

Ah, cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !

Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente.

Cependant mon devoir est toujours le plus fort,

Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

l'infante.

Hier ce devoir te mit en une haute estime; L'effort que tu te fis parut si magnanime, Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour Admiroit ton courage, et plaignoit ton amour. Mais croirois*tu l'avis d'une amitié fidèle ^

CHIMENE

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

l'infante.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui. Rodrigue maintenant est notre unique appui, L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore, Le soutien de Castille, et la terreur du Maure ; Ses Œûts nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté ; Et ton père en lui seul se voit ressuscité ; Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique. Tu poursuis en sa mort la ruine publique.

Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?

Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?

Et, pour être punis, avons-nous part au crime ?

ACTE IV, SCENE U

Ce n'est pas qu'i^près tout tu doives épouser Celui qu'un père mort t'obligeoit d'accuser; Je te voudrois moi-même en arracher l'envie : Ote-lni ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMSNE.

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté ; Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.

Quoique pour ce vainqueur mon âme s'intéresse, Quoiqu'un peuple l'adore, et qu'un roi le caresse, Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers. J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

l'ikfante.

C'est générosité, quand, pour venger un père, Notre devoir attaque une tête si chère :

Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang, Quand on donne au public les intérêts du sang. Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme ; Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme. Que le bien du pays t'impose cette loi:

Aussi-bien, que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMENB.

n peut me refuser, mais je ne puis me taire.

l'infante.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux Être. Adieu. Tu pourras seule y songer à loisir.

CBfTMENE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCENE III

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RC DRIGUE, D. SANCHE.

D. FERKAND.

Généreux héritier d'une illustre famille

Qui fut toujours la gloire et Pappui de Gastille,

Race de tant d'aïeux en valeur signalés,

Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,

Pour te récompenser ma force est trop petite ;

Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

Le pays délivré d'un si rude ennemi,

Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi.
Et les Maures déMts, avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes.
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais les deux rois captifs seront ta récompense ;
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :
Puisque Cid, en leur langue, est autant que seigneur
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honncun
Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom toutf ède;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ;
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes Uns
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE

Que votre majesté, sire, épargne ma honte ; D'un si foible service elle fait trop de comte. Et me force à rougir devant un si grand roi

ACTE IV, SCENE UI

De mériter si peu Phanneur que j'en reçoL Je sais trop que je àoia
au bien de votre empire, Et le sang qui m'anim^ et l'air que je
respire ; Et quand je les perdrai pour un si digne olrjet. Je ferai
seulement le devoir d'un sujet

D. FEBNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage Ne s'en ac-
quittent pas avec même courage ; Et lorsque la valeur né va p(»nt
dans l'excès, Elle ne produit point de si rares succès.

Souffire donc qu'on te loue ; et de cette vietoire Apprends-moi
plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant Qui jeta dans la
ville un effiK>i si puissant Une troupe d'amis chez mon père as-
semblée Sollicita mon âme encor toute troublée . . .

Mais, sire, pardonnez à ma témérité. Si j'osai l'employer sans
votre autorité ; Le péril approchoit; leur brigade étoit prête ; Me
montrant à la cour je hasardois ma tête ; Et s'il falloit la perdre, il
m'étoit bien plus doux De sortir de la vie en combattant pour
vous.

D. FERNAND

J'excuse ta chaleur à venger ton offense.

Et l'état défendu me parle en ta défense.

Crois que dorénavant Chimène a beau parler, Je ne l'écoute plus que pour la consoler.

Mais poursuis.

D. RODRIGUE

Soas inoi donc cette troupe s'afanee, Et porte snr le front une mâle assurance.

Nous partîmes cinq cents, mais, par un prompt renlbrt Nous nons vîmes trois mille en arrivant an port^ Tant à nous voir marcher en si bon équipage Les plus épouvantés roprenoient de courage!

J'en cache les deux tiers aussitôt qu*arrivé8 Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trovrés ; Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure^ Brûlant d'impatience, autodr de moi demeure, Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit^ Passe une bonne part d'une si belle nuit Par mon commandement la garde en fiit de même, Et se tenant cachée aide à mon strata-gème ; Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles Enfin avec le flux nous. fait voir trente voiles; L'onde s'enfle dessous, et d'un commun eSbit, Les Maures et la mer montent jusques au port. On les laisse passer ; tout. leur paroît tranquille ; Point de soldats au port, point aux murs de la ville. Notre profond silence abusant leurs esprits.

Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ; Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent, Et courent se livrer aux mains qui les attendent Nous nous levons alors, et tous en même

temps Poussons jusques au ciel xuille cris éclatants; Les nôtres à
ees cris de nos vaisseaux répondent ;

ACTE IV, SCENE III. 6d

Ils paroissent, aimés. Les Maures se confondent, L'épouv[^]te les
prend à demi descendus ; Avant que de combattre ils s'estiment
perdus. Us oouroient au pill^{^^} et rencontrent la guerre ; Nous
les pressons sur Peau, nous les pressons sur terre, Et nous ftisoïis
courir des ruisseaux de leur sang[^] Avant qu'aucun résiste, ov re-
prenne son rang. Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les ral-
lient, Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient ; La
honte.de mourir aans avoir combattu Arrête leur désordre, et
leur rend la vertu.

Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées : Des plus
braves s<^dats les trames sont coupées ; Et la terve, et le fleuve,
et leur flotte, et le port, Sont des champs de carnage où triomphe
la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres Sont demeu-
rés sans gloire au milieu des ténèbres. Ou chacun, seul témoin
des grands coups qu'il donnoit. Le pouvoit discerner où le sort
inclinait!

J'allois de tous côtés encourager les nôtres. Faire avancer les
uns, et soutenir les autres. Ranger ceux qui venoient, les pousser
à leur tour ; Et ne l'ai pu savoir, jusques au point du jour. Mais
enfin sa clarté montre notre avantage ; Le Maure voit sa perte, et
perd soudain courage ; En voyant un renfort qui nous vient se-

courir, L'aideur de vaincre cède à la peur de mourir. Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables. Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables, Font retraite en tumulte, et sans considérer

Si leurs rois Aveu eux peaveat se retirer.

Ainsi leur devoir cède i la fi«feur plus hrW ; Le flux les appor-
ta, le reSux les remporte.

Cependant que leurs rais engagés parmi nous.

Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups. Disputent
vaiUamiueut et rendent bien leur vie. A se rendre moi-même en
min je les convie ; Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pu :

Hais TOjaut i, leurs pieds tomber tons leurs soldats, Et que
seuls dèsomuie en vain ils se déièudent, Us demandent le chefi je
me nomme; ils se i«ndent Je voua les envoyai tous deux en mîme
temps ; Et te combat cessa, &ute de combattants.

C'est de cette &çan que, pour votre service

SCENE V

D- FERNÂND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SAN- CHE, D.
ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FBRNAND.

Enfin, soyez contente, Cliimène, le succès répond à votre at-
tente. Si de nos ennemis Rodrig^ue a le dessus, ^ est mort à nos

yeux des coups qu'il a reçus ; ^dez grâces au ciel qui vous en a vengée.

(à D. Dièffue.) Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfieût, ^HjiB cette pâmoison, sire, admirez l'effet Sa douleur a trahi les secrets de son âme, Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMBMS.

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

D. rERNAND.

Non, non, il voit le jour, Bt te conserve encore un immuable amour.

Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse, , Un excès de plaisir nous rend tout languissants^ Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

ACTE IV, SCENE V

leur sang répandu la justice étouffée ^ks crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée ; ilÇoiiB en croissons la pompe, et le mépris des lois iN<m8 fût suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND

Ma lillei, ces transports ont trop de violence : Quand on rend la justice, on met tout en balance. te a tué ton père ; il é toit Tagresseur ; Bt la même équité m'ordonne la douceur. AvAnt que d'accuser ce que j'en fais paroître, Consulte bien ton cœur ; Rodrigue en est le maître ; Bt ta flamme, en secret, rend gi-aces à ton roi, Ikmt la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMENE

Pour moi, mon ennemi ! Tobjet de ma colère !

L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père! De ma juste poursuite ou fait si peu de cas.

Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !

Puisque vous refusez la justice à mes larmes, Êttre, permettez-moi de recourir aux armes ; C'est par là seulement qu'il a su m'outrager. Et c'est aussi par là que je me dois venger.

A tous vos chevaliers je demande sa tête ; Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête; Qu'ils le combattent, sire ; et, le combat fini. J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

Soos votre autorité souffirez qu'on le publie.

D. FERNAND

Cette vieille coutume en ces lieux établie, Sous conleur de punir un injuste attentat,

D. FEBNAMO.

Tu veux qu'en ta faveur noufl croyions l'impossible^: . Chi-
mènc, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE

Hé bien ! sire, ajoutez ce comble à mon malheur.

Nommez ma pâmoison Peffet de ma douleur.

Un juste déplaisir à ce point m'a réduite ;

Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite.

S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays.

Ma vengeance est perdue, et mes desseins trahis ;

Une si belle fin m'est trop injurieuse ;

Je demande sa mort, mais ncn pas glorieuse,

Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,

Non pas au li- d'honneur, mais sur un échafaud.

Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie ;

Que sou nom soit taché, la mémoire flétrie ;

Mourir pour le pays n'est pas un triste sort ;

C'est s'inomortaliser par une belle mort.

J'aime doncsa victoire, et je le puis sans crime;

Elle assure l'état, et me rend ma: victime.

Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,

Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers.
Et, pour dire en uii mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père.
Hélas ! à quel espoir me laissé-je emporter ?
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mépris ?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ;
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis ;
Il triomphe de moi comme des ennemis ;

ACTE IV, SCENE V

Dans leur saog répandu la justice étouffée Ao crime du vainqueur
sert d'un nouveau trophée ; Noos en croissons la pompe, et le
naépris des lois Nous fiiit suivre soii char au milieu de deux rois.

D. FERNAND

Ma fille, ces tnmsports ont trop de violence : Quand on rend la
justice, on met tout en balance. On a tué ton père ; il étoit
Ta^resseur ; Et la même équité m'ordonne la douceur.

Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître, Consulte bien ton
cœur ; Rodrigue en est le maître ; Et ta flamme, en secret, rend
gi-aces à ton roi, Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMENE

Pour moi, mon ennemi ! l'objet de ma colère ! L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père ! De ma juste poursuite on fait si peu de cas, Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !

Puisque vous refusez la justice à mes larmes, Sire, permettez-moi de recourir aux armes ; C'est par là seulement qu'il a su m'outmger, Et c'est aussi par là que je me dois venger.

A tous vos chevaliers je demande sa tête ; Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ; Qu'ils le combattent, sire ; et, le combat fini. J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

Sous votre autorité souffirez qu'on le publie.

D. FERNAND

Cette vieille coutume en ces lieux établie, Soos couleur de punir un injuste attentat,

fe

Des meilleurs combattants affoiblit un état« Souvent de cet abus le succès déplorable Opprime Tinnocent, et soutient le coupable :

J'en dispense Rodrigue ; il m'est trop .précieux Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ; Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si m agn â n in Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIEGUE

Quoi ! sire, pour lui seul, vous renversez des lois

Qu'a vu toute la cour observer tant de ibis !

Que croira votre peuple ? et que dira l'envie, 'i Si, sous votre
défense, il ménage sa vie,

; Et s'en fait un prétexte à ne parottre pas

Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépa

De par^iMcs faveurs temiroient trop sa gloire : .

Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.

Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir ;

Il Ta fait en brave homme, et le doit maintenir.

^ D. FERNANO.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse. Mais d'un guer-
rier vaincu mille prendroient la place ^ Et le prix que Chiméné
au vainqueur a promis

De tous mes chevaliers feroit ses ennemis. L'opposer seul à
tous seroit trop d'injustice ; Il suffit qu'une fois il entre dans la
lice.

Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien : Mais après
ce combat ne demande plus rien.

s. DIEOUE,

.K'excusez point par là ceux que son bras étonne ; 9 Laissez un
champ ouvert où s'entrera personne.

ACTE. IV, SCENE V

Après ee que Rodrigue a fiiit voir aujourd'hui, Quel courage assez vain s'osêroit prendre à lui ? Qui se hasarderoit contre un tel adversaire ? Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant ; Je sois ce téméraire, ou plutôt ce vaillant

(àChimène,) Accordez cette grâce à Tardeur qui me presse, Madame ; vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMENE

Sire,jerai promis.

D. FERNAND

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE

Non, Sire, il ne feut pas différer davantage ;

On est toujours tout prêt quand on a du courage.

D. FERNAND

Sortir d*une bataille, et combattre à Tinstant !

D. DIEGUE

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant

D. FERNAND

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse. Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe, Pour témoigner à tous qu'à regret je permets Un sanglant procédé qui ne me plut jamais, De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(à D. Arias.) Vous seul des combattants jugerez la vaillance :

LE CU

Ayez soin que tous deux fiissent en gens de cceur Et, le combat fini, m'amenez le ^Biqueur.

Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine ; Je le veux de ma main présenter à Chimène, Et que, pour récompense, il reçoive sa toi.

CHDfBNE.

Quoi, sire ! m'imposer une si dure loi !

D. FERNAND

Tu t'en plains ; mais ton feu, loin d'avouer ta plai Si Rodrig^{ue} est vainqueur, l'accepte sans contraiiii Cesse de murmurer contre un arrêt si doux :

Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

D. RODRIGUE, CHIMENE

CHIMENE

Quoi ! Rodrigue, en plein jour! D'où te vient cette
audace?

Va, tu me perds d'honneur ; retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu. Avant le
coup mortel, dire un dernier adieu.

Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage N'ose accep-
ter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMENE

Tu vas mourir!

D. ROQRIOUE.

Je cours à ces heureux moments, Qui vont livrer ma vie à vos
ressentiments»

CHIMENE

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable Qu'il donne
Pépouvante à ce coeur indomtable ? Qui t*a rendu si foible ? ou
qui le rend si fort ? Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Maures ni mon père

74 LE CIB.

Ta comfaAttrv don Saiurfæ, et déjà déseqtèref Ainsi donc an
besrâi ton courage s'abat !

D. RODUfirE.

Je coors à woêl sapplice, et non pas an combat ; Et ma fidèle
ardeur sait bien m*oter Fenvie, Quand tous cherchez ma mort,
de défendre ma vie. J'ai toujours même cœur; nuûsje n'ai point de
bras^ Quand il Ëint conserver ce qui ne tous plaît pas ; Et déjà
cette nuit m*aun>it été mortelle.

Si j*euâse combattu pour ma seule querelle.

Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pay^ A me dé-
fendre nud je les aurois trahis.

Mon esprit gniéreux ne hait pas tant la vie.

Qu'il en veuille sortir par une perfidie.

Maintenant qu^il s*agit de mon seul intérêt.

Vous demandez ma mort, j'en accepte Tarrét ; Votre ressenti-
ment choisit la main d'un autre. Je ne méritois pas de mourir de
la vôtre :

On ne me verra point en repousser les coups; Je dois plus de
respect à qui combat pour vous ; Et, ravi de penser que c'est de
vous quMls viennent, Puisque c'est votre honneur que ses armes
soutiennent^ Je vais lui présenter mon estomac ouvert^ Adorant
en sa main la vôtre qui me perd.

Si d'un triste devoir la juste violence, ' . '

Qui me fait, malgré moi, poursuivre ta \-ailiasce, ' Prescrit à
ton amour une si forte loi Qu'il te rend sans défense à qui combat

jiour moi. En cet aveuglement ne perds pas la mémoire

ACTE V, SCENE I

Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,

Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,

Ouand on le saura mort on le croira vaincu.

L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère, Puisqu'il trempa tes mains dans le sang de mon père, Et te &it renoncer, malgré ta passion, A l'espoir le plus doux de ma possession.

Je t'en vois cependant &ire si peu de compte. Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte ! Quelle inégalité ravale ta vertu ?

Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois tu ? Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ? S'il ne ÛLUt m'offenser n'as-tu point de courage ? Et traites-tu mon père avec tant de rigueur, Qu'après l'avoir vuncu tu souffres un vainqueur? Va, sans vouloir mourir, laisse moi te poursuivre. Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE

Après la. mort du eomte, et les Maures défiûts, Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ? Elle peut dédaigner le soin de me défendre ; On sait que mon courage ose tout entreprendre. Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux. Non, non, en ce combat, quoique

vous veuillez croire, Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire, Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur. Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur. On dira seulement : " Il adoroit Chimène ; Il n'a pas voulu vivre, et mériter sa haine ;

Il a cédé lui-même à la rigueur du sort Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort : Elle vouloit sa tête ; et son cœur magnanime. S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime : Pour venger son honneur il perdit son amour ; Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour. Préférant, quelque espoir qu'eût son âme asservie. Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie." Ainsi donc vous Verrez ma mort, en ce combat. Loin d'obscurcir ma gloire en rehausser l'éclat; Et cet honneur suivra mon trépas volontaire.

Que tout autre que moi n'eût pu voub satisfiûre,

CHIMENE

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,

Ta vie et ton honneur sont de foibles appas.

Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche.

Défends-toi maintenant, pour m'ôter à don Sanche.

Combats, pour m'affiranchir d'une condition.

Qui me livre à l'objet de mon aversion.

Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,

Pour forcer inon devoir, pour m'imposer silence ;

Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Adieu. Ce mot lâché me fuit rougir de honte.

SCENE II

D. RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte ? Paraissez, Navanrois» Maures, et Castillans, Et tout ce que rEsfiagne a nourri de vaillsAts ; Unissez-Tous ensemble, et fiûtes une année Pour combattre une main de la sorte ammée ; Joignez tous vos efioits contre un espoir si doux ; Pour en venir à bout e*e^ trop peu que de vous.

SCENE III

UINFANTE.

T'écotttertti-je encor, respect de ma naissance,

Qui fais un crime de mes feux ?

T'écouterai-je, amour, .dont la douce puissance Contre ce fier tyran foit révolter mes vœux ?

Pauvre princesse, à4uel des deux

Dois-tu prêter obéissance i Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi :

Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare

Ma gloire d'avec mes désirs !

Est-il dit que le choix d'une vertu si rare Coûte à ma passion
de si grands déplaisirs ?

TH. LE l'OD^

Le ^dia q«e j'<a ai fiât aemiîc.

Eatre ««s Ia BMct 4*«B pèie a à pot ■» ée kaÎBe, Qaclcdgfw-
AisMigànegretleii— imk;

De siHi crÛK w de BA peme, Poûque, pou* ae ponir, le étstàm
a penùs Que ramoar dure mèae entre deux CBBemis.

ACTE V, SCENE IV

l6onos.

Vous applaudify madame, Sur le repos qu'enfin a retrouvé
votre âme.

l'infantb.

D'où viendrait ce repos dans un comble d*enuui ?

LfeOMOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui, Rodri^e ne peut
plus charmer votre courage :

Vous savez le combat où Chimène Tengage ; Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari, Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

l'infants.

Ah, qu'il s'en faut encor !

LÉONOR

Que pouvez- vous prétendre ?

l'infante.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre ? Si Rodrigue combat sous ces conditions^ Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions; L'amour, ce doux auteur de mes cruels suplices, Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LiONOR.

Fourrez-vous quelque chose après -qu'un père mort N'a pu dans leurs esprits allumer de discord ? Car Chimène aisément montre par sa conduite Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite. Elle obtient un combat, et pour son combattant C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant Elle n'a point recours à ces mains généreuses Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;

Don Sanche lui suffit, et mérite son choix Parcequ'il va s'armer pour- la première fois: Elle aime en ce duel son peu d'expérience ; Comme il est sans renom, elle est sans défiance : Un tel

choix, et si prompt, vous doit bien (kire voir Qu'elle cherche un combat qui force son devoir. Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée, Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

l'infante.

Je le remarque assez ; et toutefois mon cœur, A l'envi de Chimène, adore ce vainqueur.

A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

L*INFANTE

Mon inclination a bien changé d'objet Je n'aime plus Rodrigue un simple gentilhomme- 1- Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme : Si j'aime, c'est Tuteur de tant de beaux exploits, C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme, Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ; Et quand, pour m'obliger, on l'auroit couronné. Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné. Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine^. Allons encore un coup le donner à Chimène..

Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé. Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE V

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE.

Élvire, que j'ai souffre ! et que je suis à plaindre !

Je ne sais qu'espérer ; et je vois tout à craindre.

Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;

Je ne souhaite rien sans un prompt repentir :

A deux rivaux pour moi je fids prendre les armes ;

Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;

Et, quoi qu'en ma Êveur en ordonne le sort,

Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée ; On vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée :

Et quoi que le destin puisse ordonner de vous, Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

CHIMENE

Quoi ! Tobjet de ma haine, ou bien de ma colère !

L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !

De tous les deux côtés on me donne un mari

Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon âme se rebelle ;
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle :
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
VoiSs n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

82 LE cm.

ELTI&E.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment.
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence.
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMBNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ? Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande ; Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi. Que celle du combat, et le vouloir du roi.

Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine. Mais non pas avec lui la gloire de Chimène :

Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait proâiis, Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELYIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange. Que le ciel à la fin ne souffr'e qu'on vous venge. Quoi ! vous voulez eneor refuser le bonheur De pouvoir maintenant vous taire avec honneur. Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère ? La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ? Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ? Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur ? Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine. Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine,

ACTE V, SCENE VI

Et nous verrons du ciel l'équitable courroux Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

CHIMENE

Elvire, c'est assez des peines que j'endure ; Ne les redouble point par ce funeste augure.

Je veux, si je le puis, les éviter tous deux, Sinon en ce combat
Rodrigue a tous mes vœux.

Non qu'une -folle ardeur de son côté me penche ; Mais, s'il
étoit vîncu, je serois à don Sanche ; Cette appréhension fait
naître mon souhait.

Que vois-je ? malheureuse ! Elvire, c'en est fait.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE

D. SA'NCHG.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée....

CHIMENE

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée ! Perfide,
oses-tu bien te montrer à mes yeux, Après m'avoir ôté ce que j'ai-
mois le mieux?

Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre ; Mon père est
satisfiût, cesse de te contraindre. Un même coup a mis ma gloire
en sûreté.

Mon âme au désespoir, ma âamme en liberté.

D. SAKCHE.

D'un esprit plus rassis....

CHIMENE

Tu me parles encore, Exéc<»ttble assassin d'un héros que j'adore !

Va, tu Tas piû en timitre ; un irneiier si vmillant N*eût jamais i uccombé sons un tel awailtont N^espèi^ rien de moi, tu ne m*as point servie ; En croyant me venger, tu m*as 6té la vie.

D. SANCHE

Etrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMSNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter.

Que j'entende à loisir avec quelle insolence Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillanee?

SCENE VII

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D SAN- CHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMBNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer. J'aimois, vous Pavez su ; mais^ pour venger mon. père» J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.

Votre majesté, sire, elle-même a pu voir Connie j'ai £ût céder mon amour au devoir.

Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée. D'implacable ennemie, en amante affligée :

J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour, Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour. Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense.

Et du bras qui me perd je suis la récompense ! Sire, si la pitié peut émouvoir un roi, De grâce, révoquez une si dure loi.

Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime. Je lui laisse mon bien ', qu'il me laisse à moi-même ;

ACTE V, SCENE VII

Qt'en un cloître sacré je pleure incessamment Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.

D. DIEGUE

Enfin elle aime, sire» et ne croit plus un crime D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND

Chimèie^ sors d'erreur, ton amant n'est pas mort ; Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport

D. SANCHE

Sire, un peu trop d'ardeur, malgré moi. Ta déçue.

Je venois du combat lui raconter l'issue.

Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
« Ne crains rien/' m'a^t-il dit quand il m'a désarmé ;

** Je laisserois plutôt la victoire incertaine

Que de répandre un sang hasardé pour Chimène :

Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,

Va de notre combat l'entretenir pour moi,

De la part du vainqueur lui porter ton épée."

Sire, j'y suis venu : «et objet l'a trompée ; Elle m*a cru vainqueur me voyant de retour, Et soudain sa colère a trahi son amour.

Avec tant de transport et tant d'impatience, Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux : Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux.

Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite.

Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu. Ni chercher les moyens d'en &ire un désaveu ;

Une louable honte en*vain t'en sollicite , Ta gloire est dégagée, et ton devoir est qtiitte ; Ton père est satisfait ; et c'étoit le venger Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger. Tu vois connue le ciel autrement en dispose ; Ayant tant fait pour lui, fais pour

toi quelque chose, Et ne sois point rebelle à mon commandement, Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCENE Vin

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LÉONQR, ELVIRE.

l'infante.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE

Ne vous offensez point, sire, si devant vous Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête, Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête. Madame ; mon amour n'emploiera point pour moi Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.

Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père, Dites par quels moyens il vous faut satisfaire. Faut-il combattre encore mille et mille rivaux. Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux. Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée, Des héros fabuleux passer la renommée ?

ACTE V, SCENE VIIL

Si mon crime par-là se peut eafin laver, J'ose tout entreprendre, et puis tout achever. Mais si ce fier honneur, toujours inexorable. Ne se peut appaiser sans la mort du coupable, N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ; Ma 4ête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains. Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ; Prenez une vengeance à tout autre impossible. Mais, du moins, que ma mort suffise à me punir: Ne me bannissez point de votre souvenir; Et, puisque mon trépas eonserve votre gloire. Pour vous en revancher conservez ma mémoire, Et dites quelquefois, en déplorant mon sort:

** S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort.*'

CHIMBNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire. Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédiie ; Rodrigue a des veHus que je ne puis haïr; Et quand un roi commande, on lui doit obéir.

Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée, Pourrez-vous à vos yeux souffi*ir cet hyménée ? Et quand de mon devoir vous voulez cet effort. Toute votre justice en est-elle d*accord ?

Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire.

De ce qu'il (ait pour vous dois-je être le salaire. Et me livrer moi-même au reproche étemel D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

D. FERNAND

Le temps assez souvent a rendu légitime

Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.

Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui ;

88 LE CID.

MaiS) quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui! Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire, Pour lui donner sitôt le prix de sa Tictoire; Cet hymen différé ne rompt point une loi Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi. Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes. Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes. Après avoir vaincu les Maures sur nos bords, Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts. Va jusqu'en leur pays leur réporter la guerre, Commander mon armée, et ravager leur terre.

A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi; Ils t*ont nommé seigneur, et te voudront pour roi. Mais, parmi tes hauts faits, sois-lui toujours fidèle; Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle ; Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser, Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE

Pour posséder Chimène, et pour votre service, Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse? Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer. Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND

Espère en ton courage, espère en ma promesse ; Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse.

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi, Laisse
faire le temps, ta vaillance, et ton roi.

FIN DC CID

EN CINQ ACTES

ACTEURS

Tulle, roi de Rome.

Le Vieil Horace, chevalier romain.

Horace, son fils.

CuRiACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

Yalere, chevalier romain, amoureux de Camille.

Sabine, fenmie d'Horace, et sœur de Curiace.

Camille, amante de Curiace, et sœur d'Horace.

Julie, dame Romaine, confidente de Sabine et de
Camille.

Flayian, soldat de Tarmèc d'Albc.

Procule, soldat de l'armée de Rome.

Iji scène est à Rome, dam une salle de la maison
d?Horace.

SABINE, JULIE

SABINE

APPROOTEZ ma foiblesse, et souffirez ma douleur ^ Elle n'est que trop juste en un si grand malheur ; Si près de voir sur soi fondre de tels orages, L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages; Et l'esprit le flua mâle et le moins abattu Ne sauroit sans désordre exercer sa vertu:

Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes, Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes ; Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cie'ux. Ma constance du moins règne encor sur mes yeux. Quand on arrête là les dé plaisirs d'une âine, Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme.

Commander à ses pleurs en cette extrémité^ C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

jruE.

C'en est peut-être assez pour une Ame commune Qui du moindre péril se fait une infortune ; Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux; 1] ose espérer tout dans un succès douteux.

Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles; Biais Rome ignore encor comme on perd des batailles. Loin de trembler pour elle, il lui &ut applaudir; Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir. Bannissez, bannissez une frayeur si vaine, Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain ;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour,
Lors qu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte.
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre.
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et, sans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité ?
Je sais que ton état, encore en sa naissance.
Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance ;

ACTE 1, SCENE I

^e sais qu'il doit s'accroître^ et que tes grands destins ^é le bor-
neront pas chez les peuples latins; Que les dieux t*ont promis

Pempire de la terre, Et que tu n'en peux voir Vekt que par la guerre. Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur, Qui suit l'arrêt des dieux, et court à ta grandeur, Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.

Va jusqu'en l'orient pousser tes bataillons; Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ; Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule, Mais respecte une ville à qui tu dois Romule : Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois. Albe est ton origine ; arrête, et considère Que tu portes le fer dans le sein de ta mère. Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants, Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants; Et se laissant ravir à l'amour maternelle.

Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE

Ce discours me surprend, vu que, depuis .les temps Qu'on a contre son peuple armé nos combattants, Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance. J'admirois la vertu qui réduisait en vous Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ; Et je vous consolais au milieu de vos plaintes, . Comme si notre Rome eût (ait toutes vos craintes.

SABINE

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats.

Trop foibles pour jeter un des partis à bas.

Tant qu'un espoir de paix a pu flatter nui peine,

Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret.
Soudain j'ai condamné ce mouvement aeorel ;
Et si j'ai ressenti, sans ses destins contraires.
Quelque maligne joie en &veur de mes ^"èies,
Soudain, pour l'étouffer, rappelant ma raisrà.
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leorutaison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une on l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurois pour mon pays une cruelle haine.
Si je pouvois encore être toute Romaine,
Et si je demandois votre triomphe aux dieux
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme,
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome;
Je crains pour Tune et l'autre en ce dernier efibrt,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Egale à tous les deux jusques à la victoire.

Je prendrai part aux maux, sans en prendre à la gloire;

Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs.

Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE

Qu'on voit naître souvent, de pareilles traverses. En des esprits divers, des passions diverses !

ACTE I, SCENE I

Et qu'à DOS yewx Camille agit bien autrement !

Son frère est votre époux, le vôtre est son amant ;

Mais elle voit d'un oeil bien différent du vôtre

Son sang dans une armée, et son amour dans lautre.

Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,

Le sien irrésolu, le sien tout incertain.

De la moindre mêlée apprébendoit Torage,

De tous les deux partis détestoit Pavantage,

Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs.

Et nourriissoit ainsi d'étemelles douleurs.

Mais hier quand elle sut qu'on avoit pris journée.

Et qu'enfin la bataille alloit être donnée.

Une soudaine joie, éclatant sur son front. . .

SABINE

Ah, que je crains, Julie, un changement si prompt ! Hier, dans sa belle humeur, elle entretenait Valère : Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère ; Son esprit, ébranlé par les objets présents.

Ne trouve point d'absent aimable après deux ans. Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle. Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle : Je forme des soupçons d'un trop léger sujet ; Près d'un jour si funeste on change peu d'objet ; Les âmes rarement sont de nouveau blessées ; Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées: Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens.

Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures, Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.

S« HOEACE.

t'tric A.sâez 4e <»iainw< cm ob & y ^» «wi;^, Mass «xnes c'ea
csi tnf d^dkr jwqvà la joie^

VoTvz qa^EB bon <«iie à prapw wm» FcnToie.

Essayez scr ce point à \x frire parier; Elle T1NI5 ÛBe asKZ
poor mt tobs îcb cékr:

Je Toos laxsie.

SCENE II

CAMILLE, JUUE.

CAMILLE

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne ! Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne ; Et que, plus insensible à de si grands malheurs, A mes tristes discours je mêle moins de pleurs? De pareilles frayeurs mon âme est alarmée; Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée ;

ACTE I, SCENE III

k verrai mon amant, mon plus unique bien, Uourir pour son pays, on détruireUe mien ; Et cet objet d'amonr devenir, pour ma peine.

Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.

Hélas!

JULIE

Elle est pourtant plus à plaindre que vous:

On peut changer d'amant, mais non changer d'époux. Oubliez Curiace, et recevez Valère, Vous ne tremblerez plus pour 1^ P^^ contraire. Vous serez toute nôtre ; et votre esprit remis N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes. Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes. Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister.

J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE

Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable ?

CAMILLE

Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE

Vous déguisez en vain une chose trop claire ; Je vous vis encore hier entretenir Valère ; Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,

N'en imaginez rien qu'à son désavantage;

De mon contentement un autre étoit l'objet:

Mais, pour sortir d'erreur, sachez-en le sujet

Je garde à Curiace une amitié trop pure

Pour souffrir plus long-temps qu'on m'estime parjure.

Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur Par un heureux hymen mon frère possesseur.

Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père Que de ses chastes feux je serois le salaire. Ce jour nous fut propice et funeste à-la-fois ; Unissant nos maisons, il désunit nos rois ; Un même instant conclut notre hymen et la guerre, Fit naître notre espoir, et le jeta par terre. Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis, Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis. Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes ! Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes ! Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux ! Je ne vous le dis point ; vous vîtes nos adieux. Vous avez vu depuis les troubles de mon âme ; Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma âme, Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement, Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.

Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles. M'a fait avoir recours à la voix des oracles ; Ecoutez si celui qui me fut hier rendu Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.

Ce Grec si renommé, qui, depuis tant d'années,

ACTE U SCENE III

Au pied de l'Autel prédit nos destinées ;

Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,

He promit par ces vers la fin de mes travaux :
" Albe et Rome donain prendront une autre face :
Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix ;
Et tu seras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais."
Je pris sur cet oracle une entière assurance ;
Et, comme le succès passoit mon espérance,
J'abandonnai mon âme à des ravissements
Qui passoient les transports des plus heureux amants.
Jugez de leur excès: je rencontrai Valère ;
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire.
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :
Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui ;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace ;
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace,
Tout ce qu'on me disoit mç parloit de ses feux.
Tout ce que je disois Tassuroit de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde, ■
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde;
Mon esprit rejetoit ces funestes objets,

Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.

La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;

Mille songes a&eux, mille images sanglantes.

Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur.

M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur :

J'a vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite ;

Un spectre, en paroissant, prenoit soudain la fuite;

100 HOILVCE.

Ils s'effiçoient l*iui l'autre ; et chaque illusion Redoubluît
mon effiroi par sa confusion.

JULIE

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite"i Mais je me
trouve enfin, malgré tous mes souhaits, Au jour d'une bataille, et
non pas d'une paix.

JULIE

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remède!

Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le dessous, Cher
amant, n'attends plus d'être un jour mon époux; Jamais, jamais
ce nom ne sera pour un homme Qui soit, ou le vainqueur, ou l'es-
clave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux? Est-ce toi,
Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

ACTE I, SCENE IV

Et comme également, en cette extrémité, <^e cmgaois la victoire
et la captivité...

CAMILLE

Curiace, il suffit; je devine le reste :

Ta fbis une bataille à tes vœux si funeste ,

Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas.

Dérobe à ton pays le secours de ton bras.

Qu'un antre considère ici ta renommée,

Et te blâme, s'il veut, de m*avoir trop aimée ;

Ce n'est point à Camille a t'en mésestimer ;

Plus ton amour paroSt, plus elle doit t'aimer ;

Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître.

Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paroi trc.

Mais as-tu vu mon père ? et peut-il endurer

Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?

Ne préfère-t-il point l'état à sa famille ?

Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?

Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?

T'a-t-il vu comme j'endure, ou bien comme ennemi ?

CURIACB.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse Qui témoignait assez une entière allégresse ; Mais il ne m'a point vu, par une trahison.

Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison. Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville ; J'aime encore mon honneur en ignorant Camille : Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment Aussi bon citoyen que véritable amant ; D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle ; Je soupinois pour vous en combattant pour elle ;

Et s'il fallait encore que l'an en vint aux coups,

Je combattrais pour elle et pour le peuple :

Oui, malgré les desirs de mon âme chuinée,

Si la guerre durerait, je serais dans l'année.

C'est la paix qui chez tous me donne un libre accès, '

La paix à qui nos vœux doivent ce beau succès.

la paix ! et le moyen de croire un tel miracle!

Camille, pour le moins, cro]ez-ea votre oncle; Et sachons pleinement par quels heureux effets L'heure d'une bataille a produit cette paix.

ACTE I, SCENE IV

Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie, Laissé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit, Dénué d*Un secours par lui-même détruit Ils ont assez long-temps joui de nos divorces ; Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces, Et noyons dans Poubli ces petits différends Qui de si bons guerriers font de mauvais parents. Que si l'ambition de commander aux autres Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres, Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'appaiser, Elle nous unira, loin de nous diviser.

Noirons des combattants pour la cause commune, Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ; Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort.

Que le parti plus faible obéisse au plus fort ; Mais sans indignité pour des guerriers si braves ; Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves. Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur. Ainsi nos deux états ne feront qu'un empire." Il semble qu'à ces mots notre discorde expire : Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi, Reconnoît un beau-frère, un cousin, un ami.

Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides Voloient,
sans y penser, à tant de parricides, JBT font paroître un front cou-
vert tout-à-la-fois, D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce
choix. Enfin l'offi-e s'accepte, et la paix désirée Sous ces condi-
tions est aussitôt jurée ', Trois combattront pour tous: mais, pour
les mieux choisir.

loi HORACE.

Not chefs ont voulu prendre uu peu plus de loisir; Le Tdtre est
au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE

O dieux, que ce discours rend mon âme contente!

CURIACE

Dans deux heures au plus, par tin conmiun accord, Le sort de
nos guerriers réglera notre sort Cependant tout est libre atten-
dant qu'on les nomme, Rome est dans notre camp, et notre camp
dans Rome. D'un et d*autre côté l'accès. étant permis, Chacun va
renouer avec ses vieux amis.

Pour moi, ma passion m*a fait suivre vos frères ; Et mes désirs
ont eu des succès si prospères. Que Pauteur de vos jours m'a pro-
mis à demain Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE

Le devoir d'une fille est dans Pobéissance.

CURIACE

Venez donc recevoir ce doux commandement Uui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères. Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE

Allez, et cependant au pied de nos autels J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

FIN DU phemier acte.

HORACE, CURIACE

CU&IACE.

^iN8i Rome u*a point séparé son estime ;

£lle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.

Cette superbe ville en vos frères et vous

Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous,

Et ne nous opposant d'autres bras que les vôtres.

D'une seule maison brave toutes les nôtres.

Nous croirons, à la voir toute entière en vos mains,

Que, hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.

Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire.
 Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
 Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
 En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;
 Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
 M'ont fait placer ma sœur, et choisir une femme.
 Ce que je vais vous être, et ce que je vous suis,
 Me font y prendre part autant que je le puis.
 Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
 Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
 La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
 Ouc je tremble pour Albe, et prévois son malheur,
 Je Tob trv>p dus ce c^oôc
 Et me e«mp(e déjà poor «B 4e Tos
 l'a juzce :
 prr^ets.

Loin <ie trembler pour Albe^ îl Tovsfiuit pfaÛBdre R VoTUt
 eevx qu'elle <Hibliey et les tn»is qa*dk non C'est nn aTcvuJc-
 BCBt pour elle bien fiUnl D*avx>ir tant à choisir, et de choisir si
 maL Mille de ses cnfiuits, benncovp pins dignes d'elle, PouToient
 bien ndeix que nous soutenir sa qnerelj Mais quoique ce combat

me pr  mette un cercnell, La gloire de ce choix m'enfle d'un juste
oigneil ; Mon esprit en conçoit une m  le assurance :

J*ose espérer beaucoup de mon peu de iraillance ; Et du sort
envieux quels que soient les prejets. Je ne me compte point pour
un de tos sujets.

Rome a trop cm de moi ; mais hkhi   me ravie Remplira son
attente, ou quittera la rie.

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement : Ce noble
désespoir périt mal-aisément.

Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette. Que mes der-
niers soupirs n'assurent ma d   te.

CCRIACE.

Hélas, c'est bien ici que je dois être plaint! Ce que veut mon
pays, mon amitié le craint.

Dures extrémités, de voir Albe asservie.

Ou sa victoire au prix d'une si chère vie ; Et que l'unique bien
où tendent Sjcs d  ars S'achète seulement par vos derniers sou-
pirs ! Quels vœux puis-je former, et quel bonheur atten

ACTE II, SCENE II

  tous les deux côtés j'ai des pleurs    répandre ; à tous les deux
côtés mes désirs sont trahis.

Quoi ! TOUS me pleureriez mourant pour mon pay» ! Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes, U gloire qui le suit ne souffire point de larmes ; Et je le recerrois en bénissant mon sort, Si Rome et tout Tétat perdoient moins à ma mort.

CURIACE

A vos amis pourtant permettez de le craindre ; Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre : La gloire en est pour vous, et la perte pour eux : Il vous fait immortel, et les rend malheureux : On perd tout quand on perd un ami si fidèle.

Mais Flaviao m'apporte ici quelque nouvelle.

FLAVIAN

Vos deux frères et vous.

CURIACE

Uui?

FLATIAN.

Vous et vo» deux frères^ Mais pourquoi ce firon t triste et ces regards sévères? Ce choix tous déplaît-il ?

CCRIACE.

Non : mais-il me surprend; Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLATIAN.

Dirai-je au dictateur, dont Tordre ici m'envoie,
Que vous le rece\`ez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CCRIACE.

Dis-lui que l'amitié, Pi^Uance, et Tamour, Ne pourront empê-
cher que les trois Curiaees Ne servent leur pays contre les trms
Horaoes.

ACTE II, SCENE III

Le sort et les démons, et les dieux, et les hommes : Ce qu'ils ont
de cruel, et d'horrible, et d'affi*eux, L'est bien moins que Thon-
neur qu'on nous fait à tous deux.

HORACB.

Le sorty qui de l'honneur nous ouvre la bartière,
Offre à notre constance une illustre matière :
n épuise sa force à former un malheur.
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et conmie il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous.
Et contre un inconnu it'exposer seul aux coups.

D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
Mille déjà Font fait, mille pourroient le faire :
Mourir pour le pays est un si digne 'sort,'
ttu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public inunoler ce qu'on aime.
S'attacher au combat contre un autre soi-même.
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme, et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous-ces nœuds, s'armer pour la patrie ;
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie ;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fut peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CUEIACE.

Il est yni que nos noms ne sauroient plus périr ; L'occasion est belle, il nous la fît chérir :

Nous serons les miroirs d'une vjertn bien rare. Mais votre fermeté tient un peu du barbare ; Peu, même des grands cœurs, ti-reroient vanité D'aller par ce chemin à Pinmiortalité.

A quelque prix qu'on mette une telle fumée, L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir. Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir; Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance.

N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ; Et puisque, par ce choix, Albe montre en effet Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait. Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome; J'ai le cœur aussi bon ; mais enfin je suis homme. Je vois que votre honneur demande tout mon sang. Que tout le mien consiste à vous percer le Banc, Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère. Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire. Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur, Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur; J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie ; Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.

Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler : J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte; Et si Rome demande une vertu plus haute.

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain, Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;

ACTE II, SCENE III

Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître. La solide vertu dont je fais vanité N'admet point de foiblesse avec sa fermeté ; Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière, Que dès le premier pas regarder en arrière.

Notre malheur est grand, il est au plus haut point ; Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie. J'accepte aveuglément cette gloire avec joie : Celle de recevoir de tels commandements Doit étouffer en nous tous autres sentiments. Qui, près de le servir, considère auti'e chose, Â fieûre ce qu'il doit lâchement se dispose ; Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien. Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.

Avec une allégresse aussi pleine et sincère due j'épousai la sœur, je combattrai le frère ; Et, pour trancher enfin ces discours superflus, Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue ; Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue ; Comme notre malheur elle est au plus haut point : Souffirez que je l'admire et ne l'imite point

Kon, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ; Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte. En toute liberté goûtez un bien si doux ; Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous : Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme

A se bien souvenir qu'elle est toujours ma fennnr, A vous aimer encor si je meurs par vos mains, Et prendre en son malheur

des sentiments romains.

HORACE, CURIACE, CAMILLE

HORACE.

Avez- vous su l'état qu'on fait de Curiaoe, Ma sœur ?

CAMILLE

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

Armez- vous de constance, et montrez-vous ma soeur;

Et si par mon trépas il retourne vainqueur,

Ne le recevez point en meurtrier d'un frère.

Mais en homme d'honneur qui eût ce qu'il doit faire,

Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous

Par sa haute vertu qu'il est digne de vous :

Comme si je vivois, achevez l'hyménée.

Mais si ce fer aussi tranche sa destinée.

Faites à ma victoire un pareil traitement;

Ne me reprochez point la mort de votre amant

Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse :

Consume avec lui toute cette faiblesse;

Querellez ciel et terre, et maudissez le sort,
Mais après le combat ne pensez plus au mort
(à Curiace.) Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle.
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

CURIACE, CAMILLE

CAMILLE

Iras-tu, Curiace? et ce funeste lionneur Teplait-il aux dépens
de tout notre bonheur ?

CURIACE

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fsuse, Mourir ou
de douleur, ou de la main d'Horace. Je vais, comme au supplice,
à cet illustre emploi -, Je maudis mille fois Pétat qu'on fait de moi
; Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime : Ma flamme au
désespoir passe jusques au crime, Elle se prend au ciel, et Pose
quereller ; Je vous plains, je me plains : mais il y faut aller.

CAMILLE

Non, je te connois mieux ; tultreux que je te prie, Et qu'ainsi
mon pouvoir t'excuse à ta patrie. Tu n'es que trop fameux par tes
autres exploits : Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.

Antre n'a mieux que toi soutenu cette guerre. Antre de plus de
morts n'a couvert notre terre : Ton nom ne peut plus croître, il ne
lui manque rien : SoulBfre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CUEIACE.

Que je souffire à mes yeux qu'on ceigne une autre tête Des lauriers immortels que la gloire m'apprête; Ou que tout mon pays reproche à ma vertu Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu,

Et

C'omrommt taat «Texploits finie teDe nfiuûe !, Non, Albe, a|vès rkonnevr <i«e j'ai reçu de toi. Ta ne soccomberas ni TÛncns que par moi?

Ta m*as commb ton soit, je t'en iciidni bon compte; Je Tivrai sans refwoehe, oa périra sans honte.

CAMILUS.

Qnoi! ta ne veox pas Toir qu'ainsi ta me trahis!

CUKIACE.

Avant que d'être à tdqs, je suis à mon pajrSb

CAXILJ.E.

Mais te priver pour loi toi-même d'an bean-firèie. Ta sœur de son mari!

crniACB.

Tdle est notre misères Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur Aux noms jadis si doux de bean-firère et de sœur.

CAMILLE

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête. Et demander ma main pour prix de ta conquête!

CURIACE

Il n'y faut plus penser : en l'état où je suis. Vous aimer sans espoir c'est tout ce que je puis. Vous en pleurez, Camille !

CAMILLE

Il faut bien que je pleure> Mon insensible amant ordonne que je meure; Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau 11 Pétéint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.

ACTE U, SCENE V

HBor impitoyable à ma perte s'obstine,

lit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE

les pleurs d'une amante ont de puissants discours! u'un bel œil est fort avec un tel secours !

mon coeur s'attendrit à cette triste vue !

instance contre elle à regret s'évertue.

taquez plus ma gloire avec tant de douleurs, ûsez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ; ma qu'elle chancelle et défend mal la place, je suis votre amant, moins je suis Curiace :

le d'avoir déjà combattu l'amitié, ieroit-elle à-la-fois l'amour et la pitié ?

z, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes j'oppose l'o[^]nse à
de si fortes armes ; ke défendrai mieux contre votre courroux ;
pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous. ;ez-vous d'un in-
grat, punissez un volage s ne vous montrez point sensible à cet
outrage ! 'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi ! ànt-il
plus encor? je renonce à ma foi.

>nreuse vertu dont je suis la victime,)eux-tu résister sans le
secours d'un crime ?

CAMILLE

àis point d'autre crime, et j'atteste les dieux

iu lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux:

, je te chérirai tout ingrat et perfide,

«sse d'aspirer au nom de fratricide.

rquoi suis-je Romaine ? eu que n'es-tu Romain ?

s préparerois des lauriers de ma main,

Je t'encouragerois au lieu de te distraire.

Et je tetraiterois comme j'ai fait mou frère. Hélas! j'étois
aveugle en mes vœux aiyouird'hui: J*en ai fait contre toi quand
j'en ai fait pour luL Il revient ; quel malheur, si Pamour de sa
femme Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme !

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE

CURIACB.

Dieux! Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur. Est-ce peu de Camille ? y joignez- vous ma sœur? Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage, L'amenez- vous ici chercher même avantage?

SABINE

Non, non, mon frère, non ; je ne viens en ce lieu.

Que pour vous embrasser, et pour vous dire adieu.

Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,

Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche ;

Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous.

Je le désavouerois pour frère ou pour époux.

Pourrai-je toutefois vous faire une prière

Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère ?

Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,

A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté;

La mettre en son éclat sans mélange de crimes,

Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien;

ACTE II, SCENE VI

Quand-je ne serai plus, voos ne vous serez rien. Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne ; Et puisque votre honneur veut des effets de haine. Achetez par ma mort le droit de vous haïr.

Âlbe le veut, et Rome; il finut leur obéir:

Qu'Hrn de vous deux me tue, et que l'autre me venge ; Mors votre combat n'aura plus rien d'étrange. Et du moins l'un des deux sera juste agresseur, Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur. Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle, Si vous vous animiez par quelque autre querelle : Le zèle du pays vous défend de tels soins, Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins; D lui fiut, et sans haine, inmioler un beau-frère. Ne dififerez donc plus ce que vous devez faire ; Commencez par sa sœur à répandre son sang ; Commencez par sa femme à lui percer le flanc ; Commencez par Sabine à faire de vos vies Un digne sacrifice à vos chères patries :

^ous êtes ennemis en ce combat fameux, ous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux. • uoi ! me réservez- vous à voir une victoire \ pour haut appareil d'une pompeuse gloire, verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari mer encor d'un sang que j'aurai taut chéri?

urrai-je entre vous deux régler alors mon âme , sfeire aux devoirs et de sœur et de femme,)rasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?

, non : avant ce coup Sabine aura vécu ; Qort le préviendra, de qui <iue je l'obtienne ;

Le reftis de vos mains y condamne la mienne.

Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains, J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ; Vous ne les aurez point au combat occupées, Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ; Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

O ma femme !

CUEIACE.

O ma sœur !

CAMILLE

Courage ! ils s'amollissent

SABINE

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlisent ! Quelle peur vous saisit ? sont-ce là ces grands cœurs, Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

Que t'ai-je fait, Sabine ? et quelle est mon offense

Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?

Que t'a fait mon honneur ? et par quel droit viens-tu.

Avec toute ta force attaquer ma vertu ?

Du moins contente- toi de l'avoir étonnée.

Et me laisse achever cette grande journée.

Tu me viens de réduire en un étrange point ;

Aime assez ton mari pour n'en triompher point :

Va^t-en, et ne rends plus la victoire douteuse ;

La dispute déjà m'en est assez honteuse ;

Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURUCE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Qa'est-ce ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes ? Et perdez- vous encor le temps avec des femmes ? Prêts à verser du sang, regardez- vous des pleurs? Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs. Leurs plaintes ont pour vous trop d^art et de tendresse, Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse : Etce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE

N'appréhendez rien deux, ils sont dignes de vous : Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ; Et si notre foiblesse avoit pu les changer.

Nous vous laissons ici pour les encourager.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ; Contre tant de vertu ce sont de foibles armes; Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir : Tigres, allez combattre ; et nous, allons mourir.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent, Et, ' de grâce, empêchez sur- tout qu'elles ne sortent; Leur amour importun viendrait avec éclat Par des cris et des pleurs troubler notre combat; Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice On nous imputeroit ce mauvais artifice.

L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

J'en aurai soin. Allez: vos frères vous attendent; Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent ,.

CURIACE

Ouel adieu vous dirai-je? et par quels compliments..

LE VIEIL HORACE

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments.

Pour vous encourager, ma voix manque de termes, Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ; Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux. Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

FIN DU SECOND ACTE

ACTB III, SCENE I. 121

SCENE I

SABINE

« 8 pardy mon âme, en de telles disgrâces :

femme d'Horace, ou scœnr des Curiaces :

B de partager nos inutiles soins ; tons quelque chose, et craignons un peu moins. 18 ! quel parti prendre en un sort si contraire ? inemi choisir d'un époux ou d'un frère ?

ire ou Pamour parle pour chacun d'eux, » du devoir m'attache à tous les deux.

18 hauts sentiments réglons plutôt les nôtres ; fenome de l'un ensemble et scœur des autres ; mis leur honneur comme un souverain bien ; I leur constance, et ne plaignons plus rien.

t qui les menace est une mort si belle, Q ffiut sans frayeur attendre la nouvelle. Ions point alors les destins inhimiains ; DS pour quelle cause, et non par quelles mains ; >ns les vainqueurs sans penser qu'à la gloire ate leur maison reçoit de leur Wctoire ; s considérer aux dépens de quel sang ^u les élève en cet illustre rang, (nos intérêts de ceux de leur famille :

te je suis femme, en l'autre je suis fille,

Et tiens à toutes deux par de si forts liens,

Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.

Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,

J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie.

Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,

Les morts sans désespoir, les vainqueurs suis horreur.

Flatteuse illusion, erreur douce et grossière, Vain effort de mon âme, impuissante lumière.

De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir. Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir!

Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres, Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.

Tu charmois trop ma peine, et le ciel qui s'en fût Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.

Je sens mon triste cœur percé de tous les coups Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux: Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose, Je songe par quels bras, et non pour quelle cause. Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang, Que pour considérer aux dépens de quel sang.

La maison des vaincus touche seule mon âme; En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme. Et tiens à toutes deux par de si forts liens. Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens. C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée ! Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée!

Quels foudres lancez- vous quand vous vous irritez, Si même vos faveurs ont tant de caprices ?

SCENE n

SABINE, JULIE.

SABINE

En est-ce fiût, Julie? et que m'apportez- vous?

Sst-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?

J6 fimeste succès de leurs armes impies

Je tous les combattants a-t-il fait des hosties ;

% m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs^

*wa tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE

tttoi ! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore !

SABINE

'ous &ut-il étonner de ce que je l'ignore ?

\t ne savez- vous pas que de cette maison >our Camille et pour moi l'on fait une prison ? ulie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ; ans cela nous serions au milieu de leurs armes, It, par les désespoirs d'une chaste amitié, fous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE

l n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle; «eur vue à leur combat apporte assez d'obstacle, itôt qu'ils ont paru prêts à se

mesurer, * >n a dans les deux camps entendu murmurer.

Ul HORACR

A Toir de tds sbu» de& pcentMues â proches.

Venir po«r lc«r patie «ox mortelles Ufftoc b ie s, L*iim
s*ê»eat de pttiéy Tantre est saisi dlmnear, L*aiiti« d^m à ennd
zèk admire fat foreur; Tel porte jvsqa'anx cienx leur rertn. sans
^ale, Et tel rose nommer sacrilège et hnitale.

Ces diTers sentiments n'ont pourtant qu'une Tfôx, Tons ac-
cusent leurs chefs tous détestent leur diux; Et ne pouTunt souffiir
un «mibat si barbaie.

On s'écrie, on s'ftTanee; enfin on les sépare.

SABIHB.

One je vous dob d'encens, grands dieux, qui m'esanees.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous peasex : Vous pouvez
espérer, tous avez moins à craindre; Mais il vous reste encore as-
sez de quoi tous plaindre. En Tain d'un sort si triste «m les veut
garantir ; Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.

La gloire de ce choix leur est si précieuse.

Et charme tellement leur âme ambitieuse, Qu'alors qu'on les
déploire ils s'estiment heureux. Et prennent pour afiBront la pitié
qu'on a d'eux. Le trouble des deux camps souille leur renommée,
Us combattront plutôt et l'une et l'autre armée, Et mourront par
les mains qui leur font d'autres lois, Que pas un d'eux renonce
aux honneurs d'un tel choix.

SABINE

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent!

JULIE

Oui : mais d'autre côté les deux camps se mutinent,

ACTE III, SCENE III

•8 cris, des deux parts poussés en même temps, dent la bataille ou d'autres combattants, lence des chels à peine est respectée ; ouvoir est douteux, leur voix mal écoutée :

même s'étonne, et pour dernier effort :

lœ chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord, nltons des grands dieux la majesté sacrée, ayons si ce change à leurs bontés agréée.

impie osera se prendre à leur vouloir, ju'en un sacrifice ils nous l'auront Êiit voir?" it, et ces mots semblent être des charmes ; uix six combattants ils arrachent les armes ; lésir d'honneur «^ui leur ferme les yeux, veugle qu'il est, respecte encor les dieux, lus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ; t par déférence, ou par un prompt scrupule, 'une et l'autre armée on s'en fait une loi, e â toutes deux le connoissoient pour roi.

e s'apprendra par la mort des victimes, sox n'avoueront point un combat plein de crimes, père beaucoup, puisqu'il est différé ; ommence à voir ce que j'ai désiré.

SABINE, CAMILLE, JULIE

SABINE

ur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE

Je pense la savoir, s'il feut la nommer telle;

On l'a dite à mon père, et j'étois avec lui :

Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.

Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes \$

Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;

Et tout l'allègement qu'il en &,ut espérer,

C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte. Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix ; Et la voix du public n'est pas toujours leur voix, Ils descendent bien moins dans de si bas étages, Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images, De qui l'indépendante et sainte autorité Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles, Que de chercher leurs voix ailleurs qu'en leurs oracles; Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu, Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE

Un oracle jamais ne se laisse comprendre ;

On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre:

Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,

Qui n'y voit rien d'obscur, doit croire que tout l'est

SABINE

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance,

ACTE III, SCENE IV

t souffrons les douceurs d'une juste espérance, liand la fiiveur du ciel ouvre à demi ses bras, li ne s'en promet rien ne la mérite pas -, empêche souvent qu'elle ne se déploie ; 9 lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE

I ciel agit sans nous en ces événements, : ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE

ne vous a fait peur que pour vous faire grâce, lieu : je vais savoir comme enfin tout se passe. Miérez vos frayeurs ; j'espère, à mon retour, i vous entretenir que de propos d'amour, . que nous n'emploierons la fin de la journée l'aux doux préparatifs d'un heureux hjrménée.

SABINE

>se encor Tespérer.

CAMILLE

Moi, je n'espère rien.

JULIE

effiet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SABINE, CAMILLE

SABINE

umi nos déplaisirs, souffi*ez que je vous blâme ; ne puis approuver tant de trouble en votre âme. le feriez- vous, ma sœur, au point où je me vois.

Si vous aviez à craindre autant que je le dois.

Et si vous attendiez de leurs armes fiitales

Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE

Parlez plus sainement de vos maux et des miens. Chacun voit ceux d'autrui d'un autre ceil que les siens: Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge, Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe. La seule mort d'Horace est à craindre pour vous ; Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux : L'hymen qui nous attache en une autre fiunille Nous détache de celle où l'on a vécu fille ; On voit d'un œil divers des nœuds si différents, Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents. Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un

frère ; Nos sentiments entre eux demeurent suspendus, Notre choix impossible, et nos vœux confondus. Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes Où porter vos souhaits, et terminer vos craintes ; Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter.

Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE

Quand il faut que l'un meure, et par les mains de l'autre C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre. Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents Si C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents : L'hymen n'efface point ces profonds caractères; Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères;

ACTE III, SCENE IV

La nature en tout temps garde ses premiers droits ; Aux dépens de leur vie on ne fût point de choix, Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes, Et tous maux sont pareils alors qu'ils

sont extrêmes. Mais l'amant qui vous charme, et pour qui vous brûlez. Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez : Une mauvaise humeur, un peu de jalousie.

En fids assez souvent passer la fintaie.

Ce que peut le caprice, osez-le par raison, Et laissez votre sang hors de comparaison.

C'est crime qu'opposer des liens volontaires A ceux que la naissance a rendus nécessaires. Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter, Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter: Bfais pour vous, le devoir vous donne dans vos plfdntes Où porter vos souhaits, et terminer vos craintes.

CAMILLE

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais ; Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits: On peut lui résister quand il commence à naître. Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître, Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi, A fait de ce tyran un légitime roi.

Il entre avec douceur, mais il règne par force, Et quand l'âme une fois a goûté son amorce, Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut, Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut ; Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE

UB VIEIL HORACE

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles. Mes filles ;
mais en vain je voudi'ois vous celer Ce qu'on ne vous sauroit
long-temps dissimuler : Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi
Pardonnent

SABINE

Je veux bien Pavouer, ces nouvelles m'étonnent, Et je m'ima-
ginois dans la divinité Beaucoup moins d'injustice, et bien plus
de bonté. Ne nous consolez point ; contre tant d'infortune La pi-
tié parle en vain, la raison importune : Nous avons en nos mains
la fin de nos douleurs, Et qui veut bien mourir peut braver les
malheurs. Nous pourrions aisément faire en votre présence De
notre désespoir une fausse constance ; Mais quand on peut sans
honte être sans fermeté, L'afiècter au dehors c'est une lâcheté ;
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux honunes. Et ne voulons
passer que pour ce que nous sommes. Nous ne demandons point
qu'un courage si fort S'abaisse, à notre exemple, à se plaindre du
sort: Recevez sans firémir ces mortelles alarmes ; Voyez couler
nos pleurs sans j mêler vos larmes ; Enfin, pour toute grâce, en
de tels déplaisirs. Gardez votre constance, et soufi&ez nos
sopirs.

ACTE m, SCENE V

LE YIEIL HORACE.

Lom de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m*en pouvoir défendre,

Et céderois peut-être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères ;
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang.
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang :
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante ;
Je puis les regarder comme nos ennemis.
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâce aux dieux, dignes de leur patrie :
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils Pavoient mendrée.
Si leur haute vertu ne Teût répudiée.
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement
Mais lorsqu'en dépit de l'un on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.

Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix :
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces ;
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en dispose :
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose ;
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fût sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines ;
Vous l'êtes devenues, et vous l'êtes encor :
Un si glorieux titre est un digne trésor. t
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre ;
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois, "*
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.
Les dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE

JULIE

Nous venez- vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE

Mais plutôt du combat les funestes effets.

Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE

O d'un triste combat effet vraiment funeste ! Rome est sujette d'Albe ! et, pour l'en garantir. Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !

Non, non, cela n'est point ; on vous trompe, Julie : Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie-; Je connois mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

LE TIBU. HORACE

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé ! Dans leurs rang à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défiûte.

CAMILLE

O mes frères! *(

Tout beau, ne les pleurez pas tous ; Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux. Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ; La gloire de leur mort m'a payé de leur perte : Ce bonheur a suivi leur coun[^] vaincu, Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu, Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince, Ni d'un état voisin devenir la province.

Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront Que sa fuite honteuse imprime à notre front ; Pleurez le déshonneur de toute notre race, Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fût contre trois ?

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût !

Ou qu'an bœmn désespoir alon le secourût :

NVût-il quo d[^]in moment leenlé sa dé&ite, Rome eût été du moins un peu plus tard sujette; Il eût avec boanenr laissé mes cheveux gris; Et c[^]étoit de sa Tête un assez digne prix.

Il est de tout son sang comptable à sa patrie;

Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie ;

Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,

Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.

J'en i»mprai bien le cours; et ma juste colère,
 Contiv un indigne fils usant des droits d'un père,
 Saura bien £ûiv Toir dans sa punition
 L*èclatuit désaveu dHine telle action.
 SÂBIVE.

Econtex un peu moins ces ardeurs généreuses, F.t no nous
 rendez point tout-à-fitit malheureuses.

LE VIBTL HORACE.

Sabim\ ^\>ure cœur se console ais^oit; No\$ malheurs
 jusqu^ci vous touchent foiblement: Vous u awz point encor de
 part à nos misères; Le ciel vous a \$au%-ê votre époux et vos
 frères : Si nous \$<^mmes sujets, e*est de votre pays : Vivs frère«
 s«Hat vainqueurs quand nous sommes trahis; Kt, ^vyau le haut
 point où leur gloire se monte, ^ *»us rvjnuxJez fort peu ce qui
 nous vient de honte. Mais votre ti»p d*amour pour cet infâme
 époux ^ ous donnera bientôt a plaindre comme à nous: ViKs
 pleura en sa iavcur sont de foibles défenses; J atlesie des grands
 dieux les suprêmes puissances

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE YIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ; QuUl me fuie à
 l'égal des frères de sa femme : Pour conserver un sang qu'il tient
 si précieux. Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux. Sabine y

peut mettre ordre, ou de rechef j'atteste Le souverain pouvoir de
la troupe céleste...

CAMILLE

Ah, mon père ! prenez un plus doux sentimejit ; Vous verrez
Rome même en user autrement.

Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée, Excuser la
vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ; Camille, je
suis père, et j'ai mes droits à part Je sais trop comme agit la vertu
véritable ; C'est sans en triompher que le nombre l'accable; Et sa
mâle vigueur, toujours en même point.

Succombe sous la force, et ne lui cède point Taisez- vous ; et
sachons ce que nous veut Valère.

LE VIEIL HORACE, VALERE, CAMILLE

▼ AUBRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père, Et pour lui
témoigner...

LB TIEIL HOEACE.

N'en prenez aucun soin, C'est un soulagement dont je n'ai pas
besoin ; Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie Ceux
que vient de m'ôter une main ennemie.

Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ; Il me suffit

VALERE

Mais l'autre est un rare bonheur ; De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

I.E VIEIL HORACE

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALERE

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait

LE VIEIL HORACE

C'est à moi seul aussi de punir son forfait

VALERE

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALERE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE

Vous redoublez ma honte et ma confusion,

Certes l'exemple est rare et digne de mémoire. De trouver dans la fuite un chesiiin à la gloire !

VALE&B

Quelle confusion, et quelle honte à vous.

D'avoir produit un fils qui nous conserve tous. Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire ! A quels plus grands honneurs fysiut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HO&ACB

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin, Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin ?

VALE&E

Que parlez- VOUS ici d*Albe et de sa victoire ? Ignorez- vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HO&ACE

Je sais que par sa fuite il a trahi l'état

VALE&E

Oui, s'il eût eu fuyant terminé le combat;

Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme

Qui savoit ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HO&ACE

Quoi ! Rome donc triomphe !

VALERE

Apprenez, apprenez La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure. Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux, Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux : Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte nue ' Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.

ACTE IV, SCENE

Chacun te suit d'un pas ou plus ou moins pressé.

Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;

liCur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,

Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.

Horace, les voytfnt l'un de l'autre écartés.

Se retourne, et déjà les croit demi domtés;

Il attend le premier, et c'étoit votie gendre.

L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,

En vain en l'attaquant £ût paroître un grand cœur,

Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.

Âlbe à son tour commence à craindre un sort contraire ;

Elle crie au second qu'il secoure son frère ;

n se hâte, et s'épuise en efforts superflus,

n trouve en le joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE

HÉUSJ

VALE&E

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place. Et redouble bientôt la victoire d'Horace :

Son courage sans force est un débile appui; Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui. L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ; /Ube en jette d'angoisse, et les Romains de joie. Comme notre héros se voit près d'achever.

C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver: 'J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères, Rome aura le dernier de mes trois adversaires ; D'est à ses intérêts que je vais l'immoler," Oit-il, et tout d'un temps on le voit y voler. La victoire entre eux deux u'étoit pas incertaine ;

L*Albain, percé de coups, ne se traînoit qu'à peine. Et, comme une victime aux marches de Pautel, Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel: Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense ; Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE YIEIL HOEACE.

O mon fils! ô ma joie ! ô Phonneur de nos jours! O d'un état
penchant l'inespéré secours !

Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace ! Appui de ton
pays, et gloire de ta race !

Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements L'erreur
dont j'ai formé de si faux sentiments? Quand pourra mon amour
baigner, avec tendresse, Ton front victorieux de larmes d'allé-
gresse ?

VALERB.

Vos caresses bientôt pourront se déployer :

Le roi dans un moment vous le va renvoyer.

Et remet à demain la pompe qu'il prépare D'un sacrifice aux
dieux pour un bonheur si rare. Aujourd'hui seulement on s'ac-
quitte vers eux Par des chants de victoire et par de simples vœux
; C'est où le roi le mène ; et tandis il m'envoie Faire office vers
vous de douleur et de joie. Mais cet office encor n'est pas assez
pour lui ; Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui ; Il croit
mal reconnoître une vertu si pure Si de sa propre bouche il ne
vous en assure.

S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'état

LE VIEIL HORACE

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat ;

ACTE IV, SCENE IIL

Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

VAIJERE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;

Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi

Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plait de vous faire

Au-dessous du mérite et du fils et du père.

Je vais lui témoigner quels nobles sentiments

La vertu vous inspire en tous vos mouvements,

Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Ma fille, il n'est plus te[^]ps de répandre des pleurs ; Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs : On pleure injustement des pertes domestiques Quand on en voit sortir des victoires publiques. Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ; Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux. . En la mort d'un

amant, vous ne perdez qu'un homme Dont la perte est aisée à ré-
parer dans Rome : Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.

Il me faut à Sabine en porter la nouvelle :

Ce coup sera sans doute assez rude pour elle \

lu HOftJkCE.

Et «s ow frèir» wmntt far la —a #— épow»

Makj 'o p ^ic aiséMnit cb dHâpcr Ton^

Et q[«^m pes et pra d eac e, aîdut «■ gnad ttmn^

Fen bienftôt rmer sn- «a à aoUe

Le gcaôcn aaov ^*eile doit &■

Opeadaat HMdfez ccttr lâche tnsteae;

Scccvtex-ky s^ ôot, avec moias de foMesK^

Faites-Toas voir sa soear, cC qa'ca aa

Le dci Toas a toos àeax fenaés d*aa tÊèmt saag;

SCENE IV

CAMILLE

Oui, je lui ferai voir par d'infidllibles marques Qn^in Tëritable
amour brave la main des Parques, Et ne prend point de lois de
ees cruels tyrans Qu^un astre injurieux nous donne pour pa-

rents. Tu blâmes ma douleur! tu l'oses nommer lâche! Je Taime d'autant plus que plus elle te lâche. Impitoyable père ! et, par un juste effort.

Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort. En vit-on jamais un dont les rudes traverses Puissent en moins de rien tant de &ces diverses ; Qui fut doux tant de fois et tant de fois cruel. Et portât tant de coups avant le coup mortel ? Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte De joie et de douleur, d'espérance et de crainte; Asservie en esclave â plus d'événements, Et le piteux jouet de plus de changements ?

ACTE IV, SCENE IV

Un oracle m'assure; un songe me tFavaffle:

La paix calme Peffiroi que me fait la tiataille : Mon hymen se prépare; et, presque en un moment. Pour combattre mon frère on choisit mon amant : Ce choix me désespère, et tous le désavouent; La partie est rompue; et les dieux la renouent! Rome semble Taincue, et seul des trois Albains Cuiiace en mon sang n'a point trempé ses miûns ; O dieux! sentois-je alors des douleurs trop légères Pour le malheur d^ Rome et la mort de deux frères? Et me flattois-je trop, quand je croyois pouvoir L'aimer encor sans crime, et nourrir quelque espoir ? Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle ; Son rival me l'apprend, et, fiedsant à mes yeux D'un si triste sucès le récit odieux.

Il porte sur le front une allégresse ouverte, due le bonheur public &it bien moins que ma perte. Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui. Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.

iffais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste : On demande ma joie en un jour si funeste !

Il me &ut applaudir aux exploits du vainqueur. Et baiser une main qui me perce le cœur !

En un siyet de pleurs si grand, si légitime.

Se plaindre est une honte; et, soupirer, un crime: Leur brutale vertu veut qu'on s*estime heureux, Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux ! Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père; Soyons indigne sœur d'un si généreux frère ;

C'est gloire de passer pour un cœur abattu

Quand la brutalité fait la haute vertu.

Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre?

Quand on a tout perdu, que sauroit-on plus craindre?

Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;

Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect.

Offensez sa victoire, irritez sa colère.

Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.

Il vient : préparons-nous à montrer constamment

Ce que doit une amante à la mort d'un amant

SCENE V

HORACE, CAMILLE, PROCULE, portmit m m main les trois
èpées des Ctariacea,

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères ; Le bras qui
rompt le cours de nos destins contraires, Qui nous rend maîtres
d'Albe ; enfin voici le bras Qui seul fait aujourd'hui le sort des
deux. états. Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma
gloire, Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs; c'est ce que je lui dois.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ; Et nos deux
frères morts dans le malheur des armes Sont trop payés de sang
pour exiger des larmes. Quand la perte est vengée, on n'a plus
rien perdu.

ACtE IV, SCENE V

CAMILLE

Puisqu'il» aottt salkfiûts par k mng rèpaodu. Je oeaseni po«r
eux de paioitre affligée.

Et j'oablkni leur mort que vons avez vengée.

Mais qui me vengera de celle d'un amant, Pour me fiure ou-
blier sa perte en un moment ?

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE

O mon cher Curiace !

o d'une indigne sœur insupportable audace !

IVun ennemi puUic, dont je reviens vainqueur.

Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur !

Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !

Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !

Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs ;

Ne me &is plus rougir d'entendre tes soupirs.

Tes flammes désormais doivent être étouffées ;

Bannis-les de ton &me, et songe à mes trophées ;

Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE

Donne-moi dono> barbare, un cœur comme le tien; Et, si tu veux enfin que je t*ouvre mon âme, Reods-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme^ Bfa joie et mes douleurs dépeudoient de son sort ; Je l'adozois vivant, et je le pleure mort Ne cherche plus ta sœur où tu Tavois laissée ; Tu ne revois en moi qu'une amante offensée.

Qui, comme une furie nntaehée à tes pas Te veut incessamment reprocher 86n trépas.

Tigre altéré de sang, qui me défends 1«8 larmH, Qui veux que dans sa mort je trottre encordes <ten6^ Et que, jusques au ciel élevant tes exploits^ Moi-même je le tue une seconde i^!

Puissent tant de malheurs accompagner ta vie. Que tu tombes au point de me porter envie !

Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté Cette gloire si chère à ta brutalité !

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage ! Crois- tu donc que je sois insensible à ToUtrage^ Que je souflfire en mon sang ce mortel dé^onneur? Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ; Et préfère du moins au souvenir d*un homme Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILI^E.

Rome, Tunique objet de mou ressentiment?

Rome, à qui vient ton bras dimmoler mon amant ! Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore ! Rome enfin que je hais par-céqU'elle t*honore ? Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés, Sapper ses fondements encor mal assurés; Et si ce n'est assez de toute l'Italie, Que Porient contre elle à Toccident s'allie ; Que cent peuples unis des bouts de Pnniters Passent pour la détruire et les monts et h^ mers; Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles, Et de ses propres mains déchire ses entrailles !

ACTE IV, SCENE VI

le courroux du ciel allumé par mes vœux ie pleuvoir sur elle un déluge de ieux !

is-je de mes yeux y voir tomber la foudre, ' ses maisoos en cendre, et tes lauriers en poudre, * le dMDÎer Romain à jBon dernier soupir, seule en être cause, et mourir de plaisir !

tACBy/metUmt Pépie à lamahif et povrauiuaiU sa

sœur qui 8*enfnt.

t trop ; ma passion à la raison fait place, dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CASfii'i'E* blessée^ derrière le théâtre.

traître!

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain ;ooque ose pleurer un ennemi romain !

PROCULE

s deviez la traiter avec moins de rigueur.

ne dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur ; père ne peut plus Pavouer pour sa fille :

Qui maudit son pays renonce à sa £unille;

Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parents il fiit ses ennemis ;
Le sang même les arme en haine de son crime;
La plus prompte vengeance en est plus légitime;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il finit étouffler en naissant.

HORACE, SABINE, PROCULE

SABINE

A quoi s'arrête ici ton illustre colère?

Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père; Viens repâître tes yeux d'un spectacle si doux: Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups, Immole au cher pays des vertueux Horaces Ce reste malheureux du sang des Curiaees; Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur ; Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur. Nos crimes sont pareils ainsi que nos misères: Je soupire comme elle, et déplore mes frères ; Plus coupable en ce point contre tes dures lois, Qu'elle n'en pleuroit qu'un, et que j'en pleure trois; Qu'après son châtement ma faute continue.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue ; Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié ; Et ne m'accable point d'une indigne pitié,

ACTE IV, SCENE VÏI

Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme Ne vous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme, C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens, Non à moi de descendre à la honte des tiens.

Je t'aime, et je connois la douleur qui te presse : Embrasse ma vertu, pour vaincre ta foiblesse : Participe à ma gloire, au lieu de la souiller ; Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.

Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie.

Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ? Sois plus femme que sœur, et, te réglât sur moi. Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites. Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites; J'en ai les sentiments que je dois en avoir ; Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir. Mais enfin je renonce à la vertu romaine.

Si pour la posséder je dois être inhumaine.

Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques ; Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques ; Et ne regardons point des biens communs à tous Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous. Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ? Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte ; Mêles tes pleurs aux

miens. Quoi ! ces^ lâches discours N'arment point ta vertu contre
mes tristes jours! Mon crime redoublé n'émçut point ta colère !

IJO HORACE.

crue C&milk' ail heureuse '. elle a pu te déploiru j

Elle » reçu de toi ce qu'elle a. prérendu.

Et recouvre là-bu tout ce qu'elle a. perdu.

Cher èpoui, eber auteur du toarmeut qui me pn

Ecoute la pitié, si (a colèi-e cesse ;

Exerce l'uoë ou l'autre, après de tels malheuis,

A pudir ma (èibleese, ou finir mes douleurs.

Je demande la mort pour grâce, du pour supplie

Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice.

N'importe, tous ees traits n'auront rien que de d

Si je les voir partir de la main d'un ipoux.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux lêi Ud empire si
grand sur les plus belles âmes.

Et de se plaie ji voir de si foibics vainqueurs Régner si puis-
samment sur les plus nobles cœni A quel point ma vertu devient-
elle réduite '.. Rien ne la sauroit plus garantir ijue U fuite. Adieu !
ne me suis point, ou retiens les soupirs.

O eolère, 6 pitié, sourdes à mes désirs, Vous négligez mon
erime, et ma douleur vous 1 Et je n'obtiens de vous ni supplice ni

grâce! Allons-y par nos pleurs taire encore un effort; Et n'employons après que nous à notre mort.

FIN DO •IUaTHIEME ACTE.

SCENE I

LE VIEIL HORACE, HORACE

LE VIEIL HORACE

Retirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste ,
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut ;
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle;
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;

Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte ;

Son crime, quoiqu'énorme et digne du trépas,

Etoit mieux impuni, que puni par ton bras.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître : J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu maître : Si dans vos sentiments mon zèle est criminel, S'il m'en faut recevoir un reproche éternel.

Si ma main en devient honteuse et profanée, Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée, Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté A si brutalement souillé la pureté.

Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ; Ne souffrez point de tâche en la maison d'Horace. C'est en ces actions dont Thonneur est blessé Qu'un père tel que vous se montre intéressé : Son amour doit se taire où toute excuse est nulle, Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ; Et de sa propre gloire il fût trop peu de cas Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;

Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;

Sa vicillese sur eux aime à se soutenir.

Et ne les punit point, de peur de se punir.

Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;

Je sais...Mais le roi vient ; je vois entrer ses gardes.

TULLE

Non, levez- vous, mon père ; Je fiûs ce qu'en ma place un bon pjince doit faire. Un si rare service et si fort important Veut rhonneur le plus rai*e et le plus éclatant : Vous en aviez déjà sa parole pour gage ; Je ne Tai pas voulu dififérer davantage.

J'ai su par son rapport, et je n'en doutois pas, Comme de vos deux fils vous portez le trépas; Et que, déjà votre âme étant trop résolue, Mia consolation vous seroit superflue :

Mais je viens de savoir quel étrange malheur D'un fils victorieux a suivi la valeur.

Et que son trop d'amour pour la cause publique Par ses mains à son père ôte une fille unique, Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort. Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE

C'est Tefiet vertueux de votre expérience.

Beaucoup par un long âge ont appris comme vous Que le malheur succède au bonheur le plus doux ; Peu savent comme vous s'appliquer ce remède ; Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.

Si vous pouvez trouver dans ma compassion Quelque soulagement pour votre affliction, Ainsi que votre mal sachez qu'elle est

extrême. Et que je vous en plains autant que je vous aime.

^ VALEfiE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des roi»

154 HOBACE.

Dépose sa justice et la forée des lois.

Et que l'état demande aux princes légitimes

Des prix pour les vertus, des peines pour les primes,

Souffrez qu'un bon sujet vous fosse souvenir

Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous fuit punir;

6ouffi*ez. . . .

LE VIBIL HORACE.

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au suf^lice?

TDLLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice.

J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lien ;

C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu;

Et c'est dont je vous plains, qu'après un tel service

On puisse contre lui me demander justice.

VALERE

Souffi*cz donc, à grand roi, le plus juste des rois. Que tous les gens de bien vous pai'llent par ma voix : Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ; S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent : Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ; Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer ; Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable, Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable. Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses maius.

Si vous vouiez régner, le reste des Romains ; 11 y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste, Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins, Ont tant de fois uni des peuples si voisins.

Qu'il est peu de Romains que le parti contraire

ACTE V, SCENE II

N'intéresse en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frère.

Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,

Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs:

Si c'est ofl^ser Rome, et que l'heur de ses armes

L'autorise à punir ce crime de nos larmes,

Quel saag épargnera ce barbare vainqueur

Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur.

Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que lamort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triompher Ronie, il se l'est asservie ;
11 a sur nous un droit et de mort et de vie ;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa démente il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;
Je ptmnois demander qu'on mit devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau sang^ pour accuser sa rage,
D'un frère à cruel rejaillir au visage ;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;
Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir.
Mais je hais ces moyens qui sentent l'iEurtifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice ;
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?

Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine ;

Ne le considérez qu'en objet de leur haine ;

Et croirez avec nous qu'en tous ces trois combats

Le boa <lac& ie BdOK & pins Ut ifK mb ktw»

Ptuiiii(iie ce» méOËË» &siek. aatt

«>:it pomÎ!» na'^uawu Sc 3 «n iiiiiilHi b

£c «iv'm s cnaii eouaçe^ afc<ès

Fôc dLoLe ea Bâne joar et trioBfke «t

Sire, c'est ce qvH fut ^ae ^qCr airèt

£a ce tieu Rmu a w le fccue

Lanite ea csic à crûhfaey ccb

SoBvex-Bovs de ja bûl, et redovlcs les

Défaidcz-ToaS) Hiwace.

hobâcb.

A q[Boî bon me dèiesdiv?

Tous SLvez Tactioii, toqs la toks d'enteadre ; Ce que tous en croyez me doit être vue In.

Sire, on se défend mal contre Tavis dHm roi ; Et le pins innocent derient souvent coupable Qaand aux yeux de son prince il paroît rcmdnmnibk; C'est crime qu'enTcrs Ini se vonloir excuser; Notre sang est son bien, il en peut disposer; Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose. Qu'il ne s'en prive point sans une

juste cause. Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir; D'autres aiment la vie, et je la dois baïr.

Je ne reproche point à l'ardeur de Valère Qu'en amant de la sœur il accuse le frère : Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui; Il demande ma mort, je la veux comme lui.

Un Mcul point entre nous met cette diffi&rencie, Uue mon honneur par là cherche son «ssuraoc^

ACTE V, SCENE II

Et qu'à ce même but nous voulons arriver, Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver. Sire, c'est nunement qu'il souffre une matière A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière ; Suivant l'occasion elle agit plus ou moins, Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins. Le peuple, qui voit tout seulement par Técorcc, S'attache à son efièt pour juger de sa force ; n veut que ses dehors gardent un même cours, Qu'ayant fiût un miracle elle en fasse toujours : Après une action pleine, haute, éclatante Tout ce qui brille moins remplit mal son attente : n veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ; n n'eicamine point si lors on pouvoit mieux.

Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille, L'occdæon est moindre, et la vertu pareille : Son injustice accable et détruit les grands noms; L'honneur des premiers faits se perd par les seconds; Et quand la renommée a passé l'ordinaire, Si Ton n'en veut déchoir il £Eiut ne plus rien faire. Je ne vanterai point les exploits de mon bras ; Votre nujesté, sire, a vu mes trois combats

: n est bien mal-aisé qu'un pareil les seconde, Qu'une autre occasion à celle-ci réponde, Et que tout mon courage, l^rès de si grands coups, Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ; Si bien que, pour laisser une illustre mémoire, La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire : Encor la fiUloit-il sitôt que j'eus vaincu.

Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.

Un homme tel que moi voit ça gloire temie.

Quand il tombe en péril de quelque igaamiaie ; Et ma main auroit su déjà m'co garantir; Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir j; CoDune il vous appartient» votre aveu doit se pre-AAw^ C'est vous le dérober qu'autrem^t le répaadre. Rome ne manque point de généreux guerrière; Assez d'autres sans moi soutiendront vos lanierit Que votre majesté désormais m'en dispense; Et si ce que j'ai £ût vaut quelque récompense^ Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqaenr Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœuiv

TULLE, VALERE, LE VIEIL HORACB, HORACE, SABINE

SABINE

Sire, écoutez Sabine ; et voyez dans son âme

Les douleurs d'une sœur, et celles d'une iemme^

Qui, toute désolée à vos sacrés genoux»

Pleure pour sa Ceimille, et craint pour soo ^MNiXf
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traite^le eonme tè^
Et punissez en moi ce noble eiioûnel ;
De mon sang malbeurenx expiea teuton eriwe:
Vous ne changerez point pour cefai de vicdme ;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié.

ACTE V, SCÈNE I. Iô

Maû en sacrifier la plus chère moitié.

Les nœuds de Phyménée et son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
Et si voua m'acordez de mourir aujourd'hui,
U mourra plus en moi, qu'il ne mourroit ei> lui.
La mort que je demande, et qu'il fiiut que j'obtienne,
Augmentera sa peine et finira la mienne.
Sire, rojcx l'excès de mes tristes ennuis, ■
Et l'elEftrfable état où mes jours sont réduits.

Quelle lioiTeiir d'embrasser un homme dont l'épéc

De toute ma fiunille a la trame coupée !

Et queHe impiété de haïr un époux

Pour avoir bien servi les siens, Tétat, et vous !

Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !

N'aimer pas un mari qui finit nos misères !

Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas.

Des crimes de l'aimer, et de ne l'aimer pas :

J'en nommerai l'arrêt une fiiveur bien grande.

Ma main peut me donner ce que je vous demande ;

Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux

Si je puis de sa honte aflranchir mon époux ;

Si je puis par mon sang apaiser la colère

Des dieux qu*a pu fâcher sa vertu trop sévère,

Satbfaire en mourant aux mânes de sa sœur.

Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.

Mes enfants avec lui conspirent contre un père : Tous trois
veulent me perdre, et s*arment sans raison Contre si peu de sang
qui reste en ma maison. (àSalrine.) p2

Toi, qui, par des douleurs à ton devoir eontrsûre Veux quitter
un mari pour rejoindre tes frères, Va plutôt consulter leurs
mânes généreux ; Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent
hev Puisque le ciel vouloit qu'elle fut asservie. Si quelque senti-
ment demeure après la vie, Ce malheur semble moindre, et
moins rudes ses < Voyant que tout Phonneur en retombe sur
nous i Tous trois désavoueront la douleur qui te touche Les
laimes de tes yeux, les soupirs de ta bouche^ L'horreur que tu
fais voir d'un mari vertueux. Sabine, sois leur sœur, suis ton de-
voir comme ev

(au r&i.) Contre ce cher époux Val ère en vain s'anime : Un
premier mouvement ne fut jamais un crime j Et la louange est
due au lieu du châtiment Quand la vertu produit ce premier
mouvement.

Aimer nos ennemis avec idolâtrie.

De rage en leur trépas maudire la patrie, Souhaiter à Tétat un
malheur infini.

C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni. Le seul amour
de Rome a sa main animée ; Il seroit innocent s'il l'avoit moins
aimée.

Qu'âi-je dit, sire ? il Test, et ce bras paternel L*auroit déjà
puni, s'il étoit criminel , J'aurois su mieux user de l'entière puis-
sance Que me donnent sur lui les droits de la naissanc J'aime
trop l'honneur sire, et ne suis point de ra A souffrir ni d'affront ni
de crime en mon sang. C'est dont je ne veux point de témoin que
Valèrt

ACTE V, SCENE IIL

n a vu qvel accueil lai gardoit ma colère,

Loraqu'ignorant encor la moitié du combat

Je croyois que sa fuite avoit trahi Pétat.

Uui le £ût 86 charger des soins de ma famille >

Qui le fiût malgré moi vouloir venger ma fille ?

Et par quelle raison dans son juste trépas

Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?

On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !

Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres !

Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,

Qui ne nous touche point ne nous ftût point rougir.

(à Vtdère,) Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace; n ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race : Qui n'est point de son sang ne peut faire d'a£&ont Aux lauHei^ immortels qui lui ceignent le front. Laurièars, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre, Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre, L'abandonnerez-vous à rinf)9Lme couteau Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau? Romains, sbuffiirez-vous qu'on vous immole un homme Sans qui Rome aujourd'hui oesse-roit d'être Rome, Et qu'un Romain s'effi>rce à tâcher le renom D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom? Dis, Valère, di»-nous, si tu veux qu'il périsse, Où tu penses choisir un lieu

pour son supplice : Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du "bruit de ses exploits ? Sera-ce hors des
murs, au milieu de ces places Qu'on voit âimer encor du sang des
Curiaces ;

Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'hon-
neur Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?

Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire : Dans les murs,
hors de murs, tout parie de sa gloire \$ Tout s'oppose à l'effort de
ton injuste amonr, Qui veut d'un si bon sang souiller un tel spec-
tacle, Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendi'ez, sire ; et par un juste arrêt Vous saurez
embrasser bien mieux son intérêt. Ce qu'il a fait pour elle il peut
encor le fiûre ; Il peut la garantir encor d'un sort contraire. Sire,
ne donnez rien à mes débiles ans :

Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ; Trois en ce
même jour sont morts pour sa querelle; Il m'en reste encore un ;
conservez-le pour elle : N'ôtez pas à ses murs un si puissant
appui.

Et souffi'ez, pour finir, que je m'adresse à lui. Horace, ne crois
pas que le peuple stupide Soit le maître absolu d'un renom bien
solide. Sa voix tumultueuse assez souvent fait. bruit: Mais un mo-
ment l'élève, un moment le détruit ; Et ce qu'il contribue à notre
renommée Toujours en moins de rien se dissipe en fumée. C'est
aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien

faits, A voir la vertu pleine >en ses. moindres efiets; C'est
d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire. Eux seuls des vrais hé-

ros assurent la. mémoire. Vis toujours en Horace , et toujours auprès d'eux

ACTE V, SCENE III

Ton nom demeurera grand, illustre, fiuneux, Bienque l'occasion moins haute ou moins brillante D'un vulgaire ignorant trompe Tiiguste attente. Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi, Et pour servir encor ton pays et ton roL

Sire, j'en ai trop dit: mais l'affaire vous touche; Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

vâlbre.

Sire, permettez-moL . .

TULLB.

Valère, c'est assez ; Vos discours par les leurs ne sont pas effiuiés ; J'en garde en mdn esprit les forces plus pressantes, Et toutes vos raisons me sont encor présentes. Cette énoimeaction fiûte presque à nos yeux Outrage la nature, et blessejusqu'aux dieux.

Un premier mouvement qui pitoduit un tel crime Ne sauroît lui servir d'excuse légitime :

Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ; Et si nous les suivons, il est digne de mort ■ Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable, . Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable, Vient de la médie épée, et part du même bras Qui Blé fidt

ai\ Jourd'hui maiti\$;4e,deux états. Deux sceptres en ma main,
Albe à Rome asservie, Parlent bien hautement en foveur de sa vie
:

Sans lui j'obéirois où je donne la loi.

Et je serois sujet où je suis deux fois roi.

Assez de bons siyets dans toutes les provinces Par des vœux
impuissants s'acquittent vers leurs princes ;

Tous les penvcBt aimer: mmû tous ne penvoift pas Par
d'illustres eflEets assurer leurs teu ; Et Part et le pouvoir d^afier-
mer des conromies Sont des dons que le ciel fiût à peu de per-
sonnes. De pareils s^riteurs sont les forces des rois, Et de pareils
aussi sont au-dessus des lois.

Qu'elles se taisent donc ; que Rome dissimule Ce que dès sa
naissance elle vit en Romule ; Elle peut bien souffrir en son libé-
rateur Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur. Vis donc,
Horace^ vis, guerrier trop magnanjme ! Ta vertu met ta gloire
au-dessus de ton erime : Sa chaleur généreuse a produit ton for-
fiût ; D'une cause si belle il fiut sôuffrir VeSeL Vis pour servir
Pétat; vis, mais aime Valère : Qu'il ne reste entre vous ni hûne ni
colère ; Et, soit qu'il ait suivi Pamour ou le devoir^ Sans aucun
sentiment résous-toi de le voin Sabine, écoulez moins la douleur
qui vous presse ; Chassez de ce grand cœur ces marques de foi-
Uesse ^ C'est en séchant vos pleurs que vous vous moatrerei) La
véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice) Et nous au-
rions le ciel à nos vœux mal propice Si nos prêtres, avant que de
sacrifier, Ne trouvoient les moyens Ae le purifier.

Son père en prendra soin : il lui sera facile D'appaiser tout d'un demi>s les m&nes de Camille* Je la plains; et pour rendre à son sort rigoureux Ce que peut souhaiter son esprit amoureux.

SCENE IV

JULIE, geule.

Camille, ainsi le ciel t'^voit bien avertie Des trs^iques succès qu'il t'avoit préparés ; Mais toujours du secret il cache une partie Aux esprits les plus nets et les plus éclairés.

Il sembloit nous parler de ton proche hyménée. Il sembloit tout promettre à tes vœux innocents ; Et nous cachant ainsi ta mort inopinée, Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre sens.

" Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face. Tes vœux sont exaucés , elles goûtent la paix ; Et tu vas être unie avec ton Curiace, Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais."

ACHORÉE

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage ; J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage; Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort ; J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort : Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte La gloire d'un mort qui nous couvre de honte, Ecoutez, admirez, et plaignez son trépas.

Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voiles bas; Et, voyant dans le port préparer nos galères, Il croyoit que le roi, touché de ses misères, Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,

Avec toute sa cour le venoit recevoir; Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites, N'envoyoit qu'un esquif rempli de satellites. Il soupçonne aussitôt son manquement de foi, Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi. Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes Il condamne en son cœur ces indignes alarmes, Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui A ne hasarder pas Comélie avec lui :

" N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête " A la réception que l'Egypte m'apprête ; " Et, tandis que moi seul j'en courrai le danger, " Songe à prendre la fuite afin de me venger. ** Le roi Juba nous garde une foi plus sincère > *' Chez lui tu trouveras et mes fils et ton père ; " Mais quand tu les verrois descendre chez Pluton, " Ne désespère point, du vivant de Caton." Tandis que leur amour en cet adieu conteste, Aebillas à son bord joint son esquif funeste : Septime se présente, et, lui tendant la main. Le salue empereur, en langage romain ; Et, comme député de ce jeune monarque :

'* Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque ; " Les sables et les bancs, cachés dessous les eaux, " Rendent Taccèsma sûr à de plus grands v^sseaux.'* Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme: Il reçoit les adieux des siens et de sa femme, Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas Avec le même front qu'il donnoit les états.

La même majesté, sur son visage empreinte,

ACTE II, SCENE II

Entre ces assassins montre un esprit sans crainte : Sa vertu tout entière à la mort le conduit :

Son aÇQranchi Philippe est le seul qui le suit. C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire; Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire, Et croit que César même à de si grands malheurs Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLBOPATRE.

N'épargnez pas les miens ; achevez, Achorée, L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée

ACHORÉE.

On Pamène; et du port nous le voyons venir.

Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir. Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre. Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre : Il se lève ; et soudain, pour signal, Achillas Derrière ce héros tiunt son coutelas, Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome, Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme, Tandis qu' Achillas même, épouvanté d*horreur, De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles. Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes ! N'importez rien aux lieux, re-

connoissez les mains ; Le crime de l'Egypte est fait par des Romains. Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

ACHOREE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage, A son mauvais destin en aveugle obéit,

Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,

De peur que d'un coup-d'œil contiⁿe une telle offins^e

Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.

Aucun gémiss^ement, à son cœur échappé,

Ne le montre, en mourant, digne d'ê^tre frappé :

Immobile à leu^rs coups, en lui-même il rappelle

Ce qu'e^ut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'e^ue ;

Et tient la tiuhison que le roi leur prescrit

Trop au-dessous de lui pour y prêter Tesprit

Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ;

Et son dernier soupir est un soupir illustre,

Qui, de cette grande âme achevant les destins,

Etale tout Pompée aux yeux des assassins.

Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,

Par le traître Septime indignement tranchée,

Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,

Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats ;
On descend ; et, pour comble à sa noire aventure.
On donne à ce héros la mer pour sépulture.
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de Ponde, et du vent
La triste Comélie, à cet affi^eux spectacle.
Par de longs cris aigus tâche d*y mettre obstacle.
Défend ce cher époux de la voix et des yeux.
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieuxj
Et, cédant tout-à-coup à la douleur plus forte.
Tombe, dans sa galère, évanouie ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive et regagnent la mer.
Mais sa fuite est mal sûre ; et l'infâme Septime, •

ACTE II, SCENE II

Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa. mort

Cependant Achillas porte au roi sa conquête ;
Tout le peuple tremblant en détourne la tête.
Un héros général offre à Tun sous ses pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ;
L'autre entend le tonnerre ; et chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature ;
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
Présente à leur terreur l'excès des châtimens !
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une âme servile un généreux courage,
Examine d'un oeil et d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux.
Puis lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre.
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre.
Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Comélie,
On voit d'ailleurs Césaire venir de Thessalie :
Une flotte paroît, qu'on a peine à compter . . .
CLÉOPATRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter 1 Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ; Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre : César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ; La tyrannie est bas, et le sort a changé.

Admirons cependant le destin des grands hommes, ^aignons>les^ et par eux jugeons ce que nous sommes.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers.

Dont le bonheur sembloit au-dessus du revers, Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnen*e, Triompher eu trois fois des trois parts de la terre, Et qui voyoit encore en ces derniers hasards L'un et l'autre consul suivre ses étendards ; Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie, Les monstres de PEgypte ordonnent de sa vie : On voit un Achillas, un Septime, un Photin, Arbitres souverains d'un si noble destin ; Un roi qui, de ses mains, a reçu la couronne A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.

Ainsi finit Pompée : et peut-être qu'un jour César éprouvera même sort à son tour :

Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes, Et secondez par-tout et mes vœux et ses armes !

GRANDEUR D' SENTIMENT DE CORNELIE

La célèbre Cornélien veuve de Pvmppée après avoir été prise par Ptolomée, demande audience à César et lui parle ainsi :

CORNELIE, CÉSAR.

CORNËLIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave. Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave. Et tu ne prétends pas qu'^{*}ii m'abatte le cœur Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur; De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée, Veuve du jeune Citissc, et veuve de Pompée, Fille de Scipion, et, pour dire encor plus.

Romaine, mon courage est encore au-dessus ; Et de tous les assauts que sa rigueur me livre Rien ne me fait rougir que la honte de vivre. J'ai vu mourir Rompée, et ne l'ai pas suivi ; Et bien que le moyen m'en ait été ravi.

Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes M'ait ôté le secours et du fer et des ondes, Je dois rougir pourtant, après un tel malheur. De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :

Ma jnort étoit ma gloire, et le destin m'en prive.

[^]iV

mmc r .'iiLC «hmc iiiE <iiit: :n[^]>e l'[^]sakîi[^]. ù srf:e !sniuiiiiiiii: ?i ■soirnar iinnwin i £C "iMua senkCTR e» [^]hm«s Is ivaicac

%S ttXSlt é[^]fÊt'p tSHi

>lcrûle(

le i/nrrAiRS ■Nlile.et4e

Jk fecûMmcnn. et-

C«tle oèf«ct3oa a porv fs Wea îào'b^ ce r4t« À Ta nyc- j
srmxxiam.

Oa biùu aoK Pisrawma>aoce ^le Easctoe •% DmSunru
i;^p««te MU t^pre i Cbxso^cx* qsi se peneade que Itodr^ae nt
m^iffit, et F<x»rte <Uas aae scprisr beaaemp tn»f pt ol— g< c , et
fo&t «n sesl tB9t peorait !a tifer. L*9mami ée Cif ixnrs Airt 3Mez
coa&o, taas que TaBlrcr cBTferit ce maott éomt tiaUMtloB «e
laÎMc trop apeffceroir.

Euûa, l«t critiqui*» se plaignent de h BOMOtoie qiii se fidt
sentir dabi prevjac fentes le« scènes entre Chisexb et RoimicuB,
o>i ee «fr.niier oflTrr coatinnellenent de rnoorir. Il étadt peut-
^tn difficile d*en agir autrement; mais, quoiqu'il fiUtie convenir
que Corneille a mis beancoap d'efffirit et d*)dbreee à raricr, au-
tant qu'il le pouvait, cette conformité de fond. Voltaire ajoute
avee raison que Kodugce, offnuir toajoois ta vie 4 %a maltresse, a
une tournure un peu trop romanesque.

NOTES

Lu trois Horaces comUattcut pour llouie, les trois Curiacfs
pou Albe; deaz Horaces sont tnés» et le troisième, qnoique resté
seal, trouve moyeu de vaincre les trois Coriaces; voil^ ce qjK
l'histoire fimrnit à Corneille. Que l'on examine, dit Fonte- Den<^
quels omemeus, et combien d'ornemens le poMo y a cloutés; plus
ou l'examinera, plus on en sera surpris. En eiTet c'est, de tons les
ouvrages de Corneille, celui où il a dft le plus à son génie. Le
poète n'a rien négligé de ce qui pouv^t ajouter à llntérêt qu'ins-
pirent ses principaux personnages. Les trois premiers actes, pris
séparément, sont peut-être, malgré les défauts qui s'y mêlent, ce
qu'il a foit de pins sublime. Le r61e étonnant et original do Vieil.

Horace, le beau contraste de ceux d'HosACB et de Cobiace produisent tout l'effet de ces tris premiers actes.

Comble convient cependant lui-même, avec cette noble candeur qu'il a atteinte à la gloire du talent, que cette pièce est loin d'être sans défauts. Tout ce qui intéressait les différents personnages finit au troisième acte. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait de Rome ou d'Albe; au troisième acte les Coriaces sont morts. Horace est vainqueur, tout est consommé; on le sait au commencement du quatrième, et dès-lors la pièce est, oudevrait être finie. Tout ce qui suit, non-seulement forme deux autres pièces, mais nuit à l'ensemble de la première, en rendant odieux le personnage d'Horace, qui d'abord avait inspiré un si grand intérêt. Addison, dans son Spectateur, raisonne avec raison que le meurtre de Camille est d'autant plus révoltant, qu'il semble être commis de sang-froid, et qu'Horace, traversant tout le théâtre pour aller poignarder sa sœur, avait tout le temps de la réflexion. Dès le commencement même de cette scène (V. de IV. Acte) Horace commence à perdre de l'estime que le peuple lui accordait, lorsqu'il vient, avec non moins d'orgueil

NOTES

que de vanté, se vanter de sa sœur d'avoir tué son amant. Quant au cinquième acte. Corneille a voulu lui-même "qu'il est une des canes du genre de satisfaction que donne cette tragédie; n'est-ce pas un plaidoyer?" fce.** Le caractère de JoMBsars est le résultat de l'œuvre qui termine la fin, et qui met en évidence le caractère de la fin de Pasion, a été retouché dans la plupart des éditions.

Malgré tous ses défauts, cette pièce n'en sera pas moins l'admiration de tout homme de goût. Elle offre cependant

da premier ordre. L'adieu que fit le Vibil H<mACB iana fila et à CuRiACB à la fin da second acte est one des plu bellessltoatioas de notre théâtre, et un modèle de grandenr d*ime et de douleur. Mais c'est surtout la Sc^ene VI,, da 1 1. jltie, qui a valu à GomeUle les plus grands éloges. Le Vieil Hornee q»prend que deux de ses fils ont été tués par les Curlaces, et que le troisième, resté seul, a présenré ses Jours par la fuite ; transporté de colère, lorsqu'on lui observe;

" Que voulies-Tous qu'il fit contre troi» ?" Il répond;

" Çm'iV mourût /"

Ce mot offre un trait du plus grand sublime, «t anquel, dit Voltaire, il n'est rien de comparable dans toute l'antiquité.

LA CLEMENCE D'AUGUSTE

ACTEURS

'CTATE CiSÂR Auguste, emperrar de Rome.

-.iTIE, impératrice. V. ixxA, fils d'ime fiDe de Pompée, chef de la conji

ladon contre Auguste.

' Iaxime, antre chef de la conjnration.

-MiiJE, fiUe de C. Toranios, tnteur d'Auguste,

proscrit par lui durant le triumvirat, ruLTTE, confidente d^Emitie.

: 'OLTCijsTB> affiranchi d'Augruste.

ivANDRE, affiranchi deCinna.

.EUPHORBE, affianchi de Maxime.

La scène e^ à Rome.

CINNA

SCENE I

EMILIE

Impatients désirs d'une illustre vengeance Dont la mort, de mon père a formé la naissance, Enfiuts impétueux de mon ressentiment, Que ma douleur séduite embrasse aveuglément.

Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire. Durant quelques moments souffirez que je respire. Et que je considère, en Pétat où je suis.

Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.

Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire. Et que vous reprochez à ma triste mémoire Que par sa propre main mon père massacré Du trône où je le vois £ût le premier degré ; Quand vous me présentez cette sanglante image, La cause de ma haine et Peffet de ma rage:

Je m'abandonne toute à vos ardens transports,

« CINNA

Et crois pour une mort lui devoir mille morts. Au milieu toutefois d'une fureur à juste, J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste^ Et je sens refroidir ce bouillant mouTement, Quand il faut pour le suivre exposer mon amant. Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'iirite Quand je songe aux dangers où je te précipite. Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien. Te demander du sang, c'est exposer le tien.

D'une si haute place on n'abat point de têtes Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ; L'issue en est douteuse, et le péril certain. Un ami déloyal peut trahir ton dessein :

L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise.

Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise. Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper; Dans sa ruine même il peut t'envelopper; Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute, 11 te peut en tombant écraser sous sa chute.

Ah ! cesse de courir à ce mortel danger :

Te perdre en me vengeant ce n'est pas me venger. Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ; Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs La mort d*uu ennemi qui coûte tant de pleurs.

Mais pout-on en verser alors qu'on veûge un pè^e^ Est-il perte à ce prix qui ne semble légère?

Et quand son assassin tombe sous notre effort, Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?

Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses.

ACTE I, SCENE II

De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses ; Et toi qui les produis par tes soins super6us, Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus. Lui céder c'est ta gloire, et le vaincre ta honte; Montre-toi généreux, souffrant quMl te surmonte ; Plus tu lui donneras, plus il te va donner, Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE IL

EMILIE, FULVIE

EMILIE

Je Pai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j^aime Cinna, quoique mon cœur Tadore,
S'il me veut posséder, Auguste doit périr ;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir :
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE

Elle a, pour la blâmer, une trop juste cause : Par un si grand dessein vous vous faites juger Digne sang de celui que vous voulez venger.

Bfais, encore une fois, souffiQrez que je vous die Qu'une si juste ardeur devrait être attidée : Auguste chaque jour, à force de

bienfiûts, Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ; Sa fii-
veur envers vous paroît si déclarée Que vous êtes chez lui la plus
considérée; Et de ses courtisans souvent les plus heureux Vous
pressent à genoux de lui parler pour eux.

T-mne

E£ Je 11

imeliiae Saipai opie F*

Je

«H^HDBE&fife

Pfn» Bûo»

Ptutt fa

Je aux» e« «fue j'èfiofi^ec je pu

Et lies nxêflKS prësetb (|v*il

X'aciléfiit coatre lai la esprits éa

Je iccetiû is de tn l& place de Livîe

CoflHBe va nfeoycA plus sor d'attemltr à la vie:

Povr <|Tn Ten^ wa pèfe il m'est font de Ibtfrit^

Et e'eat Tendre 9om saaç qœ 9e readre axx btcn&its.

m.TiK.

Quel besoin toatefois de passer po«r usnte ? Ne ponvez-Tons
hair sans que la haine édате ? Aâaez d'antres sans tous n'ont pas
mis en onUi Par quelles ornantes son trône est établL Tant de

brares Romains, tant d'âmes dastres YctimeSy Qu'à son ambition
ont immolés ses crimes^ Laissent à leurs enfimts d'assez vives
douleurs Pour venger votre perte en vengeance leurs malbeais.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre: Clui vit haï
de tous ne sanroit long-temps vivre. Remettez à leurs bras les
communs intérêts, Kt n'aidez leurs desseins que par des vœux
secrets.

ACTE I, SCENE II

EMILIE

Quoi ! je le luurai sans tâcher de lui nuire ?

J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire?

Et je satisferai des devoirs si pressants

Par une haine obscure et des vœux impuissants?

Sa perte, que je veux, me deviendrait amère

Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon père ;

Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas,

Qui, le fidsant périr, ne me vengeroit pas.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres

Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.

Joignons à la douceur de venger nos parents

La gloire qu'on remporte à punir les tyrans;

Et faisons publier par toute l'Italie :

" La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie:

^' On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;

** Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix."

FULVIE

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste Qui porte à
votre amant sa perte manifeste.

Pensez mieux, Emilie, à quoi vous l'exposez ; Combien à cet
accueil se sont déjà brisés :

Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

EMILIE

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible. Quand je songe
aux dangers que je lui fais courir, La crainte de sa mort me ôtit
déjà mourir ; Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ; Je
veux, et ne veux pas, je m'emporte, et je n'ose ; Et mon devoir,
confus, languissant, étonné,

10 CINNA

Cède aux rebellions de mon cœur mutiné.

Tout beau» ma passion» deviens un peu moins forte: Tu vois
bien des hasards, ils sont cruels, mais n'importe: Cinna n'est pas
perdu pour être hasardé.

De quelques légions qu'Auguste soit gardé.

Quelque soin qu'il se donne, et quelque ordre qu'il tienne, Qui méprise la vie est maître de la sienne : Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ; La vertu nous y jette, et la gloire le suit. Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse. Aux mânes paternelles je dois ce sacrifice ; Cinna me l'a promis en recevant ma foi.

Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.

Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire: Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire. L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui ;

Et c'est à présent enfin à mourir après lui . # . Mais, le voici qui vient

ACTE I, SCENE III. II

Ne permet d'espérer une si belle issue ; Jamais de telle ardeur ou n'en jura la mort; Et jamais conjurés ne firent mieux d'accord.

Tous sept Montrent portés avec tant d'allégresse Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse; Et tous font éclater un si puissant courroux Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

EMILIE

Je Pavois bien prévu que pour un tel ouvrage Cinna sauroit choisir des hommes, de courage, Et ne remettroit pas en de mauvaises mains L'intérêt d'Emilie et celui des Romains.

"cinna.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle Cette troupe entreprend une action si belle ! Au seul nom de César, d'Auguste, -et d'empereur, Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur. Et dans un même instant, par un effet contraire. Leur front pftHr d'horreur, et rougir, de colère. ** Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux '* Qui doit conclure enfin nos des-seins, généreux: *' Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome, *' Et son salut dépend de la perte d'un homme, " Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain " A ee tigre altéré de tout le sang Romain :

'^ Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues! ** Combien de fois changé de paitis et de ligues, *' Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi, ^ Et jamais insolent ni cruel à demi !" Là, par un long récit de toutes les misères

12 CINNA

Que durant notre enfiuice ont enduré wm pères. Renouvelant leur haine avec leur soavenir.

Je redouble en leurs cœurs Pardeor de le punir. Je leur fiûs des tableaux de c^ tristes hntaillm Oû Rome par ses mains déchiroit ses entrailles ; Oû l'aigle abattoit l'aigle^ et de chaque côté Nos légions s^armoient contre leur liboté; Oû les meilleurs soldats et les chefs les plus braves Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves ; Oû, pour mieux assurer la honte de leurs fers. Tous vouloient à leur chaîne attacher Funivers i Et Texécrable honneur de lui donner un maître Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître ; Romains contre Romains, parents contre parents, Combattoient seulement pour le choix des ^nms. J'ajoute à ces ta-

bleaux la peinture efQpoyable De leur concorde impie, afi^use, inexorable.

Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat. Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat Mais je ne trouve point de douleurs assez noires Pour en représenter les tragiques histoires : Je les peins dans le meurtre à Tenvi triomphants, Rome entière noyée au sang de ses enfants ; Les uns assassinés dans les places publiques, . Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ; Le méchant par le prix au crime encouragé, Le mari par sa femme en son lit égorgé ; Le fils tout dégouttant du meurtre de son père, Et sa tête à la main demandant son salaire ; Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits

ACTE I, SCENE III

Qu'un crayon imporfiât de leur sanglante paix.

Vous dizai-je les nemis de ces giands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fiuneux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Q^'on a saeriâés jusque sur les autels ?
Mais pourroÎB-je tous dire à quelle impatience,
A quels firèmisements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés.
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?

Je n'ai point perdu temps ; et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout Êdre,
J'ajoute en peu de mots : *' Toutes ces cruautés,
" La perte de nos biens et de nos libertés,
" Le ravage des champs, le pillage des villes,
" Et les proscriptions, et les guerres civiles,
*' Sont les degrés 4sanglants dont Auguste a &it choix
" Pouf monter sur le trône et nous donner des lois.
" Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
'* Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste ;
*' Et que juste une fois il s'est privé d'appui,
*' Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
" Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maitre ;
** Avec la liberté Rome s'en va rensûtre ;
" Et nous mériterons le nom de vrais Romains
*' Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
" Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
« Demain.au capitole il fait un sacrifice ;
" Qu'il en soit la victime ; et faisons en ces lieux
** Justice à tout le monde à la face des dieux.

" Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;

TOM. II. c

14 CINNA-

" C'est de ma main qu'il prend et l'edcens et]x coupe:

" Et je veux pour signal que cette ménie main

" Lui donne au lieu d'eacénid'nnpoignajd duule aein.

" Ainsi d'un coup mortel la victime frappée

" Fera, voir si je suis du aouft du gnnd Pompée ;

" Fajtes voir ii}rès moi El vous vous souveneK

" Des illustres aieun de qui vou* iK» nés."

A peiue ai-je achevé que chacun rencnivetle,

Par un noble serment, le vœu d'être fldfele:

L'occasion leur plaît ; luais chacun veut pour soi

L'boDnenr du premier coup, que j'ai cboin pour moi.

La raisoD régie enfin l'aideui qui les empotte :

Maxime et la moitié s'assurent de la porte.

L'autre moitié me suit, et doit l'ei

ACTE I, SCENE IV

Et dans un tel dessein le manque de bonheur Met en péril ta vie,
et non pas ton honneur.

Regarde le malheur de Brute et de Cassie ; La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ? Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ? Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ? Leur mémoire dans Rome est encor précieuse, Autant que de César la vie est odieuse :

Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés, Et, par les vœux de tous, leurs pareils souhaités. Va mardier sur leurs pas où l'honneur te convie ; Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ; Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris, Qu'aussi bien que la gloire Emilie est ton prix, Que tu me dois ton cœur, que mes fiiveurs t'attendent. Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent . ' . • Mais, quelle occasion mène Évand्रे vers nous?

ÉVANDRE

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évand्रे ?

ÈVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre. Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,

16 CINNA

Si ma dextémé B*cût sa Pcb

Je voas en donne aris de pevr d'âne suprise:

n presse fort.

Mander les che£i de rentn^rise!

Tons deux ! en même temps ! to«s êtes déooweilB.

cimiA.

Errons mieux de grâce !

Ah! Cinnayjeteperdi!

Et les dieux, obstinés à noos donner im maltr^ Parmi tes Tiais amis «mt mâè qodqne traître.

Il n'en fiuit point douter, Auguste a tout appris. Quoi! tous deux ! et sitôt que le conseil est pris!

cnmA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'éctmne : Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne^ Maxime est comme moi de ses plus confidents; Et nous nous alarmons peut-être en imprud^tits.

EMILIE

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même, Cinna ; ne porte point mes maux jusqu'à Pextrême; Et, puisque désormais tu ne peux me venger, Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger; Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère :

Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père; N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment; Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique,

ACTE I, SCENE IV

Trahir vos intérêts et la cause publique !

Par cette lâcheté moi-même m'accuser, Et tout abandonner quand il faut tout oser !

Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÊMIUE.

Mais que deviendras-tu si Pentreprise est sue ?

CINNA

S'il est pour me trahir des esprits assez bas. Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ?

Vous la verrez, brillante au bord des précipices, Se couronner de gloire en bravant les supplices, Rendre Auguste jaloux du sang

qu'il répandra, Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je ^deviendrais suspect à tarder davantage ; Adieu : raffermissez ce généreux courage.

S'il faut sulnr le coup d'un destin rigoureux, Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux: Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie ; Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ilfllIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ; Mon trouble se dissipe, et ma raison revient : Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse. Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse ; Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.

Porte, porte chez lui cette mâle assurance.

Digne de notre amour, digne de ta naissance; Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain, Et par un beau trépas couronne un beau dessein.

Ne cnioa pu qn après toi ncn ici me niienim Ta mort emporten mon Ime Tcn la tienne j Et mon ccmr, aiusitdt percé da rofana coupa

Ah! souKvEqne tont inortjeiiTecoeoreaii Et do moins en moarant penaeUel que j'epi Que Tons saurez Ten^ |>aman(arec le père^ Elienn'est pour TOUS à craindre; ancnn de na Ne sait ni tos dessdiu, ni ce qui m'est pnmis Et, leur parlant tantôt dea mières romaines. Je leur ai taia mort qui bit naJtre nos haines, De peur qoe mon ardeur touchant ma intÈrtb D'un â par^t amour ne trahit les secrets.

11 n'est su que d'Émwdre et de votre Pulrîe.

Arec moins de trayeorje vais donc chez Ijrîe Puisque dans ton péril il me reste un moyen De faire apr ponr toi son crédit et le mien. - Mais » moD amitié par là ne te délivre.

N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre. Je raJB de ton destin des régies à mon tort, Et j'obtiendnû ta vie, ou je suivra ta mort

Soyez en ma feveur moins cruelle à rous-mf n

Va^t'en, et souviens- toi seulement que jet'aïli

COURTISANS

!.. AUGUSTE

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici. Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

(Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime,) Cet empire absolu sur la terre et sur Ponde, Ce pouToir souverain que j'ai sur tout le monde. Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang. Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune D'un courtisan flatteur la présence importune. N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit, Et qu'on ce«se d'aimer sitôt qu'on en jouit.

L'ambition déplaît quand elle est assouvie; D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ; Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir Toujours vers quelque objet pousse quelque désir. Il

se ramène «n soi n'ayant plus où se prendre. Et, monté sur le Éfiite, il aspire à descendre. J'ai souhaité l'empirer, et j'y suis parvenu ;

90 CINNA

Mais CD le souhaitant je ne Tai pas connu :

Dans sa possession j'ai trouvé pour tous channes D'effiroyables aoucis, d'étemelles alarmes, Mille ennemis secrets, la mort à tous propos. Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos. Sylla m'a précédé dans ce pouvtûr suprême; Le grand César mon père en a joui de même :

D*un oral si différent tous deux l'ont regardé Que l'un s*en est démis, et Tautre l'a gardé : Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille, Connie un bon citoyen dans le sein da ja ville ; L'autre tout débonnaire, au milieu du sénat, A vu trancher ses jours par un assassinat.

Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire, Si par l'exemple seul on se devoit conduire ; L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fiiit peur: Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur; Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées N'est pas toujours écrit dans les choses passées; Quelquefois l'un se brise où Tautre s'est sauvé, Et par où l'un périt un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en p^e.

Vous qui me tenez lieu d'Agrippé et de Mécène, Pour résoudre ce point avec eux débattu, Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu. Ne considérez point cette grandeur suprême, Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même; Traitez-moi comme ami, non

connie souverain ; Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main :
Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,

ACTE II, SCÈNE I

Sous les lois d'un monarque ou d'une république ; Votre avis est
ma règle ; et, par ce seul moyen. Je veux être empereur, ou
simple citoyen.

CINNA

Malgré notre surprise et mon insuffisance, Je vous ol>éirai,
seigneur, sans complaisance. Et mets bas le respect qui pourroit
m'empêcher De combattre un avis où vous semblez penicher.
Souffirez-le d'un esprit jaloux de votre gloire Que vous allez so-
tiiller d'une tache trop noire. Si vous ouvrm'votre âme à ces im-
pressions, Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ; On garde sans
remords ce qu'on acquiert sans crimes ; Et plus le bien qu'on
quitte est noble, grand, exquis, Plus qui l'ose quitter le juge mal
acquis.

N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse'marque A ces rares
vertus qui vous ont fait monarque : Vous l'êtes justement, et c'est
sans attentat Que vous avez changé la forme de l'état Rome est
dessous vos lois par le droit de la guerre Qui sous les lois de
Rome a mis toute la terre : Vos armes l'ont ccmquise ; et tous les
conquérants. Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces, Gouvernant
justement ils s'en font justes princes. C'est ce que fit César: il

w>us fout aujourd'hui Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.

Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste, César fut un tyran, et son trépas fut juste ;

22 CINNA

Et vous devez aux dieux compte de tout le sang Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang. N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées ; Un plus puissant démon veille sur vos années : On a dix fois sur vous attenté sans effet :

Et qui Ta voulu perdre, au même instant Pa fiât Ob entreprendre assez, mais aucun n'exécute ; Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute : Enfin, s'il faut attendre un semblable revers, Il est beau de mourir maître de l'univers.

C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; «kTaBtime Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui ; j'accorde qu'Auguste a droit de conserver l'empire où sa vertu Ta fiût seule arriver, Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête. Il a fait de l'état une juste conquête :

Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter Le fardeau que sa main est lassé de porter ;

Qu'il accuse par là César de tyrannie.

Qu'il approuve sa mort; c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, seigneur ; l'empire est votre bien ; Chacun en liberté peut disposer du sien ; Il le peut, à son choix, garder ou s'en défaire : Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire ! Et seriez devenu, pour avoir tout domté.

Esclave ^es grandeurs où vous êtes monté ! Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent ; Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ; Et faites hautement connoître enfin à tous

ACTE II, SCENE I. 2S

Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.

Votre Rome autrefois tous donna la naissance ;

Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;

Et Cinna vous impute à crime capital

La libéralité vers le pays natal !

11 appelle remords Pamour de la patrie !

Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,

Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,

Si de ses pleins e£fets TinÊunie est le prix.

Je veux bien avouer qu'une action si belle

Donne à RooÉtlâen {dus que vous ne tenez d'elle :

Mais conmi^t-im un crime indigne de pardon.
Quand la reconnoissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire ;
Votre gloire redouble à mépriser Tempire ;
Et vous serez fiuneux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour Pavoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
Mais pour j renoncer, il &ut la vertu même;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner, .
Après un sc[^]tre acquis, la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,
Où, de quelque &çon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur:
Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître.
Qui le sert, pour esclave, et qui Paime, pour traître ; .
Qui le souffire a le cœur lâche, mol, abattu.
Et pour s'en affiunchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :

On a fait contre voas dix enterprises vaines, Peut-être que Ponzième est prête d'édater.

Et que ce mouvement qui tous Tient d'agiter N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie, Qui, pour vous conserver, n'a plus que cette voie^ Ne vous exposez plus à ces &meux reven :

Il est beau de mourir maître de l'univers ; Mais la plus belle mort souille notre mémoire Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CIMNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir, fê^ C'est son bien seulement que vous devez vouloir; Et cette liberté, qui lui semble si chère.

N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire, Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas De celui qu'un bon prince apporte à ses états. Avec ordre et raison les honneurs il dispense, Avec discernement punit et récompense, Et dispose de tout en juste possesseur, Sans rien précipiter de peur d'un successeur. Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ; La voix de la raison jamais ne se consulte ; Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ; L'autorité livrée aux plus séditeux :

Ces petits souverains qu'il fait pour une année, Voyant d'un temps si court leur puissance bornée, Des plus heureux desseins font avorter le fruit. De peur de le laisser à celui qui les suit ; Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent, Dans le champ du public largement ils moissonnent,

ACTE II, SCENE I

Assurés que chacun leur pardonne aisément, Espérant à son tour
un pareil traitement, Le pire des états c'est l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire. Cette haine des
rois, que depuis cinq cents ans Avec le premier lait sucent tous
ses enfants. Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME

Oui seigneur^ dans son mal Rome est trop obstinée :

Son peuple, ^jtt^n^ plaît, en fuit la guérison ;

Sa coutume Pemporte, et non pas la raison ;

Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre

Est une heureuse erreur dont il est idolâtre.

Par qui le monde entier, asservie sous ses lois.

L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois.

Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces :

Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes ?

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats Ne sont pas bien
reçus toutes sortes d'états ; Chaque peuple a le sien conforme à
sa nature. Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure :
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité Sème dans l'univers
cette diversité.

Les Macédoniens aiment le -monarchique, Et le reste des Grecs la liberté publique ; Les Parthes, les Persans, veulent des souverains ; Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA

Il est vrai que du ciel la prudence infinie

TOM. II

26 CINNA

Départ à chaque peuple un différent génie;

Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cicux

Change selon les temps, comme selon les lieux.

Rouio a reçu des rois ses murs et sa naissance;

Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance ;

Et reçoit maintenant de vos rares bontés

Le comble souverain de ses prospérités.

Sous vous, rétat n'est plus en pillage aux armées ;

Les portes de Janus par vos mains sont fermées,

Ce que, sous ses consuls, on n'a vu qu'une fois,

Et qu'a fait voir comme eux le secoii4||l|| ses rois.

MAXIME

J<es changements d'état que fait Tordre céleste

Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA

C'est un ordre des dieux, qui jamais ne se rompt, De vous
vendre bien cher les grands biens qu'ils nou

font L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres, £t nos
premiers consuls nous ont coûté des guerres

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté.

Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA

Si ce ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue. Par les mains de
Pompée il l'auroit défendue. Il a choisi sa mort pour servir digne-
ment D'une marque éternelle à ce grand changement £t devoit
cette gloire aux mânes d'un tel homn D'emporter avec eux la li-
berté de Rome.

ACTE II, SCENE I

Ce nom, depuis long-temps, ne sert qu'à Féblouir, Et sa propre
grandeur l'empêche d'en jouir.

Dq>ui8 qu'elle se voit la maîtresse du monde, Depuis que la
richesse entre ses murs abonde, Bt que son sein, fécond en glo-

rieux exploits, Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages, Tiennent
pompeusement leurs maîtres à leurs gages. Qui, par des fers dorés
se laissant enchaîner. Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent
leur donner. Envieux l'un l'autre ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues. Ainsi de Marins
Sylla devint jaloux, César de mon aïeul, Marc- Antoine de vous ;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile Qu'à former les fureurs
d'une guerre civile, Lorsque, par un désordre à l'univers fatal.

L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse En la main
d'un bon chef à qui tout obéisse.

Si vous aimez encore à la favoriser, Otez-lui les moyens de se
plus diviser.

Sylla, quittant la place enfin bien usurpée, N'a fait qu'ouvrir le
champ à César et Pompée, Que le malheur des temps ne nous eût
pas à voir, S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.

Qu'a fait du grand César le cruel parricide, Qu'élever contre
vous Antoine avec Lépide, Qui n'eussent pas détruit Rome par les
Romains, Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?

Toas l'effort même et avec cet des choses ■■■z d'ont à
l'opinion eacoe cfl» icspâe; Et de ce fcsy sagnenr, <I«i hn reste ée
mi|^ Une g«ecR aocfcile éyLma soa Ahm.

Qw rkaMD- éa fCfs» ^«e la pitié iPBus UMKbe j Totre SoaK à
gcMm Toas parie par na boadie.

riimiii'n ■ h pfii %m mai m ■ ni4l(Nos pas i|a*dfe veas croie
avoir trop aekelé;

^cDe a jwmftiiah elle est trop hken payée, juste pear tient so.
tee <4fa^ Si, jaloaz de soa kear et las de comamImBr, Tous hn
roidez an faicB <|a'dle ae peàt garder, S^il hii fiuEt à ce prix en
adieter an autre. Si Toos ne préfèr c » son intérêt an vôtre.

Si ce funeste don la met au désespoir.

Je n'ose dire ici ce que j'ose prévmr.

Conservez-TDUS, seigneur, en lui laissant un maître Sous qui
s<Mi Trai b<Milieur commence de renaître ; Et, pour mieux as-
surer le bien commun de tous, Donnez un successeur qui soit
digne de tous.

AVGVSTB.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte :

Mon repos m'est Inen cber, mais Rome est la plus forte,

Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver.

Je consens à me perdre afin de la sauver.

Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire.

Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;

Mais je le retiendrai pour vous en feûre part.

Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fiird,

Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne.

ACTE II, SCÈNE II. 2t

Regarde seulement l'état et ma personne.

Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,

Et vous ailes tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fiûs gouverneur de Sicile :

Allez donner mes lois à ce terroir fertile ; Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez, Et que je répondrai de ce que vous ferez.

Pour épouse, Cinna, je vous donne Emilie ; Vous savez qu'elle tient la place de Julie, Et que, si nos malheurs et la nécessité M'ont fidt tMJIlpr son père avec sévérité.

Mon épargne depuis en sa faveur ouverte Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.

Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :

Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner; De l'offirc de vos vœux elle sera ravie.

Adieu ; j'en veux porter la nouvelle à Livie.

CINNA, MAXIME

MAXIME

Quel est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA

Le même que j'avois, et que j'aunû toujours.

MAXIME

Un chef de conjurés flatte la tyrannie ?

CINNA

Un chef de coijjurés la veut voir impunie !

30 CINNA

Je veux voir Rome libre.

CINNA

Et vous pouvez juger Que je veux Paffituicliir ensemble et la venger.

Octave aura donc vu ses iureurs assonviesy Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies, ■ Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts. Et sera quitte après pour l'efièt d'un remords! Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête, Un lâche repentir garantira sa tête ! i.^ ^ . C'est trop semer d'appas, et c'est trop inviter, Par son impunité, quelque autre à l'imiter.

Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne Quiconque après sa mort aspire à la couronne ; Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé : S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste, A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste :

Voulant nous affiunchir. Brute s'est abusé ; S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques. Ont fait rentrer l'état sous des lois ^ranniques ; Mais nous ne verrons point de pareils accidents Lorsque Rome suivra des chefs, moins imprudents.

MAXIME

Nous sommes encor loin de mettre en évidence Si noas nous conduirons avec plus de prudence :

ACTE II, SCENE II

Cependant c'en est peu que de n'accepter pas Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA

C'en est encor bien moins alors qu'on s' imagine Guérir un mal à grand sans couper la racine. Employer la douceur à cette guérison, C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME

Vous la voulez sanglante et la rendez douteuse. ,

CINNA

Vous la vouleswms peine, et la rendez honteuse.

MAXIME

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit

CINNA

On en sort lâchement si la vertu n'agit.

MAXIME

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable :

Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer, Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer. Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie Le rebut du tyran dont elle fut la proie ; Et tout ce que la gloire a de vrais partisans Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME

Donc pour vous Emilie est un objet de haine ?

CINNA

La recevoir de lui me seroit une gêne.

Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts

CINNA

Je saurai le braver jusque dans les enfers ; Oui, quand par son trépan je l'aurai méritée^ Je veux joindre à sa main ma main en-

sanglantée, L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre «ff>rt Les présents du tyran soient le prix de sa mort

MAXIME

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père? Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA

Ami, dans ce palais on peut nous écoÉtei ; Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence Dans un lieu si mal propre à notre confidence. Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

FIN DU SECOND ACTE

MAXIME, EUPHORBE

MAXIME

Lui-MÊME il m'a tout dit : leur flamme est mutuelle : Il adore Emilie, il est adoré d'elle ; Mais sans venger son père il n*y peut aspirer; Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE

Je ne m'étonne plus de cette violence Dont il contraint Auguste à garder sa puissance : La ligue se romproit s'il s'en étoit démis, Et tous vos conjurés deviendroient ses amis.

MAXIME

Ils servent à Penvi la passion d'un homme Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome ; Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal. Je pense servir Rome, et je sers mon rival.

EUPHORBE

Vous êtes son rival ?

MAXIME

Oui; j'aime sa maîtresse, Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.

34 CINNA

Mon ardeur inconnue, avant que d*éclater, Par quelque grand exploit la vouloit mériter. Cependant par mes mains je vois qu'il me Penlève; Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève : J'avance des succès dont j'attends le trépas, Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.

Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE

L'issue en est aisée : agissez pour votis-même ; D'un dessein qui vous perd rompez le coup fiaital ; Gagnez une maîtresse, accusant un rrvaL Auguste, à qui par là vous sauverez la vie.

Ne vous pourra jamais refuser Emilie.

MAXIME

Quoi ! trahir mon ami !

EUPHORBE

L'amour rend tout permis :

Un véritable amant ne connoît point d'amis ; Et même avec justice on peut trahir un traître Qui pour une maîtresse ose trahir son maître. Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE

Contre un si noir dessein tout devient légitime. On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté :

ACTE III, SCENE I. 3^o

L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ; Le sien, et non la gloire, anime son courage ; Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux, Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux. Pensez- vous avoir lu jusqu'au fond de son âme ? Sous la cause publique il vous cache sa flamme, Et peut cacher encor sous cette passion Les détestables feux de son ambition. Peut-être qu'il prétend, après la

mort d'Octave, Au lieu d'afflunchir Rome, en faire son esclave ;
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets, Ou que sur votre
perte il fonde ses projets.

MAXIME

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ? A tous
ne» conjurés l'avis seroit funeste ; Et par là nous verrions indi-
gnement trahis Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable ; Il perd trop d'innocents
pour punir un coupable : J'ose tout contre lui, mais je
crains tout pour eux.

EUPHORBE

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux.

En ces occasions, ennuyé de supplices.

Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices. Si toutefois
pour eux vous craignez son courroux. Quand vous lui parlerez,
parlez au nom de tous.

MAXIME

Nous disputons en vain ; et ce n'est que folie

De vouloir par sa perte acquérir Emilie :

Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux.

36 CINNA

Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux. Pour moi, j'estime
peu qu'Auguste me la donne ; Je veux gagner son cœur plu-

tôt que sa personne, Et ne fiûs point d'état de sa possession.

Si je n'ai point de part à son affection.

Puis-je la mériter par une triple offense ?

Je trahis son amant, je dètmis sa vengeance.

Je conserve le sang qu'elle veut voir périr; Et j'aurais
quelque espoir qu'elle me pût chérir!

BUPHQ&BB.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile : L'artifice pourtant
vous y peut être utile ; il en faut trouver un qui la puisse abuser ;
Et du reste, le temps en pourra disposer.

MAXIME

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice, S'il arrive qu'Auguste
avec lui la punisse, Puis-je lui demander, pour prix de mon
rapport, Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHOKBB.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles, Que pour
les surmonter il faudrait des miracles. J'espère toutefois qu'à
force d'y rêver . . .

MAXIME

Eloigne- toi ; dans peu j'irai te retrouver:

Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose, Pour mieux ré-
soudre après ce que je me propose.

CINNA, MAXIME

MAXIME

Vous ne semblez pennfl

CINNA

Ce n'est pas sans sujet

MAXIME

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est Tobjet ?

CINNA

jkulie et César. L'un et l'autre me gêne ; L'un me semble trop bon,- l'autre trop inhumaine. Plût aux dieux que César employât mieux ses soins, Et s'en fit plus aimer, ou m'aim&t un peu moins ! Que sa bonté touchât la beauté qui me charme. Et la pût adoucir comme elle me désarme ! ^

Je sens au fond du cœur mille remords cuisants. Qui Qsndàit à mes yeux tous ses bienfaits présents. Cette Êiveur si pleine, et si mal reconnue.

Par un mcutel reproche à tous moments me tue : Il me semble sur-tout incessamment le voir Déposer en nos mains son absolu pouvoir.

Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire :

*' Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire; " Mais je le retiendrai pour vous en faire part." Et je puis dans son sein enfoncer un poignard î Ah! plutôt. . . . Mais, hélas! jMdolâtre Emilie;

Un serment exécrable à sa haine me lie ; L'horreur qu'elle, a de lui me le rend odieux ;

TOM. II. E

36 CINNA.

Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux;

Je deviens sacrilège, ou je suis parricide;

Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ; Vous paroissiez plus ferme en rocher ; Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi quand le coup approche; Et Ton ne reconnoit de sembler à l'Être»

Que quand la main s'apprête à venir aux effets. L'âme, de son dessein jusque-là possédée, S'attache aveuglément à sa première idée :

Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ? Ou plutôt quel esprit n'en est-il accablé ? Je crois que Brutus même, à tel point qu'on le prit pour plus d'une fois rompre son entreprise ; Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un reproche.

MAXIMS.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude : Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude ; Et fut contre un tyran d'autant plus animé, Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé. Comme vous T imitez, &ites la même chose ; Et formez vos remords d'une plus juste cause. De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté Le bonheur renaissant de notre liberté ; C'est vous seul aujourd'hui qui vous l'avez ôtée: De la maiu de Césai' Brute l'eût acceptée,

ACTE m, SCENE II. d

Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger

De vengeance ou d'amour Teût remise en danger.

N'écoutez plus la voix 'd'un tyran qui vous aime,

Et vous veut Étire part de son pouvoir suprême;

Biais entendez crier Rome à votre côté:

** Rends-moi, rend^ moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;

" Et si tu m'as tantôt préféré ta maltresse,

*' Ne me préfère pas le tyran qui m'<^pre8se."

CINNA

Ami, n'accable plus un esprit malheureux Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux. Envers nos citoyens je sais quelle est ma &ute. Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte : Biais

pardonne aux abois d'une vieille amitié Qui ne peut expirer sans
me faire pitié ; Et laisse-moi, de grâce, attendant Emilie, Donner
un libre cours à ma mélancolie.

Blon chagrin tHmportune, et le trouble oh je suis Vent de la
solitude à cahner tant d'ennuis.

MAXIME

Vous voulez rendre compte à Fobjet qui vous blesse De la bon-
té d'Octave et de votre foiblesse:

L'entretien des amants veut un entier secret ; Adieu : je me re-
tire en confident discret

40 CINNA

SCENE III

CINNA

Donne nn4)lu8 digne nom au glorieux en^pire Du noble sen-
timent que la vertu m'inqùrCy £t que Phonneur oppose au coup
prédpitè De mon ingratitude et de ma lâcheté : ■ Mais plutôt
continue à le nommer foiUene»

Puisqu'il deyient si foible auprès d'une maîtresse ; Qu'il res-
pecte un amour qu'il derroit étouffsr,- Ou que, s*il le combat, il
n'ose en triompher. £n ces esctrémités quel conseil dois-je
prendre? De quel côté pencher? à quel parti me rendre?

Qu'une âme généreuse a de peine à fidllir?

Quelque fruit que par là j'espère de cueillir, Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance, La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance. N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison, S'il les faut acquérir par une trahison ; S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime Qui du peu que je suis faisait une telle estime. Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens, Qui ne prend pour régner de conseils que les miens. O coup, ô trahison trop indigne d'un homme !

Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome !

Périssent mon amour, périssent mon espoir, Plutôt que de ma main parte un crime si noir ! Quoi ! ne m'offense-t-il pas tout ce que je souhaite, Et qu'au prix de son sang ma passion achète ?

ACTE m, SCENE IV

Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ? Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?

Mais je dépends de vous, d'un serment téméraire ! O haine d'Emilie ! ô souvenir d'un père !

Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé, Et je ne puis plus rien que par votre congé : C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ; C'est à vous, Emilie, à lui donner sa grâce :

Vos seules volontés président à son sort.

Et tiennent en mes mains sa vie et sa mort O dieux, qui ne pouvez la rendre adorable, Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable :

Et puisque de ses lois je ne puis m'affranchir, Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir ! Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV

ÉMIUE, CINNA, FULVIE.

EMILIE

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine ; Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi.

Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi. Octave, en ma présence, a tout dit à Livie, Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA

Le désavouerez-vous ? et du don qu'il m'eût Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

42 CINNA

EMILIE

L'effet est en ta main.

CINNA

Mais plutôt en la vôtre.

EMIUB.

Je suis toujours moi-même, et mon coBor n'est point

autre:

Me donner à Cinna, c'est ne lui diumer rien ; C'est seulement lui fiûre un présoit de son bien.

CINNA

Vous pouvez toutefois O ciel! Posè-je dire i

EMILIE

Que puis-je ? et que crains-tu ?

CINNA

Je tremble, je soupire»

Et vois que, si nos cœurs avoient mêmes déàrs, Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs ; Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire : Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

EMILIE

C'est trop me gêner ; parle.

CINNA

Il faut vous obéir:

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr. Je vous aime, Emilie ; et le ciel me foudroie Si cette passion ne fait toute ma joie, Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme;

ACTE m, SCENE IV

En me Teo^BSit heureux vous me rendez infâme : Cette bonté d'Auguste

EMILIE

Il suffit je t'entends ; Je vois ton repentir et tes vœux inconstants. Les faveurs du t3rran emportent tes propiesses ; Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses \$ Et ton. esprit crédule ose s'imaginer Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner ; Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne : •Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne. 11 peut faire trembler la terre sous ses pas, Mettre un roi hors du trône et donner ses états, De ses proscriptions rougir la terre et l'onde, Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ; Mais le cœur d'&nilie est hors de son pouvoir.

CINNA

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.

Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure :

La pitié que' je sens ne me rend point paijure ;

J*obéis sans réserve à tous vos sentiments,

Et prends vos intérêts par-delà mes serments.

J'ai pu, vous le savez, sans paijure et sans erime^

Vous laisser échapper cette illustre victime :

César, se dépouillant du pouvoir souverain,

Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein ;

La conjuration s'en alloit dissipée.

Vos desseins avortés, votre haine trompée :

Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné ^

Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

44 CINNA

BMILIB.

Four me l'immoler, traître! Et ta veux que moi-même Je retienne ta main, qu'il vive, et que je Taime, Que je sois le butin de qui l'ose épargner, Et le prix du conseil qui le force à régner!

CnfHA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie t Sans moi vous n*auriez plus de pouvoir sur sa vie; Et, malgré ses bienfuts, je rends tout à l'amour. Quand je veux qu'il périsse, ou vous doive le jour. Avec les premiers vœux de mon obéissancee.

Souffitez ce foible eflfort de ma reconnoissance; Que je tâche de vaincre un indigne courroux, Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous. Une âme généreuse, et que la vertu guide.

Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide; Elle en hait l'infamie attachée au bonheur.

Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

BMIUB.

Je fiûs gloire, pour moi, de cette ignominie :

La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

EMILIE

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA

Un cœur vraiment romain

ACTE III, SCENE IV. 46

EMILIE

Ose tout pour ravir Une odieuse vie à qui le fiût servir ; Il fuit
plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA

C'est l'être avec honneur, que de Tête d'Octave ;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Implorer la faveur d'esclaves tels que nous.
n abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes ;

Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;
n prend d'eux les txibuts dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affitmchit

EMILIE

L'indigne ambition que ton cœur se propose !

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose ! Aux deux
bouts de la terre en est-il un si vain Qu'il prétende égaler un ci-
toyen romain ?

Antoine sur sa tête attira notre haine En se déshonorant par
l'amour d'une reine :

Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi. Qui du peuple ro-
main se nommoit Paffiranchi, Quand de toute l'Asie il se iit vu
l'arbitre. Eût eneor moins prisé son trône que ce titre. Souviens-
toi de ton nom, soutiens sa dignité ; Et, prenant d'un Romain la
générosité.

Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait &it naître Pour com-
mander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA

Le ciel a trop fait voir, en de tels attentats
Qu'il hait les assassins, et punit les ingrats ;
Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute.

46 CINNA

Quand il élève un trône, il en venge la chute :

Il se met du parti de ceux qu'il fût régner ;

Le coup dont on les tue est long- temps à saiger ;

Et quand à les punir il a pu se résoudre»,

De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

EMILIS.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne t'en parle plus : va, sers la tyrannie ; Abandonne ton âme à son lâche génie ; Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant, Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend. Sans emprunter ta main pour servir ma colère. Je saurai bien venger mon pays et mon père.

J'aurois déjà l'honneur d'un si lâche trépas. Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras :

C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie. M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ; Seule contre un tyran, en le faisant périr.

Par les mains de sa garde il me folloit mourir, Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ; Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive. J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi. Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée, Et si d'un faux semblant mon esprit abusé A fait choix d'un esclave en son lieu supposé. Je

t'aime toutefois, que) que tu puisses être ; Et si, pour me gagner;
il faut trahir ton maître,

ACTE III, SCENE IV

Mille autres h l'^nvi lecevraient cette loi

S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.

Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne;

Vis pour ton cher tyran, tandis' que je meurs tienne :

Mes jours avec les siens se vont précipiter.

Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.

Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,

De ma seule vertu mourir accompagnée,

Et te dire en mourant d'un esprit satis&iit :

*^ N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait;

** Je descends dms la tombe, où tu m'as condamnée^

** Où la gloire me suit qui t'étoit destinée :

*' Je meurs en détruisant un pouv w absolu;

" Mais je vivrais à toi si tu l'avois vofulu."

CIMNA.

Hé bien! vous le voulez, il faut vous satisfaire, n faut affiunchir Rome, il faut venger un père. Il faut sur un tyran porter de justes coups : Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous ; S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes, U n'a p<ûnt jusqu'ici tyrannisé nos âmes ; Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés Force jusqu'aux esprits et jusqu -aux volontés. Vous me faites priser ce qui me déshonore ; Vous me faites haïr ce que mon âme adore ; Vous me faites répandre un sang pour qui je dois Exposer Umx le mien et mille et mffle fois; Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée : Mais ma main aussitôt, contre mon sein tournée, Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant, A mon crime forcé joindra mon châtiment ;

48 CINNA

Et, par cette action-dans l'autre confondue, Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.

Adieu.

SCENE V

EMILIE, FULVIE

FULTIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

EMILIE

QuMl cesse de m'aimer, et suive son devoir.

FULVIE

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.

Vous en pleurez 1

EMILIE

Hélas ! cours après lui, Fulvie ; Et si ton amitié daigne me secourir.

Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir.

Dis-lui

FtJLVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

EMILIE

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop ii^uste.

FULVIE

Et quoi donc ?

EMILIE

Qu'il achève, et dégage sa foi ; Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi.

GARDES

AUGUSTE

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

. euphorbe.

Seigneur, le récit même en paroît effroyable; On ne conçoit qu'à peine une telle fureur, Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi! Cinna! quoi! Maxime!

Les deux que j'honorois d'une si haute estime, A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avois fait choix Pour les plus importants et plus nobles emplois ! Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire. Pour m'arracherle jour Pun et l'autre conspire! Maxime a tu sa faute, il m'en fait avertir, Et montre un cœur touché d'un juste repentir: Mais Cinna !

EUPHORBE

Cinna seul dans sa rage s'obstine, Et contre vos bontés d'autant plus se mutine : Lui seul combat encor les vertueux efforts

TOM. II. F

Que sur les conjurés fait ce juste remords; Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées, Il tâche à raffirmer leurs âmes ébranlées.

▲ UOUSTS.

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit ! O le plus déloyal que la terre ait produit!

O trahison~conçue au sein d'une furie !

O trop sensible coup d'une main si chérie!

Cinna, tu me trahis!.... Polyclète, écoutez.

(Il hU parle à VoreiOe,)

POLYCLETE.

Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

A.UGUSTE.

Qu'Eraste en même temps aille dire à Maxime Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

AUGUSTE, EUPHORBE

EUPHORBE

Il Pa jugé trop grand pour ne pas s'en punir :

A peine du palais il a pu revenir.

Que, les yeux égarés, et le regard &rouch^

Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,

Il déteste sa vie, et ce complot maudit.

M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;

Et m'ayant commandé que je vous avertisse,

Il ajoute: " Dis-lui que je me £113 justice,

Que je n'ignore point ce que j'ai mérité."

ACTE IV, SCENE IIL

Pois «NidalB êaoB le Tibte il s'est précipité^ Dont l'eav grosse et n|»ide, et la o«it assez noïie.

M'ont dérobé la fia de sa tiagique kistoire.

AoausiB.

Sous ce presHwt reioir^ il a trop sneeombéy

Et s'est à mes bontés ioi-iiiéaie dérobé ;

U n'est crime en^en moi qfuHm repentir n'effiuse.

lins paisqfs'il a Toahi Raoncer à ma grâce.

Allez pourvwr ao lesls^ et fiûtes qfu'on ait soia

-De tenir en Uea sâr ce fidèle témoin.

SCENE m

AUGUSTE

Ciel ! à qm vonlez-Tons déstMrmais qae je Ile Les secrets de mon Ame et le soin de ma vie?' Reprenez le pouToir que vons m'avez commis, Si, donnant dessnjets, il ôCe les amis ; Si tel est le destin des grandeurs sonTcraines, Qnelenrs pins grands bien-

fiûts n'attirent que desbaines; Et si votie rigneur les condamne à
ebérir Ceux qae Tons animez à les fiûre périr.

Pour elles lieii n'est sûr ; qm pevt tout, doit tout craindre.

Rentre en toi-Biême, Octare, et oesse de te plaindre; Quoi ! ta
veux qu'on f épargne, et n'as rien épargné! Songe aux ieuves de
sang où ton bras s'est baigné. De combien ont rougi les champs
de Macédoine, Combien en a rersé la dé&ite d'Antoine,

Ô2 CINNA

Combien celle de Sexte ; et revois toat d'un temps

Pérouse au sien noyée, et tous ses habitpuits :

Remets dans ton e^rit, après tant de eamageS)

De tes proscriptions les sanglantes images,

Ob. toi-même, des tiens devenu le bourreau.

Au sein de ton tuteur enfonças le couteau:

Et puis ose accuser le destin d'injustice

Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton suppliée,

Et que, par ton exemple, à ta perte guidés.

Ils violent des droits que tu n*as pas gardés!

Leur trahison est juste, çt le ciel l'autorise:

Quitte ta dignité comme tu Pas acquise ;

Rends un sang infidèle à l'infidélité,

Et souffire des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin ip'abandonne ! Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne; Toi, dont la trahison me force à retenir Ce pouvoii' souverain dont tu me veux punir.

Me traite en criminel, et fait seule mon crime, Relève, pour l'abattre, un trône illégitime.

Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat, S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'état? Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre! Tu vivrois en repos après m'avoir fiût craindre \ Non, non ; je me trahis moi-même d'y penser : Qui pardonne aisément invite à l'offenser : Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices !

Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;

ACTE IV, SCENE III

Je veux me faire craipclre, et ne fais qu'irriter. Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile, Une tête coupée en &it renaître mille ; Et le saog répandu de mille conjurés Rend mes jours plus maudits et non plus assurés. Octave, n'attends plus le eoup d'un nouveau Brute, Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ; Meurs, tu fierois pour vivre un lâche et vain effort. Si tant de gens de coeur font des vœux pour ta mort, Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse Pour te faire périr tour-à-tour s^intéresse ? Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir; Meurs enfin, puisqu'il

iaut, ou tout perdre, ou mourir; La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste Ne vaut pas Tacheter par un prix si funeste : Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat, Eteins-^n le flambeau dans le sang de l'ingrat ; A toi-même, en mourant, immole ce perfide; Contentant ses désirs, punis son parricide ; Fais un tourment pour lui de ton propre trépas. En faisant qu'il le voie, et n'en jouisse pas. Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine ; Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine. O Romains! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !

O rigoureux combat d'un cœur irrésolu Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose! D'un prince malheureux ordonnez quelque- chose ! Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner? Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

LA CINNA. .

SCENE IV

AUGUSTE, UVIE.

▲ uersTE.

Madame, on me trahit, et la Biam qmi me tue Rend aaos mes déplaisirs ma constanee abattue. Cinna, Cinna le traître. ...

LITIE. •

Euphorbe m'a tout dit, Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.

Mais écouteriez-Tous les conseils d'une femme?

AUOCSTB.

Hélas! de quel conseil est capable mon âme?

LIVIS.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit.

Seigneur, jusqu'à présent a fiût beaucoup de bruit Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide: Salvidien à bas a soulevé, Lépide ; Murène a succédé, Cépion Ta suivi; Le jour à tous les deux dans les tourments ravi N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace, Dont Cinna maintenant ose prendre la place; Et, dans les plus bas rangs, les noms les plus abjects Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets. Après avoir en vain puni leur insolence, Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ; Faites son châtimen't de sa confusion; Cherchez le plus utile en cette occasion :

Sa peine peut aigrir une ville animée ; Son pardon peut servir à votre renommée ;

ACTE IV, SCENE IV. ôô

t ceux que vos rigueurs ne font qu'effiiroucher eut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE

agnons-les tout-à^fait en quittant cet empire ni nous rend odieux, contre qui Pon conspire. ai trop par vos avis consulté là-dessus ; e m'en parlez jamais^ je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise; je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise, t te rends ton état, après Pavoir

conquis, lus paisible et plus grand que je ne te Pai pris. tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre ; . tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre: e tout ce qu'eut Sylla, de puissance et d'honneur, sissé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIB.

usez et trop long-temps son exemple vous flatte ; [ais gardez que sur vous le contraire n'éclate. e bonheur sans pareil qui conserva ses jours é seroit pas bonheur, s'il arrivoit toiyours.

AUGUSTE

h bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre, abandonne mon sang à qui voudra Pépandre.

près un long orage il faut trouver un port ; t je n'en vois que deux, le repos, ou la mort

LIVIE

uoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE

uoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines ?

LIVIE

iiigneur, vous emporter à cette extrémité,

CIKNA.

C'est plutôt désespoir que générosité.

Régner et caresser une mftin à traîtresse.

Au lieu de sa vertu c'est montrer sa finblesK.

LITIB.

C'est régner sur vous-ménie» et, par un noble t^ Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AVGVSTB.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une fenu Vous me tenez parole, et c'en sont là, madame.

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus.

Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus; Je sais leur divers ordre, et de quelle nature Sont les devoirs d'un prince en cette coiyoncture. Tout son peuple est blessé par un tel attentat, Et la seule pensée est un crime d'état, Une offense qu'on fait à toute sa province, Dont il &,ut qu'il la venge ou cesse d'être prince.

UVIB.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AIFGUSTE.

Ayez moins de foiblesse, ou moins d'ambition.

LITIE.

Ne traitez pas si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire :

ACTE IV, SCENE V

AUOUSTB.

C'est Tamour des grandenn qui vous rend importune.

UTIK.

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(seule,) Il m'éc4ppe : suivons ; et forçons le de voir Qu'il peut, en fiûsant grâce, afirmer son pouvoir; Et qu'enfin la clé-mence est la plus belle marque Qui Eusse à Punivers connoitre un vrai monarque.

SCENE V

EMILIE, FULVIE

EMIUB.

D'où me vient cette joie? et que mal-à-propos Mon esprit malgré moi goûte un entier repos!

César mande Cinna, sans me donner d'alarmes ! Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de

larmes.

Comme si j'apprenois d'un secret mouvement Que tout doit succéder à mon contentement!

Ai-je bien entendu ? me l'as tu dit, Fulvie ?

FULVIE

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie,

Et je vous l'amenois, plus tendre et plus doux,

Faire un second effort contre votre courroux ;

Je m'en applaudissois, quand soudain Polyclète, Des volontés
d'Auguste ordinaire interprète.

Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,

6S CTNNA.

Et de sa part sur Theure au palais Ta conduit. Auguste est fort
troublé, l'on ignore la cause ; Chacun diversement soupçonne
quelque chose; Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui. Mais ce qui
m'embarrasse, et que je tiens d'apprendre. C'est que deux incon-
nus se sont saisis d'Évandre, Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on
sache pourquoi. Que même de son maître on dit je ne sais quoi ;
On lui veut imputer un désespoir funeste ; On parle d'eaux, de
Tibre, et l'on se tait du reste.

EMILIE

Que de sujets de craindre et de désespérer, Sans que mon
triste cœur en daigne murmurer ! A chaque occasion le ciel y fait
descendre Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre. Une
vaine frayeur tantôt m'a pu troubler; Et je suis insensible alors
qu'il faut trembler.

Je vous entends, grands dieux ; vos bontés que j'adore Ne
peuvent consentir que je me déshonore ; Et ne me permettant

soupirs, sanglots, ni pleurs, Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs : Vous voulez que je meure avec ce grand courage Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage; Et je veux bien périr comme vous rmdonnez.

Et dans la même assiette où vous me retenez.

O liberté de Rome! ô mânes de mon père !

J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu fîdve; Contre votre tyran j'ai ligué ses amis.

Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.

MAXIME, EMILIE, FULVIE

BMILfB.

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous fîdsoit mort !

MAXIME

Euphorbe trompe Auguste avec ce ùsax rapport : Se voyant arrête, la tnune découverte, .

Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

BMIUB.

Quedit4mde€kBa?

Que son pins grand regret.

C'est de voir que César sait tout votre secret En vain il le dé-
nie et le veut méconnoître, Evandre>a tout conté pour excuser
son maître: Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

EMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exciter ;

Je suis prête à le suivre, et lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il TOUS attend chez soi.

Prenons notre avantage avant qu'on nous pour Nous avons
pour partir un vaisseau sur la rive.

EMILIE.

Me connois-tu Maxime ? et es-tu qui je sois ?

MAXIME

En faveur de Cinna je fais ce que je puis.

Et tâche à garantir de ce malheur extrême La plus belle moitié
qui reste de lui-même.

Sauvons-nous, Emilie ; et conservons le jour, Afin de le venger
par un heureux retour.

EMILIE

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut Qu'il ne faut pas
venger de peur de leur sarrin] Quiconque après sa perte aspire à
se sauver.

Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte O dieux ! que de foiblesse en un âme si f<Hrte! Ce cœur si généreux rend si peu de combat! .

Et du premier revers la fortune Pabat J Rappelez, rappelez cette vertu sublime ; Ouvrez enfin les yeux, et connoissez Maxime ; C^est un autre Cinna qu*en lui vous regardez ; Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perd

ACTE IV, SCENE VI

Et puisque Pamitié n'en fûsoit plus qu'une âme, Aimez en cet ami l'olviet de votre flamme :

Avec la même ardeur il saura vous chérir, Que...

EMILIE

Tu m'oses aimw, et tu n'oses mourir !

Tu prétends un peu trop : mais, quoique tu prétendes, Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ; Cesse de fair en lâche un glorieux trépas.

Ou de m'offiir un ctur que tu fids voir si bas; Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ; Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ; Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur, Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

Quoi! si ton amitié pour Cinna s'intéresse.

Crois- tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ? Apprends, apprends de moi quel en est le devoir ; Et donne m'en' Pex^nple, ou viens le recevoir.

MAXIME.-

Votre juste douleur est trop impétueuse.

EMILIE

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.

Tu me parles déjà d'un bienheureux retour.

Et dans tes déplaisirs tu conçois de Tamour !

MAXIME

Cet amour en naissant est toutefois extrême.

C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'*aime.

Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé. . .

EMILIE

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.

TOM. II. G

«2 CINNA

Ma perte n'a surprise, et ne m'a point troublée ; Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée :

Ma vertu tout entière agit sans inépuisable ; Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

EMILIE.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die. L'ordre de notre fuite est trop bien concerté, Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :

Les dieux seroient pour nous prodiges en miracles S'ils en avoient sans toi levé tous les obstacles. Fuis sans moi : tes amours sont ici superflus.

MAXIME

Ah ! vous m'en dites trop.

EMILIE

J'en présume encore plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures, Mais n'espère non plus m'éblouir de paillardies.

Si c'est te faire tort que de m'en défier, Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME

Vivez, belle Emilie, et souffrez qu'un esclave. . . .

EMILIE

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.

Allons, Fulvie, allons.

SCENE VIL

MAXIME

Désespéré, confus, Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime ? et quel est le supplice Que ta vertu pré-
piure à ton vain artifice?

Aucune illusion ne te doit plus flatter ; Emilie en mourant va
tout faire éclater.

Sur un même échafaud la perte de sa vie Étalera sa gloire et
ton ignominie, Et sa mort va laisser à la postérité L'infâme souve-
nir de ta déloyauté.

Un même jour t'a vu, par une fausse adresse, Trahir ton sou-
verain, ton ami, ta maîtresse, Sans que de tant de droits en im-
jour violés, Sans que de deux amants au tyran immolés, il te
reste aucun fruit que la honte et la rage Qu'un remords inutile al-
lume en ton courage.

Euphorbe, c'est l'effet de tes tâches conseils! Mais que peut-on
attendre enfin de tes pareils ? Jamais un affranchi n'est qu'un es-
clave infâme ; Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme ;

La tienne, encor servile, avec la liberté, N'a pu prendre un rayon de générosité.

Tu m'as fait relever une injuste puissance ; Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance : Mon cœur te résistoit, et tu l'as combattu

64 CINN^

Jusqu'à ce que ta fourbe ait II m'en coûte U vie, il m'en coûte la s^eûe; Et j'ai toot mérité pour t'a^oir voahi eroire. Mau les dieux permettrait à mes raKatÔKi De te sacrifier aux jeux des deux amants; Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime Mon sang leur servira d'assez pue Tîctime, Si dans le tien mon bras justement irrité Peut laver le forfiit de t*avoir éeoatè.

AUGUSTE, CINNA

AUGUSTE

ids un siège, Cinna, prends ; et, sur toute chose, :rve exax:tement la loi que je t'impose :

e, sans me troubler, Toreille à mes discours ; icun mot, d'aucun cri, n*en interromps le cours ^ 18 ta langue captive ; et si ce grand silence n émotion fait quelque violence, leurras me répondre, après, tout à loisir, ce point seulement contente mon désir.

CINNA

ous obéirai, seigneur.

AUGUSTE

du'il te souvienn^e ^der ta parole ; et je tiendrai la mienne, u vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens gnt les ennemis de mon père et les miens :

milieu de leur camp tu reçus la naissance ; orsqu'après leur mort tu vins en ma puissance^ r haine, enracinée au milieu de ton sein, ^oit mis contre moi les armes à la main.

66 CINNA

Tu fus mon ennemi même avant que de naître»

Et tu le fus encor quand tu me pus connoître; Et l'inclination jamais n'a démenti Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti; Autant que tu Pas pu les effets l'ont suivie. Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie : Je te fis prisonnier pour te combler de biens: Bla cour fut ta prison, ma faveur tes liens.

Je te restituai d'abord ton patrimoine; Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine; Et tu sais que depuis, à chaque occasion, Je suis tombé pour toi dans la profusion.

Toutes les dignités que tu m*as demandées, Je te les ai sur Pheure et sans peine accordées ; Je t'ai préféré même à ceux dont les parents Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs, A ceux qui de leur sang m'ont acheté Pempire, Et qui m'ont conservé le jour que je respire ; De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu, Des vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu. Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène, Après tant de faveurs montrer un peu de haine, Je te donnai sa place en ce triste accident, Et te fis après lui mon plus cher confident Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue Me pressant de quitter ma puissance absolue,

De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis; Et ce sont malgré lui
les tiens que j'ai suivis. Bien plus, ce même jour, je te donne Emi-
lie, Le digne objet des vœux de toute l'Italie,

ACTE V, SCENE I

y,t qu'ont mise si haut mon amour et mes soins, Qu'en te couron-
nant roi je t'aurois donné moins.- Tu t'en souviens, Cinna ; tant
d'heur et tant de gloire Ne peuvent {MM sitôt sortir de ùt mé-
moire ; Biais, ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer, Cinna, tu
t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA

Moi, seigneur! moi, que j'eusse une âme si traîtresse! Qu'un si
lâche dessein. . 1 .

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse :

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux; Tu te justifieras
après, si tu le peux.

Ecoute, cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner demain au Capitole, Pendant lé sacrifice;
et ta main, pour signal. Me doit, au lieu d'encens donner le coup
fatal. La moitié de tes gens doit occuper la porte, L autre moitié
te suivre et te prêter main forte. Ai-je de bons avis, ou de mauvais
soupçons?

De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?

Procule, Glabrij Virginian, Rutile, Marcel, Plante, Lénas,
Pompone, Albin, Icile, Maxime, qu'après toi j'avbis le plus aimé :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ; Un tas
d'hommes perdus de dettes et de crimes. Que pressent de mes
lois les ordres légitimés, Et qui, désespérant de les plus éviter.

Si tout n'est renversé ne sauroient subsister-.

Tu te tais maintenant, et gardes le silence,

68 CINNA

Plus par confusion que par obéissance.

Quel étoit ton dessein, et que prêteadois-tu,

Après m'aToir au temple à tes pieds abattu ?

Affi-anchir ton pays d'un pouvoir monarebîque?

Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,

Son salut désormais dépend d'un souyemia

Qui, pour tout conserver tienne tout en sa main:

Et si sa liberté te fiûsoit entreprendre^

Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;

Tu Taurois acceptée au nom de tout l'état,

Sans vouloir racquérir par un assassinat

Quel étoit donc ton but ? d'y régner à ma. place?

D'un étrange malheur son destin le menace.
Si, pour monter au trône et lui donner la loi.
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi ;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois i[^]rès moi le plus considérable.
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'entamais
Apprends à te connoître, et descends en toi-même:
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime.
Chacun tremble sous toi, chacun t'ofire des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;
Mais tu fçois pitié, même à ceux qu'elle irrite.
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis moi ce que tu vaux ;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux.
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire.
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;

ACTE V, SCENE I

seule t'élève, elle seule te soutient ; : elle qu'on adore, et non pas ta personne; 'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne; our te fiure choir je n'aurois aujourd'hui retirer la main qui seule est ton appui.

le mieux toutrfois céder à ton envie ; iCy si tu le peux, aux dépens de ma vie.

t oses- tu penser que les Servi liens, ZttsaeSf les Métels, les Pauls, les Fabiens, Ht d'autres enfin de qui les grands courages léros de leur sang sont les vives images, »nt le noble orgueil d'un sang si généreux l'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux?

}, parle, il est temps.

CINNA

Je demeure stupide ; que votre colère ou la mort m'intimide ; *is qu'on m'a trahi; vous m'y voyez rêver; sn cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

c'est trop y tenir toute l'âme occupée, leur, je suis Romain, et du sang de Pompée:

fere et les deux fils, lâchement égorgés, a mort de César étoient trop peu vengés :

là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ; luisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose, ;endez pas de moi d'infâmes repentirs, itiles regrets, ni de honteux soupirs, irt vous est propice autant qu'il m'est contraire: is ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire;

70 CINKA-

Vous (levez un exemple à la postérité, y.t mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me bravesy Cinna tu fais le mag^moim^ .

Et loin de t'excuser, ta couronnes ton crime: Voyons si ta constance ira jnsques aa bout.

Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout; Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÊMIUE, FULVIE

LITIB. ^

Vous ne connoissez pas encor tous les complices; Votre Emilie en est, seigneur, et la voici.

CINNA

C'est elle-même, ô dieux!

AUGUSTE

Et toi, ma fille, aussi!

EMILIE

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a &it pour me plaire; Et j'en étois, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE

Quoi! Tamour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui?

Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne, Et c'est trop tôt aimer Tamant que je te donne.

EMILIE

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments

ACTE V, SCENE II

*est point le prompt effet de vos commandements : is flammes dans nos cœurs sans votre ordre étoient

nées; t ce sont des secrets de plus de quatre années, ûs, quoique je Paimasse, et qu'il brûlât pour moi, le haine plus forte à tous deux fit la loi:

ne voukis jamais lui donner d'espérance 1^ ne m'eât de mon père assuré la vengeance ; la lui fis jurer: il chercha des amis.

i ciel rompt le succès que je m'étois promis; ; je TOUS viens, seigneur, offiir une victime, on pour sauver sa vie en me chargeant du crime, n trépas est trop juste après son attentat, ; toute excuse est vaine en un crime d'état:

ourir en sa présence, et rejoindre mon père, 'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE

usques à quand, 6 ciel, et par quelle raison ■ endrez-vous contre moi des traits dans ma maison ? >ur ses débordements j'en ai chassé Julie; on amour en sa place a fait choix d'Emilie; t je la vois comme elle indigne de ce rang.

one m'ôtoit Tbonneur, l'autre a soif de mon sang; t, prenant toutes deux leurs passions pour guide, 'une fut impudique, et l'autre est parricide, ma fille! est-ce là le prix de mes bienfaits'

EMILIE

gux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE

onge avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

A son saug innocent vouloit vous immoler.

LIVIE

C'en est trop, Emilie ; arrête, et eonâdère Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pèi Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur.

Fut un crime d'OctaVie et non de l'empereur.

Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la oonro Le ciel nous en absout alors qu'il nous la demi £t, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis, Le passé devient juste et l'avenir permis.

Qui peut y parvenir ne peut être coupable; Quoiqu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable : Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

EMILIE

Aussi, dans les discours que vous venez d'entendre Je parlois pour l'aigrir, et non pour me défendre] Punissez donc, seigneur, ces criminels appaas Qui de vos favoris font d'illustres ingrats.

ACTE V, SCENE II

CINNA

Que FOUS, m'avez séduit, et que je souffre encore

D'être déshonoré par celle que j'adore!

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :

J'avois eût ce dessein avant que de Taimer.

A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,

Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible ;

Je parlai de son père et de votre rigueur,

Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.

Que la vengeance est si douce à l'esprit d'une femme !

Je l'attaquai par là » par là je pris son âme.

Dans mon peu de mérite elle me négligeoit.

Et ne put négliger le bras qui la vengeoit.

Elle n'a conspiré que par mon artifice j

J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

EMILIE

Cinna, qu'oses-tu dire? Est-ce là me chérir, Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA

Mourez; mais en mourrant ne souillez point ma gloire.

EMILIE

La mienne se flétrit si César te veut croire.

CINNA

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous Toute celle qui suit de si généreux coups. j^

EMILIE. ^i|^

Hé bien! prends-en ta part, et me laisse la mienne; Ce seroit l'affoiblir que d'afibblir la tienne : La gloire et le plaisir, la honte et le^ tourments, Tout doit être conunun entre de vrais amants.

TOM. II. u

74 CINNA

Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines: Unissant nos désirs, nous unissons nés haines. De nos parents perdus le vif ressentiment Nous apprend nos devoirs en un même moment; En ce noble dessein nos cœurs se rmeontrèrent, Nos esprits généreux ensemble se formèrent.

Ensemble nous cherchons Thonneur d'un beaa trépas: Vous
vouliez nous miir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide. Et plus mon enne-
mi qu'Antoine ni Lépidé:

Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez:

Il faut bien sadsfoire aux feux dont vous brûlez; Et que tout
Tunivers, sachant ce qui m^anime, S'étonne du supplice aussi
bien que du crime...

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux Ont arra-
ché Maxime à la fureur des eaux.

ACTE V, SCÈNE III. 76

Après que du péril tu m'as su garantir:

C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIMS.

De tous vos ennemis connoisaez mieux le pire:

Si vous régnes encor, seigneur, si vous vivez.

C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon âme: •.

Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame j

Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je vous avais lieu d'abuser Emilie,
Effrayer son esprit, la tirer de l'Italie ;
Et pensais la résoudre à tout enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.
Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces.
Sa vertu combattue a redoublé ses forces :
Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,
Et je vous en ferois des récits superflus ;
Vous voyez le succès de mon lâche artifice.
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice,
A vos bontés, seigneur, j'en demanderai deux,
Le supplice d'Euphorbe, et ma mort à leurs yeux.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par Pavis de ce traître ',
Et croirai toutefois mon bonheur infini.
Si je puis m'en punir après l'avoir puni. JB

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort pour me nuire A-t-il quel-
qu'un des miens qu'il veuille encor séduh*e ?

7« CIXNA.

Qu'il joiene à «r» effbitc le secomrs des enfeis. Je sois aHÛtre
de moi catame de l^mivcn ; Je leiinsyje vevxl'étic. Oàèdes!
ômémoife!

Conserfcz à jftBus ma dernière victoire: ■ Je triomphe an-
jonrd'hoi do pli» juste corrouz De qui le soareDir pvime aller
jvsqv'à tous.

Soyons amis, Cinna , c'est min qui t*cn convie : Comme à mim
ennemi je t'ai donné la vie ; Et, malgré la foreur de ton lâche
dessein.

Je te la donne encor comme à mon awiwrin Comniençons on
combat qni montre par l'issue Qui l'aura mieux de nous ou don-
née, on reçue. Tu trahis mes bien&its, je les veuc redonhler ; Je
t'en avois oomble^ je t'en veux accabler:

Arec cette bcantè que je t'avois donnée, Reçois le consulat
pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang, Préfère-s-en la
pourpre à celle de mon sang; Apprends sur mon exemple à
vaincre ta colère : Te rendant un époux, je te rends plus qu'un
père.

EHILCE..

Et je me rends, seigneur, à ces hantes bontés ; Je recouvre la
vue auprès de leurs clartés :

Je connois mon forfait, qui me sembloit justice ; Et, ce que n'avoit pu la terreur du supplice, IMtos naître en mon âme un repentir puissant i Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandeur suprême ; F.t pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même:

ACTE V, SCENE III

J'ose avec vanké me donner cet éclat, Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état. Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ; Elle est morte ; et ce cœur devient sujet fidèle ; Et pro-MUit désormais cette haine en horreur, L'aitleor de vous servir succède à sa liireur.

CINNA

Seigneur, qUe vous dirai-je après que nos offenses Au lieu de <^timents trouvent des récompenses ? vertu sans exemple! ô clémence, qui rend Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

AUOtJSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ; Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime:

Il nous a trahis tous; mais ce qu'il a commis Vous conserve innocents, et me rend mes amis. (à Maxime.) Reprends auprès de moi ta pktce accoutumée ; Rentre dans ton crédit et dans ta renommée.

Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ; Et que demain l'hymen couronne leur amour...

Si tu l'aimes enoer, ce sera ton supplce.

MAXIME

Je n'en murmure point, il a trop de justice; Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés, Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtea. ^

CINNA

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée Vous consacre une foi lâchement violée,

78 CINNA

Mais si ferme à présent, à loin de chancdr.

Que la chute du eiel ne ponmit rébraBler.

Puisse le grand moteur des belles dertinées Pour prolonger vos jours retrancier nos années ; Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloBi, Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de tov!

LiriE.

Ce n'est pas tout, seigneur; une céleste flamme D'un rayon prophétique illunîne mon âme:

Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ; De votre heureux destin c'est l'immuable loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre; On portera le joug désormais sans se plaindre ; Et les plus indomtés, renversant leurs projets, Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets. Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie N'attaquera le cours d'une si belle vie ; Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs : Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs. Rome avec une joie et sensible et profonde Se déaïet en vos mains de l'empire du monde : Vos royales vertus lui vont trop enseigner Que son bonheur consiste à vous faire régner. D'une si longue erreur pleinement afiranchie. Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie.

Vous prépare déjà des temples, des autels, Et le ciel une place entre les immortels ; Et la postérité, dans toutes les provinces.

Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE

EN CINQ ACTES

ACTEURS

FÉLIX, sénateur romain, gonvemeur d'Arménie.

POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix. SÈYÂBE, chevalier romain, fiivoride l'empereur Déci NE ARQUE, seigneur Arménien, ami de Poljeucte. Pauline, fille de Félix, et femme de Poljeucte. STRATONICE, Confidente de Pauline.

Albin, confident de Félix.

Fabian, domestique de Sévère.

CLÏON, domestique de Félix.

Trois gardes.

La scène est à Mèlitène^ capitale d'Aifnénie, dans le palais de Félix,

POLYEUCTE

SCENE T

POLYEUCTE, NÊARaUE.

MBARQUB.

o1 ! TOUS VOUS arrêtez aux songes d'une femme! si foibles sujets troublent cette grande âme ! ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé larme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE

sais ce qu*est un songe, et le peu de croyano^ 'un homme doit donner à son extravagance, i d'un amas confus des vapeurs de la nuit me de vains objets que le réveil détruit is vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ; 18 ignorez quels droits elle a sur toute l'âme, ind, après un long temps qu'elle a su nous charmer, flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer, iline, sans raison dans la douleur plongée,

84 POLYEUCTE

Craint et croit àéjk voir ma mort qu'elle a sougée ^

Elle oppose m» pleurs au dessein que je fiiis,
Et tâche à m^empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larm^ ;
Elle me fait pidé sans me donner d'alannes ;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N*ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Nèarque, est-elle si pressante,
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Remettons ce dessein qui Taccable d'ennui ;
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.
NEARQUE.

Avez- vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance ?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa maÎB)
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?
Il est toujours tout juste et tout boo ; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efiSicace :
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;

I.e nôtre s'endurçit, la repousse, l'égaré

Le brar qui la versoit en devient plus avare ;

Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien

Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien :

Celle qui vous pressoit de courir au baptême,

languissante déjà, cesse d'être la même ;

Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,

Sa flamme se dissipe, et va s' évanouir.

POLYEUCTE

Vous me connoissez mal : la même ardeur me b'

ACTE I, SCENE I

ir s'accroît quand l'effet se recule.

•8 que je regarde avec un œil d'éiwux Bt dans le cœur aussi chrétien que voii> ; ir en recevoir le sacré caractèri', DOS forfiûts dans une eau salulaire, irgeant notre âme et dessillant nos yeux, 1 le premier droit que nous avons aux cieux; je le préfère aux grandeurs d'un empire, s bien suprême et le seul où j'aspire, pour satisfaire un juste et saint amour, un peu remettre, et difiêrer d'un jour.

HEARQUE.

le cœur humain l'ennemi vous abuse ;
le peut de force, il Tentrepren de ruse.
s bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
ne les peut rompre, il pousse à reculer :
c sur obstacle il va troubler le vôtre,
lui par des pleurs, chaque jour par quelque
tre;
ge rempli de noires visions
le coup d'essai de ses illusions.
it en usage, et prière et menace ;
toujours, et jamais ne se lasse ; tuvoir enfin ce qu'encore il n'a
pu,

qu'on difflbre est à demi rompu, es premiers coups, laissez
pleurer Pauline, eut point d'un cœur où le monde domine, ie en
arrière, et, douteux en son choix, \ voix l'appelle, écoute une
autre voix.

ae POLYEUCTE.

POI.TEoCTB.

Pour se donner à lui &ut-il n'aimer personne ?

irBAKQUS.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne; Mais, à
vous dire tout, ce seigneur des seigneurs Veut le premier amour

et les premiers honneurs. Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême.

Il fuitne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même; Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang, Exposer pour sa gloire et verser tout son sang. Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite. Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite! Je ne puis vous parler que les larmes aux jeux. Poljeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux, Clu'on croit servir Tétat quand on nous persécute, Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte, Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs. Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE

Vous ne m'étonnez point ; la pitié qui me blesse Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de fi>i-

blesse.

Sur mes pareils, Néarque, un bel oeil est Inen Ibit ; Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort : Et s'il faut afironter les plus cruels supplices, Y trouver des appas, eu faire mes déliées.

Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien, M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NEÂRQUE.

Hâtez- vous donc de l'être.

ACTE 1, SCENE I

POLYEUCTE

Oui, j'y cours, cher Néarque ; kle d'en porter la glorieuse
marque : ^

Pauline s'afflige, et ne peut consentir, ce songe la trouble, à me
laisser sortir.

MEAKQUE.

retour pour elle en aura plus de charmes :

UBC heure au plus tard vous essuierez ses larmes; ,eur de
vous revoir lui semblera plus doux, die aoia pleuré pour un si
cher époux.

s, on nous attend.

POLTEUCTE.

Appaisez donc sa crainte, Imez la douleur dont son âme est at-
teinte, evient.

NEA&QUE.

Fuyez.

POLYEUCTE

Je ne puis.

NEARQLE.

Il le faut un ennemi qui sait votre défaut, trouve aisément, qui
blesse par la vue, it le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE

Sy puisqu'il le faut

88 POLYEUCTJE.

POLYEUCTE, NÊARQUE, PAULINE, STRATONICE

POLTSUCTB.

Adieu, Panliney adiea ; Dans une heure au plus tard je reviens
en ce Ueo.

PAULniE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie?

Y va-t-il de rhonneur? j va-t-il de la vie?

POLYEUCTE

11 y va de bien plus.

PAULINE

Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE

Vous le saurez un jour. Je vous quitte à regret; Mais enfin il le
&ut

Vous m'aimez.

POLYEUCTE

Je vous aime, Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même: Mais ...

PAULINE

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir!

Vous avez des secrets que je ne puis savoir ! Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée, Donnez à mes soupirs cette seule journée.

ACTE I, SCENE III

POLYEUCTE

Un songe vous &it peur !

PAULINE

Ses présages sont vains, Je le sais : mais enfin je vous aime, et je crains.

POLTEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence. Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance; Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter ; Et ce n[^]est qu'en fuyant que j'y puis résister.

PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite; Suis cet agent fatal de tes mauvais destins.

Qui peut-être té livre aux mains des assassins.

Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sonuues: Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes, Voilà ce qui nous reste, et Tordinaire effet De Tamour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous

fait!

Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines, Et jus[qu'à la conquête ils nous traitent de reines; Mais après Thy-ménée ils sont rois À leur tour.

90 POLYEUCTE

STRATONICE

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.

S'il ne vous traite ici d'entière confiance^

S'il part malgré vos pleui*s, c'est un trait de prudence.

Sans vous en affliger, présumez avec moi

Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi:

Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.

Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose ^
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
À nous rendre toujours eompte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses :
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors q.ue vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien, et vous êtes Romaine ;
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions :
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ;
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule j
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir: de la fatalité.

PAULINE

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne, Je crois que
ta frayeur égaleroit la mienne Si de telles horreurs t'avoient frap-
pé l'esprit. Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE

A raconter ses maux souvent on les soulage.

ACTE I, SCENE III

PAULINE

Ecoute : mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma foiblesse et mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer sans honte <«
Ces surprises des sens que la raison surmonte :
Ce D'est qu'en ces assauts qu'éclate l'a vertu ;
Et Ion doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome, où je, naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage,
Il s'appeloit Sévère. Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

' STRATONICE

Est-ce lui qui naguère, aux dépens de sa vie. Sauva des ennemis votre empereur Décie, Qui leur tira mourant la victoire des mains.

Et fit tourner le sort des Perses aux Romains : Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître On ne put rencontrer, ou du moins reconnoître ; A qui Décie enfin pour des exploits si beaux Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE

Hélas! c'étoit lui-même; et jamais notre Rome N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête

homme.

Puisque tu le connois, je ne t'en dirai rien ; Je l'aimai, Stratonice ; il le méritoit bien. Mais que sert le mérite où manque la fortune ? L'un étoit grand en lui, l'autre foible et commune : Trop invincible obstacle, et dont trop rarement

POLYEUCTE

La. digue m

Dis plutôt d'une indigne et folle résistai (Jiclije fruit i|u'uDe filk en puisse recae Ce u'eat nue vertu que pour qui veut Uâ\ P&nQİ ee CT^ond amour que j*avois poui J'uIliMidoia un époux de II main de mnn j Toujours prête à le prendre; et jamiÛB m N'avoua de mes yeux l'umable trahigan.

1] po&sédojt mon eicur, mcâ déâtre, ma pc Je ue lui cachois point combien j'étois bit KoBE soupirinna entemlile et pleurions no Mais au lieu d'espénuiee il u'atoil que di Kt, malgré det «ou-piis si doux, ai favorai Mon père et mon devoir Étoicnt inexombl EaBn je quittai Rome et ce par&jt omaiil Pour suivie ici mou père et son gouvcrna Et lui désespéré s'en alla dans l'armée Chercher d'un beau trÉpas l'illustre renoi Le rcscl, tu le sois. Mon abord eu ces lie Me Ht voir Puljeuctc, et je plus à ses feu Et comme il est ici k chef de la noblesse.

Mon père fut ravi qu'il me prit pour maît Et paj son alliance il se crut assuré D'être plus redoutable et plus considéré ; H ap-

prouva sa flamme, et conclut l'hyméi Et mui, comme à ton lit je
me vis deslinèi Je donuiii pitr devoir i son aOëutioD

ACTE 1, SCENE

Tout ce que l'autre avoit par inclination.

Si tu peux en douter, juge- le par la crainte Dont en ce triste
jour tu me vois l'âme atteinte.

STBATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez. Mais quel songe
après tout tient vos sens alarmés }

PAULINE

Je Tai vu cette nuit, ce malheureux Sévère, La vengeance à la
main, l'œil ardent de colère : Il n'étoit point couvert de ces tristes
lambeaux Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ; Il
n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire Qui retrancjiant
sa vie assurent sa mémoire; Il sembloit triomphant, et tel que sur
son char Victorieux dans Rome entre notre César.

Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :

" Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due. Ingrate, m'a-t-
il dit; et, ce jour expiré, Pleure à loisir l'époux que tu m'as
préféré.*' A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée, Ensuite,
des chrétiens une impie assemblée.

Pour avancer l'effet de ce discours fatal, ' A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.

Soudain à son secours j'ai réclamé mon père.

Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère ! J'ai vu mon père même, un poignard à la main. Entrer le bras levé pour lui percer le sein.

Là ma douleur trop forte a brouillé ces images ; Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages : Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué.

94 POLYEUCTE

Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué. Voilà quel est mon songe.

STRATONICE

Il est Trai quMl est triste ; Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste. La vision, de soi, peut faire quelque horreur, Mais non pas vous donner une juste terreur.

Pouvez- vous craindre un mort ? pouvez-vous cQÛndrD

un père Qui chérit votre époux, que votre époux révère, Et dont le juste choix vous a donn^. ^.hà Pour s^en faire en ces lieux un ferme et stkr appm?

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes : Mais je crains des chrétiens les complotset les chames; Et que sur mon époux leur troupeau ramassé Ne venge tant de sang que mon père a versé.

8TRAToNICE

Leur secte est insensée, impie, et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège :
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels ;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils soutirent sans murmure, et meurent avec joie ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'état.
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE

Tais-toi, mon père vient.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FELIX

Ma fille, que ton songe En d'étranges frayeurs ainsi que toi me
plonge ! Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher !

PAULINE

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher?

Sévère n'est point mort.

Pauline.

Quel mal nous fait sa vie ?

FELIX

n est le &vori de Pempereur Déoie.

PAULINE

Après Pavoir sauvé des mains des ennemis.

L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis. Le destin aux
grands cœurs si souvent mal propice Se résout quelquefois à leur
faire justice.

FELIX

Il vient ici lui-même.

PAULINE

Il vient

FELIX

Tu le vas voir.

PAULINE

C'en est trop ; mais comment le pouvez- vous savoir ?

Albin l'a rencontra dans U proebe campagi l'ti);n>9 lie
canrtmns en foule l'accompagi Et mnDtrc assez quel est sod nog
et son ce Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'oDt

Vnus savez quelle fut cette grande joarnée Une sa perte pour
nous rendit si fortuDée,

Où l'enniperaur captif par sa main dégagé llassura son parti
déjà détournagé, l'andis que la. vertu succomba sous le noml Vous
savez les bonoeurs qu'on fit hân i se Après qu'entre les morts on
ne le pot (rouv Le rui de Perse aussi l'avoit fait enlever.

Témoin de ses hauts faits et de son grand c Ce monarque en
voulut connoStre le visage On le mit dans sa tente, où, tout percé
de i Tout mort qu'il poroissoit, il fit mille jalou U bientôt il mon-
tra quelque ngne de vie :

Ce prince généreux en eut l'âme ravie; Et sa joie, en dépit de
son dernier malbenr, Du bras qui le causoit honora la valeur.

Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète Et eomtne au bout
d'un mois sa sauté fut p:

Il offrit dignités, alliance, trésors, Et pour gagner Sévère il fit
cent vains effi>r Après avoir comblé ses refus de louange.

Il envoie à Décte en proposer l'échange ; Et soudain l'emp-
reur, transporté de plaisir Offre, au Perse son frère et cent chefs
à cboi

ACTE I, SCENE IV

Ainsi revint au camp le valeureux Sévère

De sa haute vertu recevoir le salaire :

La iaveur de Décie en fut le digne prix.

De nouveau Ton combat, et nous sommes surpris :

Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire ;
Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,
Mords si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'empereur, qui lui montre une amour infinie.
Après ce grand succès l'envoie en Arménie.
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux.
Et, par un sacrifice, en rendre hommage aux dieux.

FELIX

ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite ; Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer.

FELIX

Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser. L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose ; C'est un prétexte faux, dont l'amour est la cause.

PAULINE

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chèrement

FELIX

Que ne permettra-t-il à son ressentiment !

Et jusques à quel point ne porte sa vengeance Une juste colère
avec tant de puissance !

Il nous perdra, ma fille !

PAULINE

Il est trop généreux.

TOM. II. K

POLYEUCTa

FELIX

Tu veux flatter en vain un père malheureux; Il nous perdra,
ma fille! Ah! regret qui me tue De n'avoir pas aimé la vertu toute
nue!

Ah ! Pauline, en efiet, tu m'as trop obéL Ton courage étoit bon,
ton devoir Ta tnhi.

Que ta rébellion m'eût été fiivorable !

Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!

Si quelque espoir me reste, il n'est plus aigounl Qu'en l'absolu
pouvoir qu'il te donnoit sur luL Ménage en ma faveur l'amour qui
le possède, Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE

Moi! moi, qüe je revoie un si puissant vainquei Et m'expose à des yeux qui me percent le cœui Mon père, je suis fenmie, et je sais ma foiblesse Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse, Et poussera sans doute, en dépit de ma foi, Quelque soupir indigne et de vous et de moi Je ne le verrai point

FELIX

Rassure un peu ton

PAULINE

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.

Je ne le verrai point

FELIX

Il faut le voir, moi; Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

ACTE I, SCENE IV

PAULINE

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez : Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FELIX

Ta vertu m'est connue.

PAULINE

Elle vaincra, sans doute:

Ce n'est pas le succès que mon âme redoute ^ Je crains ce dur combat et ces troubles puissants Que fitit déjà chez moi la révolte des sens.

Mais, puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime. Souffirez que je me puisse armer contre moi-même, Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FELIX

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir. '

Rappelle cependant tes forces étonnées,

Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE

Oui, je vais de nouveau domter mes sentiments, Pour servir de victime à vos conmiandements.

SÉVÈRE, FABIAN

SEVERE

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice, Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ? Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ? Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène :

Le reste est un prétexte à soulager ma peine : Je viens sacrifier ;
mais c'est à ses beautés Que je viens immoler toutes mes
volontés.

FABIAN

Vous la verrez, seigneur. . . ♦

SEVERE

Ah! quel comble de joie!

Cette chère beauté consent que je la voie !

Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir ? Quelque reste
d'amour s'y fait-il encor voir ? Quel trouble, quel transport lui
cause ma venue ? Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?

Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser Des lettres de fa-
veur que j'ai pour l'épouser; Elles sont pour Félix, non pour
trionpher d'elle: Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle;

ACTE II, SCENE I

Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,

Je me vaincrois moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN

Vous la Terrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SEVERE

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ? Ne m'aime-t-elle plus ? éclaircis-moi ce point

PABIAN.

M'en croirez- vous, seigneur ? Ne la revoyez point ; Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses: Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ! Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur, Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SEVERE

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !

Que je tienne Pauline à mon sort inégale !

Elle en a mieux usé, je la dois imiter:

Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.

Voyons-la, Fabian ; ton discours m'importune : Allons mettre à ses pieds cette haute fortune; Je l'ai dans les combats trouvée heureusement En cherchant une mort digne de son amant Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne. Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN

Non ; mais encore un coup ne la revoyez point

SEVERE

Ah ! c'en est trop ; enfin éolairois-moi ce point : As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée?

FABIAN

Je tremble à vous le dire ; elle est. . . .

POLYEUCTE

SuulicnB-nioJ, Fabi&ii ; ce coup de fondj Et frappe d'autant
plus que plua il me i

SuigDeur, igu'cst devedu ce gintitax e«

La canstonce est ici d'un difficile ntage.

De pareila déplaisirs accablent aa gran La vertu la plus ni&le
eo peid tonte vîg Et, quand d'un feu si beau lea âmes soi La mort
les troubir moins que de tellei Je ne suis plus àmai quandJ'eD-
tendiet Pauline est mariée 1

Oui, depuis qui

Polyeuotc, un seigneur

Goûte de sou bymeu la

, douceur infinie.

Je ne la puis du moins

blâmer d'un ma

Poljeuctc adu nom, et sort du sang de

FoiWes soulagements d

l'un malheur san

Pauline, je verrai qu'a

Q autre vous pos

ciel, qui malgré n
sort, qui redonnez 1
'espoir à mon an
Reprenez la fuïeur qu(
! vous m'avez ôt
Voyons-la luutfois, et.
dans ce triste li

ACTE II, SCENE I

Achevons de mourir en lui disaut adieu.

Que mon cœur, chez les morts emportant son image,

De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FÂBIÂN.

Seigneur, considérez. . .

Tout est considéré.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ? N'y consent-elle pas ?

FÂBIÂN.

Oui, seigneur ; mais. . .

SEVERE

N'importe.

FABIAN

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir. Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.

FABIAN

Vous vous échapperez sans doute en sa présence. Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance : Dans un tel entretien il suit sa passion.

Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SEVERE

Juge autrement de moi : mon respect dure encore : Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore. Quels reproches aussi peuvent m'être permis ? De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ? Elle n'est point parjure, elle n'est point légère ; Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père ; Mais son devoir fut juste, et son père eut raison j

104 POLYEUCTE

JMmputc à mon malheur toute la trahiton.

Un peu moins de fortune, et plutôt arrivée^ Eût gagné Pun par Pautre, et me l'eût consent Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acqo Laisse-la moi donc voir, soupirer, et moïkrir.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême Vous ôtes assez fort pour vous vaincre vous-m^e Elle a craint comme moi ces premiers mouvem^{ts} Q^{ue} une perte imprévue arrache aux vrais amant Et dont la violence excite assez de trouble.

Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SEVERE

Fabian, je la vois !

FABIAN

Seigneur, souvenez vou^s . .

SEVERE

Hélas ! elle aime un autre ! un autre est son éj

ACTE II, SCENE II. \oô

Et toute la rigueur de votre premier sort

Contre votre mérite eût fait un vain effort.

Je découvris en vous d'assez illustres marques,

Cour vous préférer même aux plus heureux monarques:

Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres lois,

De quelqu'amant pour moi que mon père eût fait

choix, Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne ; • Quand je vous aurois
vu, quand je Taurois haï. J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine Eût blâmé mes soupirs
et dissipé ma haine.

SEVERE

Que vous êtes heureuse ! et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs!
Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue.
Les plus grands changements vous trouvent résolue;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à rindifférence, et peut-être au mépris:
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu -de votre humeur, ou de votre vertu,
Soulageroit les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret épanchée,
M'auroit déjà guéri de vous avoir perdue.
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoiblir,
Et de rindifférence iroit jusqu'à Toubli;
Et, mon feu désormais se réglant sur le vôtre,

Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.

I(M) POLYEUCTE

O trop aimable objet qui m'avez trop charmé, Est-ce là comme on aime? et m'avez-vous aimé?

PAUUNB.

Je vous Pai trop Eût voir, seigneur; et si mon âme Pouvoit bien étouffler les restes de sa flamme, Dieux ! que j'éviterois de rigoureux tourments! Ma raison, il est vrai, domte mes sentiments; Mais, quelqu'autorité que sur eux elle ait prise, Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ; Et, quoique le dehors soit sans émotion, Le dedans n'est que trouble et que sédition.

Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte Votre mérite est grand, si ma raison est -forte. Je le vois encore tel qu'il alluma mes feux D'autant plus puissamment solliciter mes vœux, Qu'il est environné de puissance et de gloire, Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire. Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a pas déçu Le généreux espoir que j'en avois conçu.

Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome, Et qui me range ici dessous les lois d'un honune. Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas. Qu'il déchire mon âme, et ne l'ébranlé pas.

C'est cette vertu même à nos désirs cruelle Que vous louiez alors en blasphémant contre elle. Plaignez- vous-en encor : mais louez sa rigueur. Qui triomphe à-la-fois de vous et de mon cœur; Et voyez qu'un devoir moins feiinc et moins sincère N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévère.

ACTE II, SCENE II

SEVERE

Ah\ madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connoit plus rien que Pexcès du malheur:
Je nommois inconstanee et prenois pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte, et ce que vous valez:
Et, cachant par pitié cette vertu si rare
Qui redouble mes feux lorsqu'on nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE

Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible.

Ne laisse que trop voir une âme trop sensible. Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs: Trop rigoureux effets d'une aimable présence Contre qui mon devoir a trop peu de défense ! Mais si vous estimez ce vertueux devoir. Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir. Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte; Bpargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte; Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens.

Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SEVERE

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SEVERE

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

108 POLYEUCTE

PAULINE

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SEVERE.

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir les miens; ils souilleroient ma gloire.

SEVERE

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt. Il faut que ma douleur cède à son intérêt.

Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne? Elle me rend les soins que je dois à la mienne. Adieu : je vais chercher au milieu des combats Cette immortalité que donne un beau trépas, Et remplir dignement, par une mort pompeuse, De mes premiers

exploits l'attente avantageuse; Si toutefois, après ce coup mortel du sort. J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE

Et moi, dont votre vue augmente le supplice.

Je réviserai même en votre sacrifice; Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets, Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SEVERE

Puisse le juste ciel, content de ma ruine.

Comblant d'heur et de jours Polyeucte et Pauline!

PAULINE

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur. Une félicité digne de sa valeur !

SEVERE

Il la trouvoit en vous.

PAULINE, STRATONICE

STRATONICE

Je VOUS ai plaints tous deux, j'en verse encore des

larmes; Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes: Vous voyez clairement que votre songe est vain ; Sévère ne vient

pas la vengeance à la main.

PAULINE

Laisse-moi respirer du moins si tu m'as plainte: Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte; Souffire un peu de relâche à mes esprits troublés. Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE

Quoi! vous craignez encor?

PAULINE

Je tremble, Stratonice ; Et, bien que je m'effraie avec peu de justice. Cette injuste frayeur sans cesse reproduit Limage des malheurs que j'ai vus cette nuit.

TOM. II. L

1 10 POLYEUCTE

STRATONICE

Sévère est généreux.

PAULINE

Malgré sa retenue, Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE

Vous voyez ce rival &ire des vœux pour lui.

Je crois même au besoin qu'il seroit son appui : Mais, soit cette croyance ou faïusse ou véritable, Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable ; A quoi que sa vertu le puisse disposer, 11 est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAUUNE, STRATONICE

POLYEUCTE

C'est trop verser de pleurs; il est temps qu'ils tarissent, Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent Malgré les faux avis par vos dieux envoyés.

Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

PAULINE

Le jour est encor long; et, ce qui plus m'effraie, La moitié de l'avis se trouve déjà vraie:

J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE

Je le sais; mais enfin j'en prends peu de souci.

ACTE II, SCENE IV. UI

Je suis dans Mélitèae ; et, quelque soit Sévère, Votre père y commande, et Pon m*y considère ; Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison D'un cœur tel que le sien craindre une trahison. On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite, Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE

Il vient dé me quitter assez triste et confus : Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYBUCTE.

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage. J'assure mon repos que troublent ses regards : La vertu la plus ferme évite les hasards; Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ; Et, pour vous en parler avec une âme ouverte, Depuis qu'un vrai mérite a su nous enflammer, Sa présence toujours a droit de nous charmer. Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre. On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ; Et, bien que la vertu triomphe de ses feux, La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYBUCTE.

O vertu trop parÊdte, et devoir trop sincère. Que vous devez coûter de regrets à Sévère !

Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux! Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !

Plus je vois mes défauts, et plus je vous contemple, Plus j'admire...

POLYEUCTE

POLYEUCTE, PAULINE, MÊABQUE, STRATONICE, CLÉON

CLBOK.

Seigneur, Félix vous mande au temple; La victime est choisie, et le peuple à genoux; Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme; Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir. Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir. Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE

Allez; tout son crédit n'a rien que j'appréhende; Et comme je connois sa générosité, Nous ne nous combattons que de civilité.

ACTE II, SCENE VI

NEARQUE.

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle? Oubliez-Tous déjà que vous êtes chrétien ?

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NEARQUE.

J*àbhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi je les déteste.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

NEARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je les veux renverser, Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser. Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des

hommes, Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes : C'est Tattente du ciel, il nous la faut remplir; Je viens de le pro-

mettre, et je vais Paccomplir. Je rends grâces au Dieu que tu m'as
fait conuoitre De cette occasion qu'il a sitôt fait naître.

Où déjà sa bonté, prête à me couronner.

Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NEARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffirez qu'il se modère.

114 POLYEUCTE

POLTEUCTB.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort

POLTEUCTB.

Je la cherche pour lui

NE ARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYBUCTE.

Il sera mon appui.

NEARQUB.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLTEUCTB.

Plus elle est volontaire et plus elle mérite.

NE ARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLTEUCTB.

On souffre avec regret, quand on n'ose s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLTEUCTB.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NEARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLTEUCTB.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure? Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ? Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout^à-fait ; La foi que j'ai reçue aspire à son effet

ACTE n, SCENE VI. IIÔ

Qui fuit croit lâchement et n*a qu'une foi morte.

NEARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe; Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NE ARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLTEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NE ARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre. Sous L'horreur des tourments je crains de succomber.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber. Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie. Qui craint de le nier, dans son âme le nie; 11 croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse. Mais loin de me presser, il faut que je vous presse! D'où vient cette frayeur ?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort

POLYEUCTE

11 s'est ofièrt pourtant; suivons ce saint effort; Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles. Il faut, je me souviens encore de vos pa/oles.

116 POLYEUCTE

Négliger, pour lui plaire, et femiae, et bieas, et nug; Exposer pour sa gloire et verser tout son sang. Hélas! qu'avez-vous fiût de cette amour parfidte Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite? S'il vous en reste encor, n'êtes-vous pas jaloux Qu'à grand-peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NBAmQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime C'est sa grâce qu'en vous n'affijblit aucun crime; Comme encore tout entière, elle agit pleinement, Et tout semble possible à son feu véhément: Mais cette même grâce en moi diminuée.

Et par mille péchés sans cesse exténuée.

Agit aux grands effets avec tant de langueur. Que tout semble impossible à son peu de vigueur. Cette indigne mollesse et ces lâches défenses Sont des punitions qu'attirent mes offenses; Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier, Me donne votre exemple à me fortifier.

Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes ; Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir, Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie, Je reconnois Néarque, et j'en pleure de joie. Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt ; Allons-y du >T:ai Dieu soutenir l'intérêt; Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule Dont arme ua bois pourri ce peuple trop crédule ;

ACTE II, SCENE VI

Allons en éclairer Taveuglement fatal ; Allons briser ces dieux de pierre et de métal ; Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste; Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NEARQUE.

Allons fiûre éclater sa gloire aux jeux ^e tous, Et répondre avec zèle à ce qu'il yeut de nous.

FIN DU SECOND ACTE

IIH POLYEUCTE.

SCENE I

PAULINE

Que (le soucis flottants, que de confus nuages, Présentent à mes yeux d'inconstantes images!

Douce tranquillité que je n'ose espérer, Que ton divin rayon tarde à les éclairer !

Mille agitations que mes troubles produisent Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour se détruisent; Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ; Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.

Mon espoir, embrassant tout ce qu'il s' imagine. Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine.

Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet, Qu'il ne peut espérer ni craindre tout-à-fait Sévère incessamment brouille ma haine ; ' J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie; Et je n'ose penser que d'un œil bien égal Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival. Comme entre deux rivaux la haine est naturelle, L'entrevue aisément se termine en querelle :

L'un voit aux maux d'autrui ce qu'il croit mériter, L'autre un désespéré qui peut tout attendre.

ACTE III, SCENE I

Quelque haute raison qui règle leur courage,

L'un conçoit de Tenir, et l'autre de l'ombrage ;

La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir

Où de nouveau reçue, ou prête à recevoir,

Consumant dès l'abord toute leur patience,

Forme de la colère et de la défiance.

Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment
Mais que je me figure une étrange chimère !
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affiranchir de ces communs défauts !
Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses ;
Ils se verront au temple en hommes généreux.
Mais, las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux:
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine.
Si mon père y commande, et craint ce favori.
Et se repent déjà du choix de mon mari ?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte ;
En naissant il avorte, et fait place à la crainte ;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux, fiaites que ma peur puisse enfin se tromper!
Mais sachons-en l'issue.
Idl) Pi>LYELXTE.

SCENE II

PAULEXE. àTEATOMCE.

Hé bien î m ScnfeMke, Coaunent »'«ac tennine ee pompccL
iim t\ik* ? Ces rivaux xénereux an oempfe s« sont vns?

srmATUKics.

.Ui! Pauline'

PACLUIK.

Mes ▼onu ont-ib été éèfns l JVa voU iur ton Ttsage une onu-
raide nnniac.

Se 4ont-iLi qoerellèi ?

SnLàTOMCC.

Folyeucte, Némv^iie^ Le<f chrétiens. . .

PA.UUNC.

Parie donc : les chrétiena. . .

STmATOXICS.

Je ne pois.

PAULIXE.

Tu prépares mou âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE

Ce seroit peu de chose.

Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus. . .

ACTE III, SCENE

PAULINE

Il est mort ?

STRATONICE

Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !

Ce courage si grand, cette âme si divine, N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline. Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ; C'est l'ennemi commun de l'état et des dieux.

Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide. Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide, Une peste exécration à tous les gens de bien.

Un sacrilège impie, en un mot un chrétien.

PAULINE

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE

n est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ; Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE

Ne considérez plus que le dieu qu'il adore.

PAULINE

Je l'aimai par devoir; ce devoir dure encore.

STRATONICE

Il vous donne à présent sujet de le haïr.

Qui trahit tous nos dieux auroit pu vous trahir :

PAULINE

Je l'aimerois encor, quand il m'auroit trahie. Et si de tant d'amour tu peux être ébahie, Apprend» que mon devoir ne dépend point du sien.

TO^. IL M

QuMl y manque, s'il veut ; je dois £ûre le mien. Quoi ! s'il .'-i.imoit ailleurs, serois-je dispensée A suivre, à son exemple, une ardeur insensée ? Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur j Je chéris sa personne, et je hais son erreur. Mais quel ressentiment en témoigne mon père }

STRATONICE

Une secrète rage, un excès de colère, Malgré qui toutefois un reste d'amitié Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.

Il ne veut point sur lui faire agir sa justice. Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE

Quoi! Néarque en est donc?

STRATONICE

Néarque l'a séduit:

De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit. Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même.

L'arrachant de vos bras le traînoit au baptême. Voilà ce grand secret et si mystérieux Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs, Il me faut essayer la force de mes pleurs ; En qualité de femme, ou de fille, j'espère Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.

ACTE III, SCENE II

Que si sur Pun et l'autre ils manquent de pouvoir, Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.

Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICB.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple. Je ne puis y penser sans frémir à l'instant.

Et crains de faire un crime en vous la racontant. Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le prêtre avoit à peine obtenu du silence, Et devers l'\)rient assuré son aspect, Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect. A chaque occasion de la cérémonie, A Penvi l'un et l'autre étaloit sa manie, Des mystères sacrés hautement se moquoit.

Et traitoit de mépris les dieux qu'on invoquoit Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense: Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence : " Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix. Adorez- vous des dieux ou de pien'C ou de bois ?"

Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes : L'adultère et l'inceste en étoient le plus doux. " Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple ; oyez

tous : Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque De la terre et du ciel est l'absolu monarque. Seul être indépendant, seul maître du destin. Seul principe éternel, et souverain fin.

C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie ; Lui seul tient en sa main le succès des combats,

1⁴ POLYEUCTE

n le veut élever, U le peut mettre à bas; Sa bonté, son pouvoir, sa justice est infinie ; C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense: Vous adorez en vain des monstres impuissants." Se jetant à ces mots sur le vin et l'emMaas, Après en avoir mis les saints vases par terre. Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre. D'une fureur pareille ils courent à Pontel Cieux ! a-t-on vu jamais, o-t-on rien vu de tel! Du plus puissant des dieux nous voyons la statue Par une main impie à leurs pieds abattue Les mystères troublés, le temple profané, La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné, Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste. Félix. . . . Mats le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre, et plein d'émotion ! Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

ACTE m, SCENE III

Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre, Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre : La grandeur de son crime

et de mon déplaisir N'a pas éteint Tamour qui me Pa fait choisir.

PAULINE

Je u'attendois pas moins de la bonté d'un père.

FELIX

Je pou vois l'immoler à ma juste colère :

Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur De son audace
impie a monté la fureur ; Vous l'avez pu i^voir du moins de
Stratonice.

PAULINE

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FELIX

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit, Quand il
verra punir celui qui l'a séduit Au spectacle sanglant d'un ami
qu'il Êiut suivre, La crainte de mourir et le désir de vivre Ressai-
sissent une âme avec tant de- pouvoir.

Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.

L'exemple touche plus que ne fait la menace : Cette indiscrete
ardeur tourne bientôt en glace ; En vain vous en avez l'esprit
inquiété.

Il se repentira de son impiété.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FELIX

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE

11 le doit : mais, hélas ! où me rcn voyez- vous ?

126 POLYEUCTE

Et quels tristes hasards ne court point mon époux. Si de son inconstance il fieuit qu'enfin j'espère Le bien que j'espérois de la bonté d'un père?

Je vous en fuis trop voir, Pauline, à consentir Qu'il évite la mort par un prompt repentir.

Je devois même peine à des crimes semblables, Et, mettant différence entre ces deux coupables, J'ai trahi la justice à l'amour paternel; Je me suis fait pour lui moi-même criminel ; Et j'attend de vous, au milieu de vos craintes, Plus de remercîments que je n'entends de plaintes

PACUNE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?

Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien. Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure : Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FELIX

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

Faites-la toute entière.

FELIX

Il la peut achever.

PAULINE

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FELIX

Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte.

PAULINE

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FELIX

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

ACTE 111, SCENE

PAULINE

Mais il est aveuglé.

FELIX

Mais il se plait à Tètre.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connoitre.

PAULINE

Mon père, au nom des dieux. . .

FELIX

Ne les réclamez pas, Ces dieux dont Tinterêt demande son trépas.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX

Hé bien ! qu41 leur en &sse.

PAULINE

Au nom de Tempereur dont vous tenez la place. . .

FELIX

J'ai son pouvoir en main ; mais, s'il me Ta commis, C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE

Polyeucte l'est-il ?

FELIX

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ; En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FELIX

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang. Quand le crime d'état se mêle au sacrilège.

Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

138 POLYEUCTE

PAULINE

Quel excès de rigueur ?

Moindre que son forfait

PAULINE

O de mon songe al&eux trop véritable efiet!

Voyez- vous qu'avec lui vous perdez votre fille l

FELIX

Les dieux et Pempereur sont plus que ma famille.

PAULINE

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FELIX

J*ai les dieux et Décie ensemble à redouter.

Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste : Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ? S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur, C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance Que deux fois en un jour il change de croyance : Outre que les chrétiens ont plus de dureté, Vous attendez de lui trop de légèreté.

Ce n'est point une erreur avec le lait sucée. Que sans l'examiner son âme ait embrassée ; Polyeucte est chrétien paroequ'il l'a voulu, Et vous portoit au temple un esprit résolu.

Vous devez présumer de lui comme du reste :

Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ; Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux; Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux ;

ACTE III, SCENE IV

Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte, Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe, Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs, Et les mènent au but où tendent leurs désirs. La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre.

FELIX

Hé bien donc ! Polyeucte aura ce qu'il désire : N'en parlons plus.

PAULINE

Mon père. . .

FÉLIX, ALBIN, PAUUNE, STRATONICE

FELIX

Albin, en est-ce fait?

ALBIN

Oui, seigneur ; et Néarque a payé son forfait.

FELIX

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN

Il l'a vu, mais, hélas ! avec un œil d'envie. Il brûle de le suivre, au lieu de reculer ; Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE

Je vous le disois bien. Encore un coup, mon père ; Si jamais mon respect a pu vous satisfaire, Si vous l'avez prisé, si vous Paviez chéri. . .

130 POLYEUCTÈ.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE

Je Tai de votre main: mon amour est sans crime;

Il est de votre choix la glorieuse estime ;

Et j'ai, pour Tacceper, éteint le plus beau feu

Qui d'une âme bien née ait mérité Paveu.

Au nom de cette aveugle et prompte obéissance

Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,

Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour.

Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour!

Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre

Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,

Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,

Et m'ont assez coûté pour m'être précieux,

FELIX

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur

tendre, Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs; Malgré moi m'en
toucher, c'est perdre et temps et

pleurs :

J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache Que je la
désavoue alors qu'on me l'arrache.

Préparez- vous à voir ce malheureux chrétien ; Et faites votre
effort quand j'aurai fait le mira. Allez, n'irritez plus un père qui
vous aime ; Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même. Tantôt
jusqu'en ce lieu je le ferai venir :

Cependant quittez-nous ; je veux l'entretenir*.

FÉLIX, ALBIN

FELIX

Albin, comme est-il mort?

ALBIN

En brutal, en impie, En bravant les tourments, en dédaignant la vie. Sans regret, sans murmure^ et sans étonnement. Dans l'obstination et Tendurcissement, Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FELIX

Et l'autre ?

ALBIN

Je Pai dit déjà, rien ne le touche ; Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut : On Pa violenté pour quitter Péchafaud :

Il est dans la prison, où je Pai vu conduire ; Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

Que je suis malheureux !

132 POLYEUCTE

ALBIM.

Tout le monde voos plaint

FBLU.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint: De peuser sur peuser mon âme est agitée.

De soucis sur soucis elle est inquiétée :

Je sens Famour, la haine, et la crainte, et l'espoir, La joie et la douleur, tour-à-tour l'émouvoir: J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables ; J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables; J'en ai de généreux qui n'oseroient agir :

J'en ai même de bas, et qui me font rougir.

J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre. Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre; Je déplore sa perte, et, le voulant sauver, J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ; Je redoute leur foudre et celui de Décie ; Il y va de ma charge, il y va de ma vie.

Ainsi tantôt pour lui je m'expose ou trépas.

Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN

Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;

Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FELIX

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux; Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux; On ne distingue point, quand l'offense est publique ; Et, lorsqu'on dissimule un crime domestique, Par quelle autorité peut-on, par quelle loi, Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ACTE III, SCENE V

ALBIN

Si TOUS n'osez avoir d*égard à sa personne, Ecrivez à Décie afin quMl en ordonne.

FELIX

Sévère me perdrait si j'en usais ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis.
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance;
Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable,

Me feroit innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te tirai-je un penser indigne, bas, et lâche ?
Je l'étouâe, il renaît; il me flatte, et me fâche :
L'ambition toujours me le vient présenter ;
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille :
Mais si, par son trépas, l'autre épousoit ma fille,

TOM. II. N

Mou cœur en prenu pu.» ..

Mais que plutôt ce ciel à tes yeux me fouaruiv, Qu'à des pensers si bas je puisse consentir, Que jusqu'û-là ma gloire ose se démentir!

ALBIN

Votre cœur est trop bien, et votre âme trop haute. Mais vous résolvez- vous à punir cette faute ?

FELIX

Je vais dans la prison faire tout mon effort A vaincre cet esprit par Tcfiroi de la mort ; Et nous verrons après ce que pourra

Pauline.

ALBIN

Que ferez- vous enfin, si toujours il s'obstine?

FELIX

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir, Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle, Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle, Tfi't. ne peut voir passer par la rigueur des lois

^ «* le sansr de ses rois.

GARDES

Gardes, que me veut-on ?

CLEON

Pauline vous demande.

POLYEUCTE

O présence, ô combat que sur- tout j'appréhende! Pélix, dans la prison j'ai triomphé de toi.

J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi : Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ; Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours. En ce pressant besoin redouble ton secours ; Et toi, qui tout sortant encor de la victoire. Regardes mes travaux du séjour de la gloire.

Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi, Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Gardes, oseriez- vous me rendre un bon office ? Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,

ACTE IV, SCENE II

Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ; Mais comme il suffira de trois à me garder, L'autre m'obligeroit d'aller quérir Sévère :

Je crois que sans péril on peut me satisfaire ; Si j'avois pu lui dire un secret important.

Il vivroit plus heureux, et je mourrois content.

CLEON

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEDCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.

Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLEON

Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

SCENE IL

POLYEUCTE

(Les gardes se retirent aux coins du théâtre.)

Source, délicieuse, en misères féconde, Que voulez- vous de moi, flatteuses voluptés? Honteux attachements de la chair et du monde, Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ! Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :

Toute votre félicité,

Sujette à l'instabilité.

En moins de rien tombe par terre ;

Et comme elle a l'éclat du verre,

Elle en a la fragilité.

138 POLYEUCTE

Ainsi n'espérez pas qii*iq>rès vous je soupire.

Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;

Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire ;

Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.

Il étale à son tour des revers équitables.

Par qui les grands sont confondus; Et les glaives qu'il tient pendus Sur les plus fortunés coupables Sont d'autant plus inévitables Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable, Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens : De ton heureux destin vois la suite effroyable. Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens. Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;

Rien ne t'en sauroit garantir;

Et la foudre qui va partir.

Toute prête à crever la nue,

Ne peut plus être retenue

Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ; Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ; Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père, Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux : Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

Monde, pour moi tu n'as plus rien :

Je porte en un cœur tout chrétien

ACTE IV, SCENE III

Une flamme toute divine ;

Et je ne regarde Pauline

Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées, Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir : De vos sacrés attrails les âmes pos-

sédées Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir. Vous promettez beaucoup, et donnez davantage: Vos biens ne sont point inconstants ; Et rheureux trépas que j'attends Ne vous sert que d'un doux passage Pour nous introduire au partage Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,

Qui m.'allez &ire voir Pauline sans la craindre.

Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,

N*en goûte plus l'appât dont il étoit charmé ;

Et mes yeux, éclairés des célestes lumières.

Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES

POLYEUCTE

Madame, quel dessein vous fait me demander ?

Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?

14() POLYEUCTE

Cet effort généreux cle votre amour parfiûte Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ? Apportez-vous ici la haine, ou Pami-tié, Comme mon ennemie, ou ma chère moitié ?

PAULINB.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même ; Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime; Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :

Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé. A quelque extrémité que votre crime passe.

Vous êtes innocent si vous v'dus fiûtes grâce. Daignez considérer le sang doïit vous sortez, Vos grandes actions, vos rares qualités ; Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince. Gendre du gouverneur de toute la province.

Je ne vous compte à rien le nom de mon époux : C'est un bonheur pour moi, qui n'est pas grand pour

vous ; Mais après vos exploits, après votre naissance. Après votre pouvoir, voyez notre espérance j Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE

Je considère plus ; je sais mes avantages.

Et l'espoir que sur eux forment les grands courages. Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers ; Que troublent les soucis, que suivent les dangers ; La mort nous les ravit, la fortune s'en joue j Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue; Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,

ACTE IV, SCENE III

Que peu de vos Césars en ont joui long-temps. J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle : Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle, Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin, 'Au-dessus de Tenvie, au-dessus du destin.

Est-ce trop Tacheter que d'une triste vie.

Qui tantôt, qui soudain, me peut être ravie ; Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit, Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

PAULINE

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes : Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges:

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux ! Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous? Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ; Le jour qui vous la donne en même temps l'engage ! Vous la devez au prince, au public, à l'état

POLYEUCTE

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat : Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire. Des aïeux de Décie on vante la mémoire ; Et ce nom, précieux encor à vos Romains, Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains. Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ; Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne. Si mourir pour son prince est un illustre sort, Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE

Quel Dieu !

142 POLYEUCTE

POLTBUCTE.

Tout beau, Pauline : il entend vos paroks, Et ce n'est pas vn Dieu comme vos dieux fnrotes, Insensibles et sourds, impuissants, mutilés.

De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez : C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ; Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE

Adorez-le dans Pâme, et n'en témoignez rien.

POLYBUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère, Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir: n m'ôte des périls que j'aurois pu courir, Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière, Sa faveur me couronne entrant dans la carrière: Du premier coup de vent il me conduit au port, Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie, Et de quelles douceurs cette mort est suivie Mais

que sert de parler de ces trésors cachés A des esprits que Dieu u'a pas encor touchés ?

PAULINE

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate. Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate, EsUee là ce beau feu? sont-ce là tes serments? J'émoipnes-tu pour moi les moindres sentiments?

ACTE IV, SCENE III

Je ne te parlois point de Tétat déplorable

Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;

Je croyois que l'amour t*en parleroit assez,

Et je ne voulois pas de sentiments forcés :

Mais cette amour si ferme et si bien méritée

Que tu m'avois promise, et que je t^ai portée.

Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir.

Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?

Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;

Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;

Et ton cœur, insensible à ces tristes appas.

Se figure un bonheur où je ne serai pas !

C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !

Je te suis odieuse après m* être donnée !

POLYEUCTE

Hélas! '

PAULINE

Que cet hélas a de peine à sortir !

Encor s'il commençoit un heureux repentir, Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverois de charmes! Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !

Le déplorable état où je vous abandonne Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne, Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs. J'y pleurerai pour vous Texcès de vos malheurs: Mais si dans ce séjour de gloire et de lumière. Ce Dieu tout juste et l'on peut souffrir ma prière ;

144 POLYEUCTE

S'il y (kùiene écouter un eMiju«;»i amefur^ Sur votre «vcugi-caieit il rèpandim. le jour.

Seigneur, de vos bontés il fiut que je l'obtenie; Elle a trop de vertn« pour n'être pus cfarétienBe; Avec trop de mérite il voua plut la former^ Pour ne vous pas connottre et ne vous pus ainu^

Pour vivre des enfers esclave înSnrtnnéey Et sous leur triste joug
mourir c<Mmne eUe est iié&

PAULUfS.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oaes-tn s<>nliater ?

POLTKCCTK.

Ce que de tout mon sang je voudrms aclieter.

PACUSS.

Que plutôt. . . !

POLTEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense:

Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on j pense. Ce bien-
heureux moment n'est pas encor venu ; Il viendra ; mais le temps
ne m'en est pas ccmnu.

rAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLİEUCTE.

Je vous aime, Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus
que moi-même.

PAULINE

Au nom de cet amour, ue m'abandonnez pas.

POLYEUCTE

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

ACTE IV, SCENE

PAULINE

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE

Imaginations!

POLYEUCTE

Célestes vérités!

PAULINE

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE

Éternelles clartés !

PAULINE

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE

Vous préférez le monde à la bonté divine ?

PAULINE

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

polyeXcte.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE

Oui, je t*y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine ; Je vais . . .

tom. II.

146 POLYEUCTE

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES

PAULINE

Mais quel dessein en ce lieu vous amène, Sévère ? auroit-on cru qu'un cœur si généreux Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ; A ma seule prière il rend cette visite.

Je vous ai fait, seigneur, une incivilité, Que vous pardonnerez à ma captivité.

Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne, Souffrez avant ma mort que je vous le résigne. Et laissez la vertu la plus

rare à nos yeux Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux Aux
mains du plus vaillant et du plus honnête homme Qu'*ait adoré la
terre et qu'ait vu naître Rome. Vous êtes digne d'elle, elle est
digne de vous ; Ne la refusez pas de la main d'un époux :

S'il vous à désunis, sa mort vous va rejoindre. Qu'un feu jadis
si beau n'en devienne pas moindre ; Rendez-lui votre cœur, et re-
cevez sa foi :

Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ; C'est le bien
qu'à tous deux Polycucte désire.

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire. Allons,
gardes, c'est fait.

S£ VER

Dans mon étonnement, Je suis confus pour lui de son aveugle-
ment ; Sa résolution a si peu de pareilles, Qu'à peine je me fie en-
core à mes oreilles.

Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas Auroit pu
vous connoître et ne vous chérir pas ?) Un homme aimé de vous,
sitôt qu'il vous possède, Sans regret il vous quitte : il fait plus, il
vous cède ; Et, comme si vos feux étoient un don fatal, Il en fait
un présent lui-même à son rival !

Certes, ou les chrétiens ont d*étranges manies. Ou leurs félici-
tés doivent être infinies.

Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter Ce que de tout
Vempirc il faudroit acheter.

Pour moi, si mes destins, un peu plutôt propices. Eussent de votre hymen honoré mes services.

Je n'aurois adoré que Péclat de vos yeux.

J'en aurois fait mes rois, j'en aurois fait mes dieux; On m'auroit mis en poudre, ou m'auroit mis en cendre. Avant que . . .

PAULINE

Brisons là : je crains de trop entendre, Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux, Ne pousse quelque suite indigne de tous deux. Sévère, connoissez Pauline toute entière.

148 POLYEUCTE

Mon Polyeucte touche à son heure dernière ; Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment; Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte, Auroit osé former quelque espoir sur sa perte : Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas Où d'un front assuré je ne porte mes pas, Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure, Plutôt que de souiller une gloire si pure, Que d'épouser un homme, après son triste sort, Qui, de quelque façon, soit cause de sa mort : Et, si vous me croyiez d'une âme si peu saine. L'amour que j'eus pour vous toumeroit tout en haine. Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout : Mon père est en état de vous accorder tout.

Il vous craint; et j'avance encor cette parole. Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'inmiolle. Sauvez ce malheureux, employés;- vous pour lui. Faites-vous un effort pour lui servir d'appui. Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande; Mais

plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande. Conserver un rival dont vous êtes jaloux.

C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ; Et si ce n'est assez de votre renommée.

C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée. Et dont l'amour peut être encor vous peut toucher. Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher : Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.

Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire : Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer, Pour vous priser encor je le veux ignorer.

SÉVÈRE, FABIAN

SETERE.

Qu'est-ce ci, Fabian ? que) nouveau coup de foudre Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre ! Plus je l'estime près, plus il est éloigné; Je trouve tout perdu, quand je crois tout gagné ; Et toujours la fortune, à me nuire obstinée, Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née; Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus: Toujours triste, toujours et honteux et confus De voir que lâchement elle ait osé renaître, Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître ; Et qu'une femme enfin dans la calamité Me fisse des leçons de générosité.

Votre belle âme est haute autant que malheureuse, ^ Mais elle est inhumaine autant que généreuse, Pauline; et vos douleurs

avec trop de rigueur D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.

C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous

donne ; Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ; Et que, par un cruel et généreux effort, Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort !

FABIAN

Laissez à son destin cette ingrate famille ; Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille?

lôO POLYEUCTE.

Polycucte et Félix, Pépouse avec l'époux :

D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SEVERE

La gloire de montrer à cette âme si belle Que Sévère Tégale, et qu'il est digne d'elle, Qu'elle m'étoit bien due, et que l'ordre des cieux En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice, Prenez garde au péril qui suit un tel service ; Vous hasardez beaucoup, seigneur pensez-y bien. Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien ! Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie Quelle est et fut toujours la haine de Décie? C'est un crime vers lui si grand, si capital, Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SEVERE

Cet avis seroit bon pour quelque âme commune. S'il tient entre ses maius ma vie et ma fortune, Je suis encor Sévère ; et tout ce grand pouvoir Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir. Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ; Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire. Comme son naturel est toujours inconstant.

Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dimi bien plus, mais avec confidence.

La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense: On les hait ; la raison, je ne la connois point ; Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.

Par curiosité j'ai voulu les connoître:

ACTE IV, SCENE VI. 16J

On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ;

Et, sur cette croyance, on punit du trépas

Des mystères secrets que nous n'entendons pas.

Mais Cérès Eleusine, et la bonne déesse,

Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;

Encore impunément nous souffrons en tous lieux.

Leur dieu seul excepté, toute sorte de dieux:

Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans

Rome ; Nos aïeux à leur gré faisoient un dieu d'un homme ; Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs. Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs : Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses. L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un dieu, maître absolu de tout, De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout : Mais, si j'ose entre nous dire ce qui me semble. Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble : Et, me dût leur colère écraser ^ tes yeux, Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux. Peut-être qu'après tout ces croyances publiques Ne sont qu'inventions de sages politiques.

Pour contenir un peuple, ou bien pour l'émouvoir, Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir. Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes, Les vices détestés, les vertus florissantes ; Jamais un adultère, un traître, un assassin ; Jamais d'ivrognerie, et jamais de larcin ; Ce n'est qu'amour entre eux, que charité sincère ; Chacun y chérit l'autre, et le secourt en frère :

IdS POLYEUCTE.

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ; Et depuis tant de temps que nous les tourmentons, Les &-t-on vus mutins les a-t-on vus rebelles } Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ? Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ; Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.

J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre. Allons trouver Félix, commençons par son gendre ; Et contentons ainsi, d'une seule action.

Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON

FELIX

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère?

As-tu bien vu sa haine, et vois-tu ma misère?

ALBIN

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux, Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FELIX

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine ! Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline^ Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui Les restes d'un rival trop indignes de lui.

Il parle en sa faveur, il me prie, il menace. Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce; Tranchant du généreux il croit m'épouvanter.

L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer. Je sais des gens de cour quelle est la politique; J'en connois mieux que lui la plus fine pratique. C'est en vain qu'il tempête, et feint d'être en fureur. Je vois ùe qu'il prétend auprès de l'empereur.

1Ô4 POLYEUCTE

De ce qu'il me demande il m'y feroit nn crime; Épargnant son rival je serois sa victime ; Et 8*il avoit à &ire à quelque mal-adroit, Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule; Il voit quand on le joue, et quand on disâmule; Et moi j'en ai tant vu de toutes les fiiçons. Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferois des leçons.

ALBIN

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FELIX

Pour subsister en cour c'est la haute science.

Quand un homme une fois a droit de nous haïr,

Nous devons présumer qu'il cherehe à nous trahir;

Toute son amitié nous doit être suspeete.

Si Polyeucte enfin n'abandonne sa àecte.

Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit.

Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit

ALBIN

Grâce, grâce, seigneur! que Pauline l'obtienne!

FELIX

Celle de l'empereur ne suivroit pas la mienne:

Et, loin de le tirer de ce pas hasardeux,

Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN

Mais Sévère promet . . .

FELIX

Albin, je m'en défie.

Et connois mieux que lui la haine de Décie :

En faveur des chrétiens s'il choquoit son courroux.

ACTE V, SCENE I

Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encor une outre voie.

(à CUm,) Amenez Polyeucte; et si je le renvoie, S'il demeure insensible à ce dernier effort, Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN

Votre ordre est rigoureux.

FELIX

Il faut que je le suive, Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.

Je vois le peuple ému pour prendre son parti; Et toi-même tantôt tu m'en as averti :

Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paroître. Je ne sais si longtemps j'en pourrois être maître. Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir, J'en verrois des effets que je ne veux pas voir j Et Sévère aussitôt courant à sa vengeance, M'iroit calomnier de quelque intelligence.

Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN

Que tant de prévoyance est un étrange mal!

Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'om-

bmge:

Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage, due c'est mal le guérir que le désespérer.

FELIX

En vain après sa mort il voudra n[^]urmurer;

Et, s'il ose venir à quelque violence,

C'est à faire à céder deux jours à l'insolence:

Iâ6 POLYEUCTE

J[^]anni fût mon deroir, qnoiqii*!! paise arriver. Mais Poly-
encte Tient; tâchoos à le saiiTer.

SoldaU, rtirez-voes, et gardez bien la porte.

SCENE n

FÉLIX, POLVEUCTE, ALBIN.

FELIX

As-tu donc pour la Tête une haine si forte, MalheareiB Poly-
encte? et la loi des chrétiens Tordonne-t-elle ainsi d'abandonner
les tiens?

POLTEUCTE

Je ne hab point la vie, et j'en aime Posage, Mais sans attache-
ment qui sente l'esclavage.

Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ; La raison
me rordonne, et la loi des chrétiens: Et je vous montre à tous par-
là comme il fiuit vin'ey Si vous avez le cœur assez bon pour me
suivre.

FELIX

Te sui^TC dans l'abyme où tu te veux jeter?

POLYEUCTE

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

Donne-moi pour le moins le temps de le connoître; Pour me
faire chrétien, sers-moi de guide à l'être ; Et ne dédaigne pas de
mMnstruire en ta foi, Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de
moi.

POLYErCTE.

N'en riez point, Félix; il sera votre juge:

Vous ne trouverez point devant lui de refuge;

ACTE V, SCENE II

X^es rois et les bergers y sont du même rang : "De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX

Je n'en répandrai plus; et, quoiqu'il en arrive. Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive ; J'en serai protecteur.

POLYBUCTE.

Non, non; persécutez, Et soyez l'instrument de nos félicités:

Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances; les plus cruels tourments lui sont des récompenses. Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions, le comble encore de persécutions.

Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre; Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FELIX

La présence importune...

POLYEUCTE

Et de qui? de Sévère?

FELIX

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère.: Dissimule un moment jusques à son départ

POLYEUCTE

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard? Portez à vos payons, portez à vos idoles Le suc empoisonné que sèment vos paroles.

Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien. Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien. •

FELIX

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,

TOM. ñ. P '

158 POLYEUCTE

Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLTBUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison, Elle est un dou du ciel, et non de la raison; Et c'est là que bientôt, voyant Dieu uuce à £su:e, Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FELIX

Ta perte, cependant, va me désespérer,

. POLYBUCTB.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :

En vous ôtant un gendre on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.
Cesse de me tenir ces discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais malgré ma bonté, qui croit plus tu l'irrites.
Cette insolence enfin te rendroit odieux ;
Et je me vengerois aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage ! Le zèle
de vos dieux rentre en votre courage ! Celui d'être chrétien
s'échappe ! et, par hasard. Je vous viens d'obliger à me parler
sans fard !

FELIX

Va, ne présume pas que, quoique je te jure, De tes nouveaux
docteurs je suive l'imposture . Je flattois ta manie, afin de t'arra-
cher Du honteux précipice où tu vsls trébucher ; Je voulois ga-
gner temps pour ménager ta vie

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?

Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour.' Ne pourrai-je fléchir la nature ou Tamour?

Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FELIX

' Parlez à votre époux.

POLYEUCTE

Vivez avec Sévère.

PAULINE

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager ^ Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède. Et sait qu'un autre amour en est le seul remède. Puisqu'un si grand mérite a su vous enflammer. Sa présence toujours a droit de vous charmer : Vous l'aimez, il vous aime; et sa gloire augmentée...

160 • POLYEUCTE

PAULINE

Que t'ai-je fait, cruel ! pour être ainsi traitée, Et pour me reprocher, au mépris de ma foi.

Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi? Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire, Quels efforts à moi-même il a fallu me £ûre.

Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur Si justement acquis» à son premier vainqueur ; Et, si l'ingratitude en ton cœur ne domine, Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline. Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment; Prends sa vertu pour guide en son aveuglement; Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie Pour vivre sous tes lois à jamais asseme.

Si tu peux rejeter de si justes désirs, Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ; Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore. Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.

Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi ; Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne, Je ne vous connois plus si vous n'êtes chrétienne.

C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux. Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable; Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable : La nature est trop forte, et ses aimables traits

ACTE V, SCENE III

Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais ;

Un père est toujours père, et sur cette assurance

J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

Jetez sur votre fille un regard paternel:

Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;

Et les dieux trouveront sa peine illégitime,

Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,

Et qu'elle changera, par ce redoublement,

En injuste ri[^]eur un juste châtiment

Nos destins, par vos mains, rendus inséparables,

Nous doivent rendre heureux ensemble ou misérables [^]

Et vous seriez cruel jusques au dernier point.

Si vous désunissiez ce que vous avez joinL

Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire[^]

Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.

Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,

Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père : Rien n'en peut effiicr le sacré caractère; Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé. Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensiblie ? '"

Et veux-tu rendre seul toià crime irrémissible ? Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ? Peux-tu voir tant d'amour sans* en être touché? Ne reconnois-tu pluâ ni beau-père ni femme, Sans amitié pour Tun, et pour l'autre sans âacême ? Pour reprenndie les Boms et de gendre et d'époux. Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

les POLYEUCTE.

POLTEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise gr&ce ! Après avoir trois fois essayé la menace.

Après m'avoir (ait voir Néarque dans la mort. Après avoir tenté l'amour et son effort, Après m*avoir montré cette soif du bap-tême, Poor opposer à Dieu Pintérêt de Dieu même.

Vous vous joignez ensemble! Ah ! ruses de Penfer ! Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher; Vos résolutions usent trop de remise; Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers.

Sous qui tremble le ciel, la terre et 1^ enfers; Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie. Voulut mourir pour nous avec ignominie, Et qui, par un effort de eet excès d'amour.

Veut pour nous en victime être offert chaque jour. Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peu^m'entendre. Vojrez l'aveugle erreur que vous osez défendre; Des crimes les plus noirs vous souillez tous, vos dieux; Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux

cicux; La prostitution, l'adultère, l'inceste.

Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste. C'est l'exemple qu'à suivre offirent vos immortels. J'ai profané leur temple et brisé leurs autels; Je le ferais encor, si j'avois à le faire, Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère, Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FEUX

Enfin ma bonté cède à ma juste iiireur; Adore-les ; ou meurs.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FELIX

Impie!

Adore-les, te dis-je ; ou renonce à la vie.

POLTEUCTE.

Je suis chrétien.

FELIX

Tu Tes ? O cœur trop obstiné !...

Soldats, exécutez Tordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez- vous?

FELIX

A la mort

POLYEUCTE

A la gloire.

Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

PAULINE

Je te suivrai par-tout, et mourrai si tu meurs.*

POLTEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FELIX

Qu'on Tôte de mes yeux, et que Pon m'obéisse. Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

Jfif FOLTETCTE.

SCESE ÏV.

Ou Xk\ti: V HT «»« r^iué 4^BBe acticM trop mûre, C >nfaauac '«-rcv SKiîr vw i «<B 6 it i MC main.

VkiTv v>er cMÎTt -f9L A «>. lÂ ^«M «tR a&àUie ; ^^ (tubjkt i«^ «*ma: ms«» a«v<«m et auivats sang, . ^Mxsotiî. >Mtr ir i«? ià«. *«t«t l<«r profNne flanc.

X vN. \ iK'<iv>tr v/vto> ><>£ .ai ; Btss^ ^«oiqs'dle tous die,

ACTE V, SCÈNE V

Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FELIX

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paroître
De mes conmiandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours y mettre ordre, et voir ce qu'elle fait j
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacle;
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;
Tâche à la consoler. Va donc; qui te retient?
ALBIM.
Il n*en est pas besoin, seigneur, elle revient

FÉLIX, PAULINE, ALBIN

PAULINE

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage:
Joins ta fille à ton gendre; ose : que tardes-tu?

Tu vois le même crime, ou la même vertu :
 Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
 Mon époux, en mourant, m'a laissé ses lumières ?
 Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir.
 M'a dessillé les 'yeux, et me les vient d'ouvrir.
 Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée;
 De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
 Je suis chrétienne, enfin, n'est-ce point assez dit?
 Conserve en me perdant ton rang et ton crédit.
 Redoute l'empereur, appréhende Sévère;
 Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
 Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;

1H6 POLYEUCTE

Jt; voiii Nèar(|ue et lui qui me tendent les M^no, mène moi
 voir tes dieux que je Ih n'en ont briHé qu'un, je briserai le reste.
 On m*y verra braver tout ce que vous craignez, Cv% foudrvN im-
 puissants qu'en leurs mains

fenea, Ht, saintement rebelle aux lois de la Une fois envers toi
 manquer d'obéissance.

Co nVst]K)int ma douleur que par-là je fais Tair, C'est la
 gr&ce qui parle, et non le désespoir. I^e fnut-il dire cncor? Félix,

je suis chrétienne : Alfermis par ma mort ta fortune et la mienne;
\\m coup à l'un et l'autre en sera précieux.

Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN

SE vEREt

P^rc dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
E*olycucte est donc mort! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités!
La faveur que pour lui je vous avois offerte.
Au lieu de le sauver, précipite sa perte!
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ;
Et vous m*aves! cru fourbe, ou de peu de pouvoir!
Hé bien 1 à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce service fidèle;

ACTE V, SCENE VI

Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle. Adieu : mais qu'aikl l'orage éclatera sur vous, Ne doutez point du bras dont partiront les -coups.

FEL12:. Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée, Souffrez que je vous livre une vengeance aisée. Ne me reprochez plus que par mes cruautés .Te tâche à conserver mes tristes dignités ; Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre : Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ; Je m'y trouve forcé par un secret appas; Je cède à des transports que je ne connois pas ; Et, par un mouvement que je ne puis entendre, De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.

C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant Son amour épandu sur toute la famille, Tire après lui le père aussi bien que la fille. J'en ai fait un martyr; sa mort me fait chrétien ; J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien. C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce: Donne la main, Pauline. Apportez des liens.

Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens : Je le^suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !

Cet heureux changement rend mon bonheur parfait

FELIX

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SBYEBE.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle !

168 POLYEUCTE

De pareils changements ne vont point sans miracle.

Sans doate vos chrétiens, qu'on persécute en vain,

Ont quelque chose en eux qui surpasse Phumain;

Ils mènent une vie avec tant d'innocence,

Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance:

Se relever plus forts, plus ils sont abattus,

N'est pas aussi Teffet des communes vertus.

Je les aimai toujours, quoiqu'on m'en ait pu dire;

Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;

Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux, .

Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.

Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;

Je les aime, Félix, et de leur protecteur

Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.

Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;

Servez bien votre Dieu; servez notre monarque.

Je perdrai mon crédit envers sa majesté.

Ou vous verrez finir cette sévérité :

Par cette injuste haine il se iait trop d'outrage.

FELIX

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage.

Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,

Vous inspirer bientôt'toutes ses vérités!

Nous autres, bénissons notre heureuse aventure;

Allons à nos martyrs donner la sépulture.

Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,

Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

TOM. H

Dorante, paimi mille mengotiges qu*U raconte dans le cours de la pièces a fait accroire à son père, GÉRONTE, que pendant son séjour à Poitiers il a épousé une jeune personne dont le père se nomme Pyraiidre ou Armédon, Gérotite, qui vient de reidcontrer Philiste, ami de son fds, s^est ii\formé de lui du rang de ce prétendu Pyrandre-Annédoti, et, ayant découvert le mensonge de Dob-a^te, il lui en fait des reproches.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON, Valet de

Dorante.

GÉRONTE

Etes- vous gentilhomme ?

DORANTE, à part les premiers mots.

Ah ! rencontre fâcheuse !

Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE

Avec toute la France aisément je le croi.

OBRONTE.

Et ne savez- vous pas, avec toute la France,

D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,

Et que la vertu seule a mis en ce haut rang

Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE

J'ignorerois un point que n'ignore personne.

Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÈRONTE.

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,

Où le sang Ta donné, le vice aussi le perd.

Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;

Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire;

Et, dans la lâcheté du vice où je te voi.

Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi .

DORANTE

Moi?

GÈRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture Souille honteusement ce don de la nature :

Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais, Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais. Est-il vice plus bas ? est-il tâche plus noire. Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ? Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion. Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie.

ACTE V, SCENE III

Et si dedans le sang il ne lare raffix>nt/

Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DOEANTE.

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE

Qui me le dit, infôme ?

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme. Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier. . . .

CLITON, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fidt oublier.

BRONTE

Ajoute, ajoute encore avec effronterie

Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie ;

Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, à Dorante.

Appelez la mémoire ou Tesprit au secours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse Que ton effi*onterie a surpris ma vieillesse ; Qu'un homme de mon âge a cru légèrement Ce qu'un homme du tien débite impudemment?

Tu me fais donc servir de fable et de risée.

Passer pour esprit foible ou pour cervelle usée! Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard ? Voyois-tu violence ou cour-

roux de ma part ?

Si quelque aversion t'éloignoit de Cflarice, Quel besoin avoi»-tu d'un si lâche artifice ? Et pou vois-tu douter que mon consentement Ne dût tout acoorder à ton contentement^ Puisque mon indutgenee, au dernier point venue,

ApprouToit à tes yeux lliymen d*une inconnue ? Ce grand excès d'amour que je t^ai témoigné N'a point touché ton cœur, ou ne Va. point gagné ; Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte.

Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte. Va, je te désavoue.

DORANTE

Hé! mon père, écoutez. . .

G&KONTS.

Quoi ! des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DOKANTE.

Non, la vérité pure.

GkftONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir. De Lucrèce, et un mot . . .vous la pouvez connoître.

GÉRONTE

Dis vrai: je la connois, et ceux qui l'ont fait naître: Son père est mon ami.

DORANTE

Mon cœur en un moment Etant de ses regards charmé si puissamment.

Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice, Sitôt que je le sus, me parut un supplice :

Mais comme j'ignorois si Lucrèce et son sort Pou voient avec le vôtre avoir quelque rapport,

ACTE V, SCENE III. It

Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme Que veuoient ses beautés d'allumer dans mon âme ; Et j 'avois ignoré, monsieur, j usqu'à ce jour Que l'adresse d'esprit fut un crime en amour. Mais si je vous osois demander quelque grâce, A présent que je sais et son bien et sa race. Je vous conjurerois, par les nœuds le plus doux Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous, De seconder mes vœux auprès de cette belle ; Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÊRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE

Si VOUS ne m'en croyez, Croyez-en, pour le moins, Cliton que vous voyez ; Il sait tout mon secret

GÊRONTE.

Tu ne meurs point de honte Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte, Et que ton père même, en doute de ta foi.

Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi!

Ecoute : je suis bon, et, malgré ma colère.

Je veux encore un coup montrer un cœur de père ; Je veux encore un coup pour toi me hasarder.

Je connois ta Lucrèce, et la vais demander ; Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive. . .

DORANTE

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

OÊRONTE.

Demeuë ici, demeure, et ne suis point mes pas ; Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.

Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse, Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais ; Autrement, sou viens- toi du serment que je iais : Je jure les rayons du jour qui nous éclaire Que tu ne mourras

point que de la main d'un père, Et que ton sang indigne, à mes
pieds répandu, Requerra prompt justice à mon honneur perdu.

(Acte V. Scène II L)

FIN

NOTES

CINNA

CoRNBiLLB a tiré le sujet de cette tragédie d'un récit de Sénèque qui se trouve dans son Traité de la Clémence, «Qaoiqa*oo reconnaisse dans ce morceau toutes les idées principales» et souvent même les expressions de Corneille, on ne peut qu'admirer le talent du poète qui a su revêtir de tous les charmes de la plus belle poésie un simple récit historique.

Le premier acte présente une conspiration contre Auguste» formée par Cinna, petit-fils du grand Pompée; par Maxime, ami de Cinna; et par Emilie, fille de Toranius, qui était le tuteur d'Octave, et qui fut proscrit par son pupille.

L'effroyant tableau que trace Cinna, dans la troisième scène du premier acte, des proscriptions sanglantes et des autres cruautés d'Octave, met devant les yeux les spectateurs qui ne voient dans son entreprise contre ce dernier qu'une vengeance légitime. L'ouverture du second acte nous fait voir Auguste entre les deux chefs de la conspiration, s'en rapportant entièrement à leur avis sur le parti qu'il prendra de déposer ou de garder la souveraine puissance. Cette idée est grande et dramatique; mais malheureu-

sement cette scène offre un grand défaut. Cinna, qui d'abord avait inspiré tant d'intérêt le perd dès-lors en conseillant en suppliant Auguste de garder l'empire, et cela afin qu'il ait une itdson pour l'assassiner ensuite, tandis qn»- Maxime, dont le spectateur ne se soucie guère et qu'il doit ensuite mépriser, en agit avec franchise. Parce moyen, non-seulement Cinna perd l'intérêt qu'il avait inspiré, mais cet intérêt retombe sur Auguste, qui Paugmente encore par les témoignages d'amitié dont il comble les conspirateurs. Cette inconvenance rebute d'autant plus qu'il eût été facile de l'éviter ; car M axi me, que le poète représente comme un vil scélérat, aurait pu tenir les discours de CiNNN, dont la bassesse ne peut être excusée, ni par la haine que lui avaient inspiré les cruautés d'Auou8TB, ni par l'amour qu'il ressent pour Emilie.

Le troisième acte offre bien des fiutes aussi graves et qui ne sont pas rachetées par des beautés semblables a celles du second acte. Maxime qui vient de gagner l'estime des spectateurs la perd tout-à-coup en découvrant la bassesse de son caractère.

NOTE

CiNNA reparait, uon fuiienx de patriotisme et avide da sao]? d'Auou8TB, comme on l'a va jusqu'ici, mais tourmenté de remordfi, et ne pouvant se résoudre à une action qui lui semblait» il y a quelques instaiis, devoir immortaliser son nom. Ces remords, qui ne peuvent cependant le décider à s*abstenir d'un crime qu'il déteste maintenant, ne le quittent plus ; car, lorsqu'il même qu*E> MIL», à force de reproches, a repris son empire sur

lai, ce n'est qu'avec le désespoir dans l'âme qu'il se décide à lui obéir, et il la quitte en lui annonçant que sa propre mort suivra celle d'AcousTB. Ce ne sont plus là les sentimeas d'un honnête homme, ni la fermeté d'an Romain ; et un héros qui balance aind entre le crime et la vertu n'est guère fait pour inspirer l'estime et gagner l'intérêt.

Le quatrième acte a aussi de grands défauts. Le personni^ d'EuPHORBB, la prétendue mort de Maximb et son espèce de résurrection sont indignes de la tragédie, et, comme l'a remarqué Voltaire, ladéclaration d'amourde Maxivx est presque comique, et achève de rendre ce rôle insupportable.

Tous ces défauts sont cependant rachetés par de grandes beautés. Telles sont l'énergique fierté du rôle d'EMiLiB qui ne se démentjamais, la scène vive et animée qu'elle a au troisième acte avecCiNNA, le contraste de sa fermeté avec la faiblesse et les irrésolutions de son amant, et sa sortie à la fin de cet acte qu'elle termine par ces beaux vers:

QuUl dégage sa foi.

Et qu'il chmiisse après, de la mort ou de mou

Mais c'est surtout le monologue d' Auguste, au cinquième acte, qui a fait la fortune de cette tragédie. La beauté des vers et la simplicité du style font voir que si l'auteur est redevable à Sénèque de tout le fond de cette scène, il avait dans son âme le sentiment de la vraie grandeur, et en connaissait l'expression. ** Tel est, dit un critique célèbre, l'avantage inappréciable des beaux vers, et la supériorité qu'ils ont sur la meilleure prose, qoe la mesure et l'harmonie ont gravé dans tous les esprits et mis dans toutes les bouclies, ce qui demeurerait comme ensevelie dans les

écrits d'un philosophe. Cette précision, commandée par le rythme poétique a tellement consacré les paroles que Corneille prête à Auguste qu'on croirait qu'il n'a pu s'exprimer autrement ; et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'où a retenus de Corneille."

NOTES

POLYEUCTE

La relation du martyre de saint Polyeucté, par Soriiig, qui le fixe à Tan 250, n'a fouftii à Corneille que la liaison étroite de ee jeune néoplyte avec Néarque, qui Tavait converti an Cliristia-nisme ; son mariage avec Pauline, fille de Félix, proconsnl ro-main; l'action de Polyeucte qui déchira en public l'édit de l'empereur ; et la vengeance qu'en tira Félix, qui, après avoir inutilement employé les prières de Pauline pour ramener son gendre à la religion de son pays, fnt obligé de le condamner à la mort. Le songe de Pauline, l'amour de Sév^, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la mort de Néarque, et la conversion de Félix et de Pauline sont de l'invention du poète.

Cette tragédie est donc, de toutes celles de Corneille, celle où il a rois le plus d'invention, et cette invention est en partie très heureuse. Il a dit Ini-même dans l'examen de Polyeucte : «Je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau, et l'enchaînement des scènes mieux ménagé." Il fitut avouer cependant que 1 Intrigue, quoique nouée avec art, ne l'est pas toujours avec la dignité qu'exige le sujet et le genre, et que la fable, quoiqu'en général bien conçue, est fondée en partie sur des invraisemblances assez fortes. Il est sans doute difficile de croire que Severb arrive

dans le palais du gouverneur d'Arménie, et jusque dans l'appartement de Pauline, sans apprendre qu'elle a, depuis quinze jours, épousé Polybuctb. Il n'est pas vrai-

NOTES

semblable qui Tempereiir, après la victoire de Sbvkbcb sur les Pênes, l'envoie en Arménie pour faire un sacrifice aux dieux ; et il ne Test pas non plus que Fkliz qu'il craint tant ses resaeatimena et son crédit auprès de Décle, n'aille pas au-devant de lui, et que Pauline le voie avant qu'il ait vu son père !

Les rôles de Sbvbrb et de Padlinb sont parÉdts en leur genre, et Ton convient que leur amour forme un nœud intéressant, parceque le danger de Poltedctb les met tous deux dans une situation propre à déployer la noblesse de leurs sentimens. Le caractère de Polybuctb, quoique d'une espèce toute différente, n'est pas moins bien tracé ni moins bien conçu. Il est plein de cet enthousiasme religieux, nécessaire pour Justifier ses violences, et qui convient parfaitement à un chrétien qui court au martyre.

Le seul personnage de cette pièce qu'on puisse reprocher à Corneille est celui de Félix. Voltaire^ pense que Corneille aurait dû le peindre comme un Païen entêté de sa religion, et vengeant sur un sacrilège la cause de ses dieux. La remarque est fort juste, et cette idée aurait fait disparoitre de l'» tragédie de Polyeucte un défaut qui nuit à sa beauté.

Cette pièce a, entr'autres mérites, celui du dialogue, en général plus naturel que ne l'est celui de Corneille. La scène de Néarque avec Polyeucte {^Icte Ut Scène VI.) en est un exemple, qui le cède cependant en vivacité et en chaleur à celle où Polyeucte ne quitte le théâtre que pour être mené au supplice.

Enfin, cette pièce offre moins de défauts qu'aucune de celles de Corneille. L'extrême beauté du rôle de Sevebb, la situation intéressante de Pauline, la force et la tendresse de son caractère, la scène admirable avec Sbverb au quatrième acte, assurent un succès éternel à cette pièce, qui non seulement enseigne, comme l'a dit Voltaire lui-même, la vertu la plus pure, mais la perfection du Christianisme.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/choixdestragdieoocorngoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.